



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

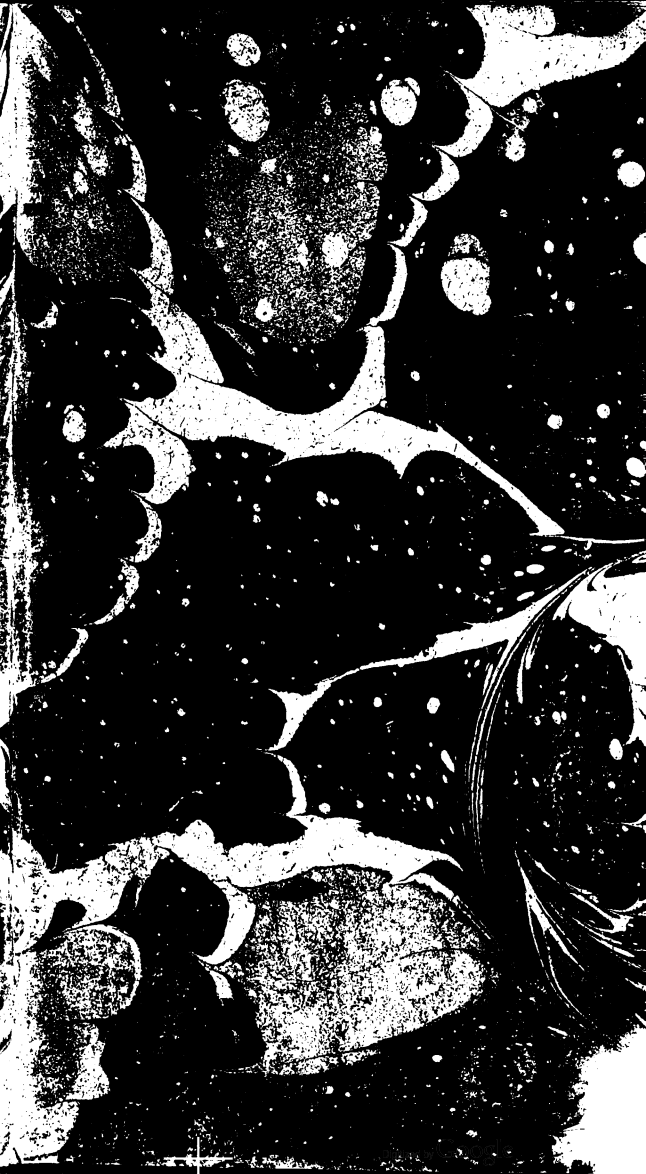
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WOOD BLOCK PRINTING PALATKES









ce ~~homme~~ moral n'est point traduit
du grec comme l'annoncent le titre
et la préface. il a pour auteur
l'abbé Terraspar né à Lyon en 1670
et mort à Paris le 15 7.^{bre} 1750.

On sait que t

De Law et de

La du bordel

N'étant faire p

Pour avoir un g

Il se fait fustiger

Manon le fouette

Mais il Barde

Hier, dans la

On l'écrivoir, il

Et la putain se

Tou

" l'Abbé

" il végete

" il dit d'un

" qui se p

" montien

" parler

" la me

" gouver

" ans, et

" se con

" et vou

" de can

" conta

vnal de Colla. Tom 1. pag. 253
Terrasson et hors d'affaires, mais
quand on veut les confesser,
je suis faible et tombante; au point
s'évanouir pour ces pieux officiers.
je suis éternuée et je ne saurois
j'ai d'ailleurs absolument perdu
maivo; mais voici Fanchette, ma
nante, qui vit avec moi depuis 20
qui sait tout ce que j'ai fait. qu'elle
tipe pour moi, j'en prie,
jugerez après si dans pource me
l'absolution. ce fait est très
singulier, quoiqu'il soit fort singulier.
16 juillet 1750.

SETHOS,

TOME PREMIER.

SETHOS,
HISTOIRE OU VIE
 TIRÉE
 DES MONUMENS ANECDOTES
 DE
 L'ANCIENNE EGYPTÉ.
 Traduite d'un Manuscrit Grec.
 TOME PREMIER.



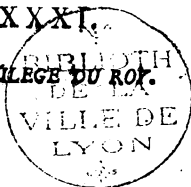
A PARIS,



Chez JACQUES GUERIN, Libraire-
 Imprimeur, Quay des Augustins.

M. D. C. C. XXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





A

M A D A M E
LA COMTESSE
D E * * *.

MADAME,

*Les bienfaits particuliers
dont je Vous suis redevable,
& les bontés dont Vous m'hon-
orés continuellement, ne me
permettent pas d'adresser à
d'autres qu'à Vous le seul té-
moignage de reconnoissance,
dont soit capable un homme.*

Tomel.

ā

ÉPI TRE.

de ma profession. La vertu bienfaisante, qui est le principal ou plutôt l'unique sujet de cet Ouvrage, m'a fait espérer, MADAME, qu'il pourroit être de votre goût : & les personnes choisies, qui ont l'avantage de fréquenter votre Maison, y reconnoîtront aisément votre caractère. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur * * *.



P R E F A C E.

JE présente au Public la Traduction d'un Manuscrit, Grec qui s'est trouvé dans la Bibliothèque d'une Nation étrangere , extrêmement jalouse de cette espece de trésor. Ceux qui m'ont procuré la lecture de ce Manuscrit, ne m'ont permis de le publier qu'en le traduisant , sans indiquer la Bibliothèque à laquelle appartient l'Original. L'Auteur ne s'est nommé nulle part : mais quelques endroits du Livre même font connoître que c'étoit un Grec d'origine , vivant à Alexandrie sous l'Empire de Marc-Aurele.

Il n'y a pas lieu de douter que ce ne soit ici un Ouvrage de fiction. Les entreprises dont les succès sont

vi P R E F A C E.

à peu près tels que le Lecteur les desire , quelques personnages qui se retrouvent lorsque l'on ne comptoit plus de les revoir ensemble , mais sur tout le grand nombre de discours directs ou tenus par les personnages mêmes; tout cela prouve que mon Auteur ne s'est point assujetti à des faits réels, où les circonstances ordinaires de la vie jettent plus de dérangement ; & qu'il s'est rendu maître , non seulement des actions , mais encore des pensées de tous ceux qu'il fait agir.

Le genre d'utilité dont il vouloit être l'a engagé au choix de ce genre de composition. On ne sçauroit disputer à l'Histoire proprement dite ses avantages. Elle est une culture d'esprit qu'on exige de toutes les personnes qui doivent montrer

quelque éducation. L'Histoire est essentielle à la profession de quelques-uns ; & elle est un délassement d'un goût presque universel , à l'égard de ceux dont les occupations principales en paroissent le plus éloignées. Elle est une des plus grandes sources de la vraie Philosophie ; par la connoissance qu'elle donne des passions & des préventions humaines. Elle passe pour le guide le plus sûr de la politique , par l'expérience de tous les siècles qu'elle peut mettre dans un seul homme. Quelques-uns enfin la regardent comme un grand fond d'instructions morales , par les exemples continuels qu'elle fournit du bien & du mal.

Mais par rapport à cette dernière propriété ; je crois qu'en examinant la chose de près , on trouvera l'Hif-

toire bien inférieure à la Fiction; lorsque celle-ci est employée de la seule manière qui convienne à un sage Ecrivain, c'est-à-dire, dans l'intention de former les mœurs. L'Histoire n'est par elle-même qu'un amas de faits que la Providence conduit à des fins ordinairement cachées : & quoique tout soit merveilleusement ordonné dans les vûes mystérieuses de la sagesse & de la justice Divine ; la suite des actions des hommes n'est assés souvent à l'extérieur, qu'une suite de projets manqués & de crimes impunis. Le spectacle de ce qui s'est passé dans le monde n'est pas autre à la rigueur que le spectacle de ce qui se passe dans une place publique : ni l'un ni l'autre de ces deux spectacles n'est moral que par les reflexions du

Spectateur ou du Relateur. En un mot l'Histoire prise en elle-même est plutôt un objet qu'une doctrine.

Il n'en est pas ainsi d'un Ouvrage de fiction. L'Auteur moral, s'il prend la forme de narration, se propose ordinairement d'indiquer & de représenter toutes les vertus propres à l'état ou à la condition de son Héros. Il le place dans toutes les conjonctures qui peuvent donner lieu à l'exercice de ses vertus. Il l'oppose non seulement à de méchans hommes, mais à des hommes d'une vertu foible & chancelante ; afin que leur comparaison avec lui donne un plus grand lustre au caractère du personnage principal. Il accompagne ses peintures de jugemens portés, & d'avis formels. En un mot, il rend l'instruction complete & par

à iiij

les leçons & par les exemples. On réuniroit ou l'on fondroit ensemble plusieurs grands hommes de l'Histoire & l'on rassembleroit les événemens de bien des siècles; avant que d'y rencontrer les Sujets d'admiration & d'imitation, qu'un bon Auteur de fiction fait trouver dans une partie souvent assés petite de la vie d'un seul Heros.

Les deux Ouvrages qui ont paru jusqu'ici parmi nous dans ce genre, *Telemaque* & *les Voyages de Cyrus*, ont parfaitement rempli cette idée. Ce n'est pas la comparaison de l'Histoire qui est d'un ordre tout différent, c'est la comparaison des bons Ouvrages de fiction, qui contribuera de plus en plus à faire sentir la futilité pernicieuse des Romans; lorsqu'on entend par ce terme une peinture avanta-

geuse ; ou seulement favorable des foibleſſes ou des déſordres de l'amour. Mais un fruit plus important encore des bons Ouvrages de fiction , ſera de défabuſer les hommes du faux Heroïſme. L'ambition ſanguinaire ou la vengeance implacable célébrées par tant d'Orateurs & par tant de Poètes , ſous le nom de valeur , ſeront dépouillées de l'éclat dont on a voulu les revêtir : & l'on regardera bien-tôt comme de fauſſes beautés d'éloquence ou de poéſie tout ce qui aura ſervi à relever de fauſſes vertus.

Cet heureux effet ſemble déjà s'être répandu dans tous les eſprits. La déſolation des Peuples ne paroît plus être , du moins chés les Nations policées , un objet d'émulation. Les éloges des conquêtes & des rava-

X P R E F A C E.

gés n'entrent plus dans l'éducation des Princes Enfans ; & les bons Poètes ne les vantent plus de ne jouïr qu'avec des armes. Je n'ai pas lieu de me repentir d'avoir dit autrefois , en parlant de *Telemaque* : Que si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme , il naîtroit de celui-là. Quoique ceux qui gouvernent le monde s'appliquent rarement à la lecture ; cependant comme les Precepteurs des Rois connoissent les Lettres, & dans leur origine & dans leurs progrès ; ils ne laissent ignorer à leurs Eleves ni les principes de morale qui se développent , ni les maximes de douceur qui s'établissent de leur tems même. Les Princes montent sur le Thrône déjà instruits de la véritable gloire ; & pensant tous enfin sur ce sujet

comme le Public, ils concourent ensemble à le maintenir dans le repos & dans le bonheur qu'il attend d'eux.

Une paix dont la durée ne trouve pas d'exemple dans notre Histoire, est sans doute le fruit de la sagesse d'un grand Ministre ; & les François lui tiennent tout le compte qu'ils doivent lui tenir des attentions & des ménagemens qui maintiennent leur tranquillité. Mais les Princes avec qui il traite apporteroient peut-être plus de résistance à ses desirs ; si une éducation aidée par un Ouvrage utile à tous les Rois de la terre, ne les avoit approchés eux-mêmes des dispositions où se trouve l'Auguste & jeune Monarque, dans le Royaume duquel *Telemaque* a pris naissance. Si l'on est bien reçu à sou-

tenir que les Lettres toûjours plus cultivées, ont introduit la politesse & le bon goût dans toutes les Cours & dans toutes les Villes de l'Europe; il doit être permis d'attribuer, du moins en partie, l'amour de la paix qui semble regner aujourd'hui chés tous les Peuples, à des Ouvrages d'une morale excellente, revêtus d'ailleurs de tous les agrémens propres à les faire goûter. On peut sans doute les joindre aux autres causes de cet esprit d'équité & de pacification dont on se pique partout de montrer du moins les apparences; qui bannit peu à peu ces animosités de Nation, que le seul éloignement de leurs anciens prétextes commençoit à rendre injustes & honteuses; & auxquelles on substitué tous les jours l'estime reciproque des ver-

tus, des talens, & de toutes les bonnes qualités de ses voisins.

Outre la réformation des jugemens & l'adoucissement des mœurs; une suite naturelle du succès de *Telemaque* devoit être l'établissement d'un nouveau genre d'Ouvrage. Mais au lieu que les premiers Poèmes de l'antiquité ont produit des imitations de même forme & de même nom; comme des Epopées, des Tragedies, des Idylles, & semblables; on n'a imité l'Auteur de *Telemaque* que par l'essentiel; c'est-à-dire, par la même intention, ou par le zèle de produire les mêmes fruits. Ainsi au lieu que *Telemaque* est un Poème épique; les *Voyages de Cyrus* ne sont, conformément à leur titre, qu'une course du Heros entreprise pour recueillir les instructions de tous les

Sages de son tems ; & pour rapporter dans ses Etats ce qu'il y avoit de bon & d'avantageux dans les différentes Loix des Royaumes ou des Republiques célèbres.

L'Ouvrage dont il s'agit ici est par rapport au dessein moral du même genre que l'un & l'autre ; mais il en differe encore plus pour la forme qu'ils ne sont différens entre eux. L'un & l'autre sont proprement une Education : & quoique Cyrus en sorte moins jeune que Telemaque ; les deux Heros n'ont recueilli encore que les instructions qu'ils devoient mettre en usage ; ou n'ont fait que les essais de ce qu'ils devoient pratiquer ; le premier dans la conduite d'un petit Royaume , & le second dans le gouvernement d'un grand Empire. Mon Auteur au con-

traire propose une vie complète, ou l'application actuelle des principes & des sentimens que son Heros a puisés dans une éducation très-singulière. Ainsi dans une Histoire distribuée en dix Livres ; le Heros dès le quatrième est en état d'instruire les autres ; & dans toute la suite il n'agit plus que par lui-même. Animé du véritable Heroïsme, il emploie le tems d'un long exil à chercher des Peuples inconnus qu'il délivre des superstitions les plus cruelles, & dont il devient le Législateur. Dans son retour il sauve par son courage une puissante République d'un ennemi qui étoit à ses portes ; & il n'exige d'elle pour sa récompense que le salut du Peuple vaincu, dont le Roy ou le Tyran l'avoit attaquée. Rentré enfin dans sa patrie, il se

rend le bienfaicteur de ceux qu'il avoit sujet de regarder comme ses Ennemis & ses Rivaux ; & il se réjouït des conjonctures qui engagent son honneur à leur sacrifier ses intérêts , & qui lui font un devoir de la félicité qu'il leur procure.

Ce n'est pas seulement par disposition naturelle ou par habitude que Sethos est vertueux. Les motifs de sa conduite sont tirés de principes constans & éclairés qu'il expose en diverses rencontres : & il se fait à lui-même des décisions , qui allant toujours au plus parfait & même à l'heroïque , sont néanmoins plus recommandables par la justesse que par la sévérité. Là-dessus on doit juger que l'Auteur qui a vécu dans le second siècle , a eu quelque connoissance d'une morale très-su-

périeure à celle du Paganisme. Il est aisé de s'appercevoir que c'est delà qu'il a emprunté ces définitions & ces distinctions exactes des vertus & des vices , qu'il met quelquefois dans la bouche de son Heros & de quelques autres de ses personnages. C'est aussi ce qui me donne la confiance d'avancer que cet Ouvrage contient une morale plus recherchée & plus approfondie qu'on ne l'a vûe encore en aucun Livre de pures belles Lettres , ou du nombre de ceux qu'on peut appeller profanes.

Cependant comme l'Auteur laisse son Heros payen ; il ne s'agit absolument dans cette Histoire ou dans cette vie que des vertus morales. Il n'est point inutile de les recommander aux hommes. C'est par-là que l'on peut avoir , si je l'ose dire :

xviii *P R E F A C E.*

un commerce de mœurs avec les Peuples les plus différens de Religion. C'est par là que dans la Religion même on peut entretenir l'humanité & la probité, si nécessaires au bien Public, dans ceux qui ont le malheur de n'être pas assez sensibles à des motifs d'un autre ordre, & plus importans pour eux. C'est par là enfin que l'on peut faire remarquer à des personnes trop zelées, qui paroissent mépriser les vertus simplement morales, que les vertus Chrétiennes sont à leur égard ce que la foy est à l'égard de la raison : c'est-à-dire, qu'elles leur sont supérieures sans leur être jamais contraires.

UNE seconde vûe de mon Auteur avoit été de jeter dans son

Ouvrage à l'occasion d'un Heros Egyptien, un grand nombre de curiosités littéraires concernant cette fameuse Nation. Mais de plus, comme il fait parcourir à son Heros une grande partie de la terre, il avoit recueilli avec soin les premières notions de l'ancienne Geographie. C'est une des raisons, sans doute, qui lui avoient fait prendre le tour d'une Histoire ou d'une Vie, plutôt que celui d'un Poëme ou d'un Roman. En effet, l'exemple d'Herodote, de Polybe, de Diodore, & sur tout de Plutarque, l'autorisoient à inserer dans sa narration, non seulement des antiquités politiques ou militaires; mais encore des traits historiques sur l'origine & sur le progrès des connoissances humaines. Ces grands Ecrivains regardoient

ces digressions comme très-curieuses pour le commun des Lecteurs, qui n'ont pas le tems ou la patience de recourir à d'autres sources.

J'avouërai pourtant que l'aspect de tout mon Texte traduit m'a fait craindre l'inconvenient des interruptions, ou trop longues ou trop fréquentes, dans une vie feinte que sa contexture doit rendre plus intéressante que les vies ordinaires. Je n'ai donc conservé de tout le détail de l'Original en cette partie, que ce qui étoit nécessaire pour donner une idée suffisante de l'éducation d'un Heros, qui a besoin de beaucoup de connoissances pour entreprendre le premier une très-longue navigation, & pour laisser des Loix convenables aux différens Peuples qu'il a policés. Les Academies de

Memphis qu'il fréquente dans sa première jeunesse, & l'Observatoire de Thebes qu'il visite avant son embarquement, étoient des préparations essentielles à ce dessein. Ainsi on trouvera encore le plan des premières dans le second Livre, & une légère description de l'autre dans le cinquième. Mais dans ces endroits mêmes épargnés, j'ai extrêmement abrégé la comparaison historique que l'Auteur faisoit des Sciences des Egyptiens avec celles des Grecs.

Cependant l'impression générale qui résultera du corps de l'Ouvrage, est capable encore de donner une idée assez étendue des Egyptiens, des Phœniciens, & de quelques autres Peuples : & la Fiction même n'empêchera point qu'on ne recon-

noisse le fond de leur esprit & de leurs mœurs. Il y a bien des gens qui n'ont point d'autre notion des Grecs & des Romains que celle qu'ils en ont prise dans les Tragedies : & un certain sentiment qu'on auroit peine à définir, leur fait très-bien démêler ce qui doit être vrai de ce qui peut n'être qu'inventé. On a ménagé cet avantage aux Romains mêmes : & le neuvième Tome de la Cleopatre présente un Tableau aussi fidele de l'interieur de la Cour d'Auguste, qu'on auroit pû le demander à l'Abbé de Saint Real. Mais on trouvera ici des indications plus sensibles que ne les donnent ni les Tragedies ni les Romans.

On peut d'abord s'assurer des circonstances particulieres tant de l'Egypte que des autres Nations, que

l'Auteur appuye du nom de quelques Ecrivains connus. Il semble avoir fait lui-même la séparation du réel & du supposé, en alleguant les Auteurs Anecdotes pour les faits qu'il invente dans leur entier, ou pour des coûtures, qui ayant leur fondement dans le vrai, sont rectifiées ou amplifiées dans le détail. Le privilege de la Fiction, est de sacrifier l'exactitude des faits non seulement aux vérités morales, mais encore à l'embellissement du discours ; en supposant de plus, que cet embellissement a pour but de faire mieux recevoir l'instruction. Un exemple de cette conduite de mon Auteur, est l'important article de l'Initiation qui remplit seul deux Livres entiers. Mais cet article même est très-conforme à l'essentiel de cet-

te institution célèbre ; autant qu'elle a pû transpirer , malgré le silence rigide qui la couvroit, & telle qu'on en voit des traces dans les Auteurs ou Payens ou Chrétiens qui en ont parlé. Tout l'Ouvrage est plein de pratiques ou d'usages dont j'ai soutenu moi-même une partie par des remarques jointes au texte. Et à l'égard de plusieurs autres traits moins considérables , & pour lesquels j'ai évité de charger de citations un Livre tel que celui-ci ; je ne crains pas de dire que plus on aura de lecture , plus on trouvera mon Auteur d'accord avec les témoignages ou rassemblés ou dispersés dans les différens Auteurs qui nous restent de l'Antiquité. Car quoique j'aye voulu débarasser cet Ouvrage de toute érudition importune ;
je

je n'ai pas prétendu lui ôter l'avantage & le soutien des recherches curieuses : & j'ai eu dessein de conserver l'esprit de mon Auteur, qui joignant l'amour des Lettres à l'amour de la vertu, regarde même les Lettres, dans une Nation prise en général, comme la source & l'appui des vertus humaines & civiles.

Il semble au reste que cet Auteur tire du lieu où il a vécu toute la vraisemblance qu'on peut exiger d'un Auteur de Fiction, par rapport aux connoissances qu'il peut avoir des actions & des sentimens de son Heros. Il s'agit d'un Prince Egyptien né dans le siècle qui a précédé la guerre de Troye ; tems auquel l'ancienne Egypte se trouvoit dans sa plus grande splendeur. Or ce tems est trop reculé pour avoir fourni des Me-

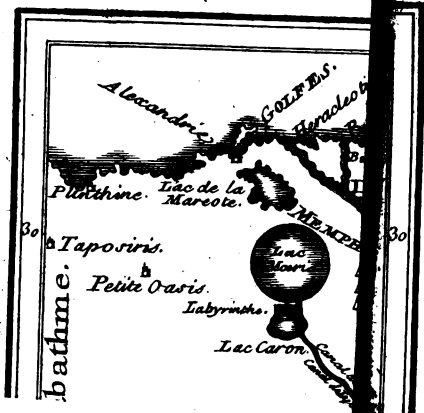
moires publics à quelque autre Ecrivain de l'Italie ou de la Grece. Mais il est très-naturel qu'un Citoyen d'Alexandrie ait eu en sa disposition des Memoires tirés par le désordre des guerres, des Archives sacrées de l'Egypte, & inconnus même aux Prêtres Egyptiens de son tems : & de plus les Auteurs de ces Memoires peuvent avoir été les Prêtres mêmes qui ont accompagné Sethos dans ses voyages. C'est pour donner une autorité semblable à son récit, que Mademoiselle de Scudery dans la Preface de son *Cyrus*, Heros postérieur à celui-ci de sept ou huit cens ans, souhaite pourtant qu'on se représente son Ouvrage comme la traduction d'un ancien Manuscrit trouvé dans la Bibliothèque du Vatican.

En second lieu , comme mon Auteur ne parle des Sciences des Egyptiens qu'en les comparant à celles des Grecs , par lesquels seuls les Romains connoissoient l'ancienne Egypte ; le second siecle , ou le passage du premier au second , où cet Auteur a vécu , étoit le tems le plus favorable pour cette comparaison. En effet , ce passage a formé le plus beau siecle des Sciences pour les Romains & pour les Grecs ; confondus alors sous le même Empire. M. de Saint-Evremond a déjà remarqué que celui d'Auguste n'a brillé que par la poésie ; & qu'il faut chercher un peu auparavant le beau tems de l'éloquence. D'un autre côté nos meilleurs Ecrivains en matiere de Peinture & de Sculpture , M. Felibien & M. de Piles ,

xxviiij P R E F A C E.

paroissent avoir renvoyé le siècle des beaux Arts chés les Romains ; à l'intervalle déterminé par les regnes de Vespasien & des Antonins. Les seuls noms de Pline, de Ptolémée, & de Galien donnent lieu de placer vers le même tems le plus haut point des Sciences : & l'on trouvera dans cette Histoire quelques indices , qu'Alexandrie en étoit alors le vrai séjour pour les Romains mêmes. Ces considérations justifioient mon Auteur sur ce que j'ai cru devoir retrancher en cette matiere , & lui donneront peut-être plus de credit à l'égard du peu que j'ai conservé.

SETHOS





SETHOS, HISTOIRE OU VIE

Tirée des Monumens anecdotes
de l'ancienne Egypte.

Traduite d'un Manuscrit Grec.

LIVRE PREMIER.

LEs Egyptiens, qui font remonter l'ancienneté de leur origine jusqu'à des temps où notre Histoire n'atteint pas, disent que les Dieux ont été leurs premiers Rois. Ils en comptent sept : Vulcain, le Soleil, Agathodémon, Saturne, Osiris,

Tome I.

A

Isis, & Typhon. Par Vulcain, auquel ils n'assignent point de commencement, leurs Philosophes entendoient le feu élémentaire répandu par tout. Ce même feu réuni en un globe est le Soleil fils de Vulcain. Agathodémon défini par son nom même, étoit le bon esprit ou le bon principe. Saturne, ou le temps, étoit pere d'Osiris & d'Isis, frere & sœur, mari & femme, les deux sexes de la nature. Typhon, leur troisiéme frere, a toujours représenté chez eux le malin esprit ou le mauvais principe.

Osiris & Isis ont eu pour fils Horus, la raison ou la sagesse humaine, qui commence le regne des demi-Dieux. Ceux-ci sont au nombre de neuf: Horus, Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tirhoës, Sosus, & Jupiter ou Menès. Je ne m'engage point à parler d'eux en particulier, d'autant plus que la plupart sont assez connus & des Grecs &

LIVRE I.

3

des Latins, dans leur signification même allegorique. Je remarquerai seulement, pour arriver d'une maniere plus claire au temps de mon Héros, que le dernier des demi-Dieux commence le regne des hommes. Il ne fut même regardé de son vivant que comme un homme: Mais après avoir gouverné seul toute l'Egypte sous le nom de Menès, le bonheur de son regne l'a fait mettre après sa mort au rang des Dieux, sous le nom de Jupiter. Il eut quatre fils: Thot ou Mercure, Esculape, Athotès, & Curudes, dont les deux premiers ont été mis comme lui au nombre des Dieux. Pour rendre sa succession égale entre eux, Menès partagea l'Egypte en quatre Roiaumes: Mercure regna à Thebes, Esculape à Memphis, Athotès à This, & Curudes à Tanis. Voilà l'origine des quatre grandes Dynasties de l'Egypte, qui ont été collaterales ou contemporaines pendant seize cens ans.

A ij

jusqu'au fameux Sesostris, Roi de Thebes & conquerant de l'Asie. (1) Les autres Dynasties Egyptiennes, que quelques Historiens font monter à une vingtaine, depuis Menès jusqu'à Sesostris, ne sont que des branches particulieres de ces quatre souches principales: & les noms differens qu'on leur donne, comme d'Heracleopolites, de Xoïtes, d'Elephantins, & autres semblables, ne viennent que du séjour de quelques uns d'entre les Rois de chaque Dynastie en différentes Capitales d'un même Roïaume.

A l'égard des Rois Pasteurs, qui étoient étrangers, & qui ayant subsisté en Egypte pendant trois ou quatre siècles semblent avoir interrompu cette succession; ils n'ont jamais eu de possession réglée en-de-ça de Tanis, au bord du Delta, dont ils

1. Les Genealogies qui précédent sont conformes à celles de Marsham; mais ce qui suit paroît s'accorder avec la Chronologie du Pere Pezron.

contrainquirent les Rois naturels de se retirer à Heliopolis. Mais comme ces étrangers originaires d'Arabie faisoient de frequentes courses dans le reste de l'Egypte, tous les Egyptiens réunis les attaquèrent & les vainquirent : de sorte que les vaincus par eux & par leurs descendans fournirent toute l'Egypte d'esclaves. Cette victoire fut remportée près de deux cens ans avant la naissance de Sesostris, qui trouva l'Egypte tranquille, & qui la rendit très-florissante. Ce Héros éleva son courage jusqu'à se proposer l'exemple du Dieu Osiris : & comme celui-ci, selon les traditions Egyptiennes, avoit parcouru une grande partie de la terre, pour apprendre à ses habitans à la cultiver, & à former entre eux des sociétés douces & utiles ; ainsi Sesostris fut le premier Roi du regne des hommes, qui porta ses armes dans l'Asie, pour y établir les loix, & y introduire les connoissances de

A iij

l'Egypte. Il avoit même gouverné les quatre Roïaumes Egyptiens, non pas à la verité par une domination forcée, mais par la superiorité de son génie, de ses vertus & de sa reputation.

Ses premiers successeurs soutinrent encore quelque temps, sur-tout à l'égard des Provinces étrangères, l'éclat d'un si grand Empire: & l'on trouve environ cent ans après Scos-tris, Mendès ou Memnon, Roi de Thebes, Maître de Suse & de la Phrygie, châtiant la Bactriane revoltée, & rétablissant l'ordre chez les Peuples conquis par son Ayeul. Mais Rameffès qui succéda à Memnon, n'ayant ni le courage ni la sagesse de ses ancêtres, perdit par sa foiblesse tous les Païs de conquêtes, & par son orgueil un titre qui lui restoit encore au-dessus des autres Rois de l'Egypte. Ses prédecesseurs immédiats, ayant besoin de toute leur attention & de toutes leurs forces

pour maintenir dans l'obéissance les Provinces éloignées, avoient extrêmement menagé ces Rois, & n'avoient point abusé d'un droit qu'ils sentoient n'avoir été véritablement attaché qu'au mérite personnel de Sesostris. Mais le jeune Ramefès découvrit d'abord son caractère par deux Obelisques, qu'il fit charger de titres si fastueux & si faux par rapport à lui, qu'on a crû dans ces derniers temps qu'ils se rapportoient à Sesostris. Ce jeune Prince toujours prêt à se parer d'une gloire vaine & momentanée, dont il ne prévoyoit jamais les honteux retours, s'avisa de faire porter des ordres formels à ces Rois devenus ses égaux. Mais ils lui déclarèrent qu'ils prétendoient que l'Egypte reprit l'ancienne forme de ses quatre Dynasties, toujours collaterales & indépendantes depuis les quatre fils de Menès.

1. Kirk. Oed. Ægyp. tom. 4. p. 162. & Marsham, p. 431. edit. in fol.

Ils alleguerent que Sefostris lui-même ne les avoit point interrompuës : & que les Rois leurs prédecesseurs ayant gardé de son vivant le titre & les honneurs de la Roïauté ; ils n'avoient accepté divers reglemens que Sefostris avoit proposés, que parce qu'ils étoient avantageux à la Nation entiere. Telle étoit la distribution qu'il avoit faite de l'Egypte en trente-six¹ Nomes ou Provinces, dont les Gouverneurs particuliers veilloient plus facilement aux productions de la Nature & de l'Art, qu'elles pouvoient fournir pour le commerce étranger, & aux impositions qu'elles étoient en état de porter dans les guerres générales. C'est à lui, disoient-ils, que l'on devoit ces temples élevés dans chaque ville, en l'honneur de son Dieu tutelaire ; ce mur qui regnoit depuis Peluse jusqu'à Heliopolis, & qui arrêtoit les courses des Syriens & des

1. *Diodore l. 1.*

Arabes voisins du grand désert, peuples indisciplinables; ce large canal de communication, qui joignant la Mer méditerranée à la Mer rouge, faisoit passer par l'Egypte tout le commerce de l'Orient & de l'Occident; enfin ces digues & ces écluses, qui dans tout l'espace compris depuis les cataractes du Nil jusqu'à ses embouchures, entre les montagnes de la Libye & les côtes de la Mer rouge, arrêtoient ou recevoient, selon le besoin, les inondations du fleuve. Mais, ajoûtoient-ils, toutes ces choses étant faites, ils sçauroient les entretenir, chacun dans son état, sans attendre les avis de Rameesses, dont ils ne vouloient point sur tout recevoir les ordres. Cette résistance termina une difficulté qu'un Roi plus prudent que lui auroit pû laisser encore indecise: & il fut réduit à se contenter du titre de Roi de la grande Thebes, que Sesostris avoit reçu de ses peres.

A v

Deux cens ans ou environ après la mort de Ramessès, & cinquante ou soixante ans avant la guerre de Troye ; Osoth , déjà avancé en âge, succéda à la couronne de Memphis , Dynastie qui n'étant guere moins puissante que celle de Thebes , avoit d'ailleurs de très-grands avantages sur celle-ci, par la douceur du climat & par la beauté de la situation. La ville de Memphis, Capitale de la Dynastie, étoit bâtie à l'Occident du Nil, vers l'endroit où ce fleuve unique de l'Egypte se partage en sept bras, dont les deux qui sont les plus éloignés l'un de l'autre, enferment le Delta, & qui vont former tous ensemble sept embouchures à l'entrée de la grande Mer. (*la Méditerranée.*) On a appelé de tout temps l'Egypte entière un present du Nil, parce qu'on prétend qu'elle n'est qu'un amas des terres que les eaux de ce fleuve ont charriées successivement du Midy au Nord. Mais

on parle de la formation de Delta comme d'une chose plus récente : puisque ¹ selon des monumens qui peuvent passer pour historiques, le Phare d'Alexandrie, qui tient aujourd'hui à la terre ferme, en a été éloigné de vingt-quatre lieues de Mer. Cette région est si délicieuse, que l'on feint que les Dieux l'ont formée sur la constellation du Triangle, qui passe tous les jours verticalement sur le Delta.

Osoth, un peu avant que de monter sur le trône, avoit épousé Nephté fille du Roi de This, troisième Dynastie placée entre Memphis & Thebes, à l'Occident du fleuve. Il eut bientôt de cette Princesse le Prince dont j'écris la Vie. C'est l'aîné des trois fils d'Osoth, indiqués seulement sous le titre des trois Anonymes dans les annales de ² Manethon. Mais quoique ce fameux

1. Plin. lib. 2. c. 35.

Sen. quest. nat. lib. 6. c.

26.

2. Voyez les Origines Égyptiennes de Pésizonius, p. 47. sous la

Historien fut Prêtre & même Garde des Archives sacrées d'Héliopolis; comme il n'a écrit que sous Ptolémée Philadelphie, deux cens ans après la dévastation de l'Égypte par Cambyse, il ne lui étoit resté que des mémoires très-imparfaits. J'en ai découvert, par des moyens que je ne puis pas dire, de plus amples & de mieux conservés, qui donnent au premier des trois Anonymes de Manethon le nom de *Sethos*, & le surnom de *Sosis* ou Conservateur, dont on verra la raison dans la suite de sa vie.

La naissance du nouveau Prince combla de joye tout le Royaume, par l'amour que les Peuples avoient pour le Roi, & sur tout pour la Reine, qui bien que dans une grande jeunesse les gouvernoit avec une sagesse & une bonté admirable. Car Osoroth, dont il seroit difficile

colonne <i>ex Africano</i> ,	est allegué comme le
avec la page 38. qui	premier Auteur des
précède, & la page 49.	Suites d'Africanus, &
qui suit; où Manethon	d'Eusebe.

de représenter le caractère dans un seul portrait, & que l'on ne connoitra bien qu'à la fin de cette Histoire; remit d'abord tout le soin du Gouvernement à la Reine. Ce Prince n'étoit parvenu à la Couronne qu'à l'âge de cinquante ans: & le Roi Sesonchis son pere, plus jaloux de son autorité présente qu'attentif à l'avantage futur de son fils & de ses peuples, l'avoit éloigné des affaires jusqu'au moment où il le laissa son successeur. Ainsi Osooth ayant fortifié l'indolence de son naturel par l'habitude d'une vie molle & paresseuse, n'accepta de la Roiauté que la douceur de l'indépendance, & chercha à se débarrasser du poids de la domination. Cette partie tomba pour ainsi dire d'elle-même entre les mains de la Reine, plus à portée qu'aucun autre de la recevoir, & ce qui pouvoit paroître aux yeux du Public un choix éclairé, n'étoit réellement qu'un effet de l'indifférence

d'Osooth. Il étoit de ces Rois qui, n'étant par eux-mêmes ni bons ni mauvais , déviennent les meilleurs ou les plus mauvais de tous les Princes , selon que le pur hazard leur fournit de bons ou de mauvais Administrateurs de l'autorité Royale : Triste situation pour des peuples soumis à un Maître dont les foiblesses mêmes sont despotiques !

Nephté dès les premiers jours de sa puissance avoit fait espérer à ses peuples un gouvernement très-doux. Ils y furent d'autant plus sensibles que celui du feu Roi , grand Prince d'ailleurs , avoit eu quelque chose de dur & de triste. Les esprits s'étoient sentis soulagés , avant même que la Reine eut adouci les charges publiques ; parce que sans diminuer les revenus du Roi , elle trouva moyen d'en rendre la perception plus aisée. Les richesses mêmes des particuliers s'accrurent par la confiance qu'ils prirent en elle , & les uns à l'égard

des autres. Elle élevoit en même-temps son fils unique avec toute l'affection d'une mere, & toute la prévoyance d'une Reine. Elle souhai-
toit ardemment de le voir parvenu à un âge où elle put lui remettre à son tour le Gouvernement qu'elle ne regardoit que comme un dépôt. En attendant elle se servoit, pour la conduite des affaires, des lumieres d'un excellent homme nommé Amedès ; qui avoit passé sous le feu Roi, non par toutes les dignités dont on peut être revêtu, mais par toutes les commissions de confiance dont on peut être chargé, soit dans la guerre, soit dans les négociations, soit dans l'intérieur d'un Royaume. Il conseilla lui-même à la Reine, comme il l'avoit demandé au feu Roi, de ne point manifester au Public l'honneur qu'elle lui faisoit ; de peur d'ex-
citer la jalousie des Grands, & le murmure inmanquable du Peuple contre les Ministres les plus zelés

pour la félicité publique. Ainsi la Reine, gardant Amedès pour le conseil secret & sous un titre peu éclatant, choisissoit d'ailleurs les meilleurs Sujets parmi ceux que les différens degrés de leur naissance sembloient présenter pour chacune des places qu'il falloit remplir. Par là l'autorité souveraine s'emploioit à distinguer le mérite, sans renverser l'ordre; & les mécontents ne faisoient qu'un petit nombre de gens qui n'osoient même s'échapper à des plaintes que la voix publique n'auroit point soutenues.

Tandis que la Reine se donnoit toute entiere aux affaires de l'Etat, le Roi se livroit à tous les amusemens d'une Cour brillante. Mais comme ils ne succedoient jamais à des occupations serieuses, ils ne le salvoient qu'à peine de l'ennui, & laissoient voir dans le Roi d'un grand Peuple un homme à qui son loisir étoit à charge. Parmi les femmes qui l'environ-

noient, il y en avoit une appelée Daluca, veuve d'un grand Seigneur de la Cour, & fans enfans. Elle avoit passé l'âge où les femmes ne prennent soin de leur beauté que par rapport à la galanterie ; & elle entroit dans celui où elles songent à en faire servir les restes à leur ambition. Celle-ci forma le projet de se rendre maîtresse de l'esprit du Roi. L'estime & les égards que l'on avoit pour la Reine avoient éloigné toutes les autres d'un pareil dessein. Daluca même qui connoissoit parfaitement le génie d'Osoroth, se gardoit bien de lui rien dire contre Nephté qui pût exciter dans son esprit une agitation désagréable. Elle se contentoit de l'obséder ; & elle se fit un art de plaire par les attentions & les complaisances, bien plus puissantes sur les Rois un peu avancés en âge, que la jeunesse & la beauté dénuées de conduite & de vûes. Ainsi il ne lui fut pas difficile de gagner les bonnes

graces d'un Prince qui ne se défendoit de rien. Elle avoit peut-être déjà conçu de plus hautes esperances sur ce qu'elle avoit pû s'appercevoir que la santé de la Reine n'étoit pas forte. Mais sans renoncer à une fortune plus éloignée, il suffisoit alors à sa vanité d'être un objet remarquable pour les Courtisans, & de représenter en quelque sorte avec la Reine.

Nephté, par la dignité de sa personne, & par la situation même des choses, étoit fort au-dessus des inquiétudes qui agitent ordinairement ceux qui ne se sentent revêtus que d'un pouvoir emprunté. Ainsi quoiqu'elle eut bientôt appercû les entreprises & les intrigues de sa rivale, elle n'en craignit pour elle-même aucun mauvais succès; mais sa prévoyance l'allarmoît pour son fils. Il n'avoit encore que huit ans, & elle voioit avec douleur que si elle venoit à lui manquer, ayant que son pere

l'eut affermi dans la succession de sa Couronne, le sort de ce jeune Prince seroit livré à la téméraire Daluca. Les aînés étoient en Egypte les héritiers naturels du Trône : Mais le choix du père étoit d'un grand poids; & l'Histoire fournissoit plus d'un exemple de la préférence d'un second ou d'un troisième fils au premier. Quelquefois même cette incertitude avoit fait naître entre les frères des querelles, dont le sort des armes avoit seul décidé. Ainsi, bien que la Reine n'eut alors aucun sentiment de maladie, la pensée d'un avenir douteux la jeta dans l'inquiétude. C'est pourquoi, recommandant son fils par les Prêtres à toutes les Divinités de l'Egypte, elle s'appliqua encore plus fortement à remplir ses devoirs, pour engager le Ciel à seconder des intentions aussi légitimes que les siennes. Mais la vraie récompense des bons n'est que dans le sein des Dieux, qui ne les favori-

sont pas toujours dans le cours de cette vie mortelle.

Les applications continuelles de la Reine, un travail qui passoit les forces de son temperament, peut-être même la trop grande crainte de tomber malade, lui causerent au bout de quelque temps une indisposition legere d'abord, & qu'elle dissimula pendant les premiers jours, dans l'esperance de la surmonter: Mais la fièvre se rendant plus forte, la maladie fut bientôt regardée comme serieuse. L'image qu'elle se fit alors de l'état de son fils la jeta dans la dernière désolation. Ah! malheureuse, disoit-elle, tout ce que j'appréhendois va m'arriver. Pourquoi faut-il que je sois nécessaire à mon fils? Quoiqu'à la fleur de mon âge, je connois assez les amertumes de la vie pour la quitter sans regret, s'il ne s'agissoit que de moi: Mais, hélas! c'est moi qui meurs, & c'est moi qui pleure mon fils. Ces paroles étoient sui-

vies d'un torrent de larmes qui aigrif-
soient son mal; sans soulager son af-
fliction. En vain les femmes éplorées
qui avoient soin de soustraire le jeune
Prince à sa vue, tâchoient de l'appai-
ser par leurs discours & par leurs prie-
res: Ah! je conçois, disoit-elle, par
l'embarras de vos discours, & par la
dureté avec laquelle vous me cachez
mon fils, que je suis déjà condam-
née & qu'il n'y a point de guérison
à espérer pour moi. Aussi rôt son
agitation devenant plus vive: Mon
fils, mon cher fils, s'écrioit-elle, que
tu me rends la mort terrible! La
mort qui met fin à toutes les peines
commencé les miennes, & je ne
jouirai pas même de la paix du tom-
beau. Eh! Madame, lui dit alors
la plus respectable de toutes les fem-
mes, que la naissance, la vertu & le
zele attâchoit à elle, à quoi pensez-
vous? Ne voyez-vous pas que vous
abandonnant, comme vous faites, à
l'excès de vos regrets, vous rendez

mortelle une maladie qui n'est que dangereuse ! Mais, ce qui est encore plus condamnable, vous offensez la providence des Dieux, souverains arbitres de votre destinée & de celle de votre fils. La vertu, Madame, dont vous avez fait profession jusqu'à ce jour, n'est parfaitement reconnoissable, que lorsqu'elle s'exerce dans des occasions difficiles, comme celle-ci. Hé bien, dit la Reine, j'accepte vos avis, & je me soumetts absolument à la volonté des Dieux. Avertissez-moi seulement quand j'approcherai de mon terme, afin que je prenne les dernières mesures à l'égard de mon fils, dont il me semble que la fortune reglera celle de l'Etat. Cette femme, dont l'amitié étoit solide & courageuse, ayant promis à la Reine ce qu'elle demandoit : Nephté fit dès ce moment un puissant effort sur elle-même, pour mettre ses sens dans un calme dont ils ne sortirent plus ; mais qui accabl

bloit le fonds de son ame d'un nouveau poids.

Cependant les plus grands Medecins du Roïaume , qui en Egypte étoient du collège des Prêtres , s'étoient déjà rassemblés dans le Palais , par l'ordre même du Roi ; quoique pour se dispenser de l'affliction , il supposât toujours que la maladie de la Reine étoit peu de chose. L'Egypte , Mere des Sciences & des Arts , prétendoit sur tout avoir donné naissance à la Medecine. Esculape , un des fils de Menès , avoit regné à Memphis même , comme nous l'avons déjà dit , pendant que son frere Mercure regnoit à Thebes ; & les six volumes¹ que le premier avoit composés sur la Medecine , joints aux trente-six autres , où Mercure avoit donné les principes de toutes les autres connoissances , formoient ce fameux Trésor de doctrine , où les Prêtres se vantoient d'être instruits.

¹ Clem. Alex. Strom. 6.

2. Clem. Alex. Strom. 6.

par les Dieux mêmes. Quoiqu'il en soit, ces Medecins, véritablement consommés dans leur Art, employoient à l'égard de la Reine tout ce que pouvoient leur suggerer leurs lectures, leurs réflexions & leurs experiences. Ils la traitèrent d'abord suivant les anciennes regles, qui leur étoient prescrites sous peine de la vie : car tout Medecin qui s'en écartoit répondoit de son malade ; & en cas de mauvais succès, la mort de l'un entraînoit surement la mort de l'autre. C'étoit-là, pour dire le vrai, un prétexte de traiter quelquefois légèrement & à la seule lettre de la loi les malades qui leur étoient indifferens : Mais l'interêt vif dont ils étoient touchés pour la conservation d'une Reine telle que Nephté, & les gémissemens de tout un Peuple qui leur recommandoit leur Souveraine qu'ils appelloient leur Mere, les engagerent bientôt à chercher quelques nouveaux remedes. Ils les déguisoient

déguisoient à la vérité sous d'anciens noms, où ils trouvoient moyen de les autoriser par quelques-uns des exemples innombrables, dont leurs livres étoient remplis. Ils se tenoient même tour à tour à la porte du Palais, pour écouter tous ceux qui auroient des avis à proposer pour la guérison de la Reine. Ils en jugeoient ensuite dans leurs consultations particulières. Mais il étoit important pour eux dans une occasion si délicate de suivre du moins en partie une ancienne coutume, selon laquelle plusieurs mettoient leurs malades devant la porte de leurs maisons; pour s'informer des passans s'ils avoient quelques remèdes contre la maladie dont il s'agissoit.

D'un autre côté, les temples des Dieux étoient ouverts jour & nuit à l'affluence des Peuples, qui alloient sans cesse de l'un à l'autre demander la santé de la Reine. On com-

1. *Strab. l. 17. Herod. l. 2.*

mençoit par le temple de Vulcain, bâti par Menès, l'ayeul commun des Rois de toute l'Egypte, & qui étoit entretenu depuis seize cens ans dans toute la splendeur, où son Fondateur l'avoit mis. On passoit de là à ceux de Serapis & de Venus. Mais on s'arrêtoit plus long-temps dans le temple des trois Divinités, Osiris, son épouse Isis, & leur fils Horus; à cause du rapport sensible de ces Divinités avec les personnes dont la Famille Roïale étoit alors composée. Les flots successifs du peuple innombrable de Memphis remplissoient continuellement le parvis du temple, le vestibule, la nef, & les environs du Sanctuaire, quelque grande que fut l'étendue de toutes ces parties.

Dans le milieu du Sanctuaire les trois Divinités sur un pié d'estal très-élevé, & le tout d'un seul jet de fonte, étoient posées de maniere qu'Osiris, dont la figure étoit la plus hau-

te, tenoit devant lui Isis, ¹ qui tenoit de même le jeune Horus devant elle. Car ce que Strabon dit des temples de l'Egypte, vuides de Statuës, & n'ayant au plus qu'une figure d'animal dans le milieu, ne doit pas s'entendre des temps antérieurs à l'invasion de Cambyfes. Osiris avoit un Soleil autour de sa tête. Isis couronnée d'un boisseau, étoit couverte d'un voile jusques vers le bas du visage. Elle portoit sous le bras gauche une urne penchée, & avoit l'oiseau Ibis à ses pieds. Horus tenoit le doigt sur sa bouche. Là de grands chœurs chantoient en musique lente, & dans le ton destiné à la tristesse, des Hymnes tirés des rites anciens, & accommodés à la nécessité présente.

^a O Siris fils du temps où commença le monde,
Conquerant bienfaicteur de la terre & de l'onde,

1. vid. Kirch. tom. I. p. 113.

2. Ceci est conforme aux Inscriptions des Colomnes

d'Osiris & d'Isis, dont parle Diodore l. I. Apulée Metam. l. II. & autres.

Rejetton de nos Dieux, & Souche de nos Rois,
 Epoux d'Isis; sauvez d'un arrêt trop sévère
 L'Epouse, le conseil d'un Roi qui vous révère,
 L'appuy du Trône & de vos loix.

Isis, ô vous, Déesse unique, universelle,
 Que le mystère cache & le bienfait décele,
 Même Divinité sous cent noms, en tous lieux,
 Souveraine des bords, où croît & se resserre
 Cette eau, source de vie & vrai sang de la terre
 Que votre urne verse des cieux.

Isis, de notre Reine origine & modele;
 Si, comme à votre culte, à vos vertus fidèle
 Elle a sçu rappeler votre regne à Memphis;
 Laissez à tant de pleurs remporter la victoire.
 En défendant Nephté, défendez votre gloire;
 Son Epoux, son Peuple, & son Fils.

Horus, Dieu du silence acquis par la sagesse;
 Vous, qu'on dit protéger l'innocente foiblesse
 De tout Etre qui tend à sa maturité; [image,
 Au Prince encore enfant, votre sang, votre
 Conservez un secours qu'à vous même à son
 Votre mere Isis a prêté. [âge

Cet Hymne, & d'autres semblables, se repetoient pendant les sacrifices que les Prêtres, en robes de lin; avec des couronnes de lotos sur leur tête rasée, & une chaussure faite de la plante de Papyrus, offroient continuellement sur trois autels triangulaires, posés au-devant de la triple Statuë. Ces hommes extenués par un jeûne effroyable, qui avoit commencé avec la maladie de la Reine; & par des flagellations sanglantes dont ils accompagnoient leurs invocations, ne suffisoient qu'à peine; quelque nombreux qu'ils fussent, à toutes les prières que le peuple exigeoit d'eux, ou qu'ils faisoient de leur propre mouvement.

Mais que servent les temples, & tous les vœux que l'on y fait, contre les decrets portés par les Dieux? La Reine, en vain docile à toutes les ordonnances des Médecins, baissoit de jour en jour. Les remèdes les plus puissans qu'on lui donnoit avant mê-

B iij

me qu'elle fut à l'extrémité, pour profiter des forces qui lui restoient, sembloient n'être pour elle que des remèdes communs : & les Medecins qui auroient moins appréhendé des accidens exttaordinaires que le déclin insensible qu'ils apperçoient en elle, ne laissoient jamais échapper une parole d'esperance. La Reine donc, se condamnant elle-même, résolut enfin d'envoyer consulter pour son fils le plus ancien Oracle du monde, qui se trouvoit dans le voisinage de Memphis. C'étoit celui de Latone nourrice d'Horus, à Butos, ville située entre le Golphe Sebennitique & le Bolbitinique, vis-à-vis de laquelle étoit l'Isle de Chemmis, alors flotante¹. C'est ce qui a donné aux Grecs l'idée de leur Isle de Delos, flotante jusqu'à la naissance de son Apollon, fils de Latone. Les Prêtres de l'Oracle instruits de la maladie de la Reine, avoient déjà pré-

¹ *Pomp. Mela,*

venu sa députation , & fait de grands préparatifs pour obtenir la réponse de la Déesse. Ils l'invoquoient dans un temple très-vaste , creusé sous celui qui paroissoit au-dehors. Mais au lieu que dans les temples extérieurs les sacrifices & les ceremonies se faisoient à la vuë de tout le peuple ; les seuls Initiés étoient admis aux mysteres qu'on célébroit dans les souterrains. C'est là qu'on avoit égorgé tant de victimes humaines , sur tout dans des occasions pareilles à celles-ci , & pour inviter les Dieux à recevoir de jeunes personnes en échange d'un Prince ou d'une Princesse , qu'on vouloit sauver. Il y a peu de Nations connues qui n'ayent à se reprocher cette honteuse barbarie. Mais les Egyptiens , plus superstitieux encore que tous les autres peuples , l'ont poussée autrefois jusqu'à sacrifier tous les Etrangers sur le tombeau d'Osiris , dans la ville d'Heliopolis. Ce tombeau s'appelloit Busiris ; & la

B iij

Fable en a fait un Roi d'Egypte vio-
lateur de l'Hospitalité. Cependant
Amosis¹ ancien ayeul de Sesostris à
Thebes, avoit eu le courage & le
crédit d'abolir dans toutes les villes
cette sanglante coutume. On substi-
tua pour lors aux victimes humaines
des figures de cire, dont les supersti-
tions magiques ont fait depuis un si
grand usage.

Les Prêtres députés pour l'Oracle
étant arrivés en un jour à Butos avec
les offrandes magnifiques, dont la
Reine les avoit chargés, entrèrent
dès le soir même dans le temple.
Tout le peuple les ayant conduits
jusques-là, on ferma les portes sur
eux; & ils allèrent attendre l'Oracle
dans l'endroit qui répondoit à cette
chapelle du temple supérieur, dont
parle Herodote, laquelle étoit faite
d'une seule pierre quarrée, & dont
l'intérieur avoit soixante pieds en
tout sens. Après avoir passé dans ce

1. Euseb. Prepar. Evang. l. 4. c. 16. ex Porphy.

lieu une grande partie de la nuit, ils en sortirent secrètement par une autre porte, & se hâtèrent de retourner à Memphis.

La Reine qui comptoit tous les momens de leur voyage & de sa vie, les attendoit avec une impatience qui augmentoit l'ardeur de sa fièvre. Le trouble qui l'avoit agitée dans les premiers jours de sa maladie, & qu'elle continuoît de surmonter, étoit passé dans les femmes qui l'environnoient. L'arrêt de sa mort, qu'elles regardoient toutes comme prononcé, & les suites qu'elles en prévoyoit pour leur situation & pour celle de l'Etat, leur caufoient une douleur inexprimable. Ce n'étoit point cette affliction tendre qui naît de la séparation prochaine & éternelle d'une maîtresse & d'une amie à laquelle on s'est uniquement attaché : on croyoit voir en elles la désolation d'une famille que l'incendie de la maison qu'elle habite, & où toute sa

B v

fortune est renfermée, va faire passer d'un état paisible à l'indigence; ou la consternation d'une ville pressée par un ennemi barbare, qui va détruire sa religion & ses loix. On remarquoit sur leur visage une douleur de désespoir, qui rendoit affreuses les plus belles, & une aliénation d'esprit, que les plus fermes portoient jusques dans les services qu'elles rendoient à la Reine, qui gardoit toujours un profond silence.

Enfin, les députés arrivèrent, & ayant pris avec eux le jeune Prince, & le fidele Amedès, qu'ils trouvèrent auprès de lui, ils entrèrent dans la chambre de la Reine. Là en présence de l'un & de l'autre, & de la principale de ses femmes, sans autres témoins, le chef de la députation lui rapporta ainsi l'Oracle, que la fuite de la Vie de Sethos fera trouver si juste qu'on soupçonnera peut-être les Auteurs de mes Mémoires de l'avoir fait après coup. Vertueuse Epouse,

généreuse Mere, sage Reine ; les Dieux contraires & favorables vous envoient cette réponse : Consolerez vous de la mort à laquelle vous êtes déjà préparée. Elle n'est malheureuse que lorsqu'elle termine une vie criminelle, & qu'elle laisse sur la mémoire de la personne morte la haine & les maledictions des survivans. Les Dieux vous attendent pour vous donner la récompense due aux bonnes actions que vous avez faites, & à celles mêmes que vous avez voulu faire. Vous vivrez dans le cœur de vos peuples, auxquels votre fils rendra un jour la félicité que votre perte va suspendre. Il ne sera pourtant pas heureux lui-même, selon l'idée que les ames communes se forment de la prospérité des Princes. Mais les Dieux lui promettent tout ce que la vertu héroïque a de plus satisfaisant par elle-même, & tout ce que la gloire qui la suit a de plus flatteur. Né pour l'avantage des autres hom-

Bvj

mes, il sera Bienfaicteur des Nations, Conservateur de l'Egypte, & Vainqueur de lui-même. Mais que ceux qui m'écoûtent gardent un secret inviolable sur ce qui concerne le Prince, & laissent passer le nuage qui couvrira sa premiere jeunesse.

A peine le Prêtre eut il cessé de parler, que la Reine, embrassant le jeune Sethos, lui dit : Mon fils, je meurs trop contente ; les Dieux ne vous enlèvent mon secours que pour donner plus de mérite & plus d'éclat aux grandes actions qu'ils vous feront faire. Soyez fidele à la destinée qu'ils vous préparent, & remplissez tous leurs desseins. S'adressant ensuite aux Prêtres : Retournez dans vos temples, leur dit-elle, & continuez vos vœux pour mon fils, que je vous ai recommandé depuis longtemps. Je vais faire marcher sur vos pas les presens que je destine aux Dieux, s'ils daignent accepter ces foibles marques de ma reconnoissan-

ce. C'étoit tous les ornemens d'une chapelle domestique qu'elle s'étoit fait construire à côté de la chambre où elle couchoit. Elle les avoit apportés de This, lieu de sa naissance, où la nouvelle de sa mort prématurée alloit bientôt terminer les jours du Roi son pere. Il y avoit parmi ces ornemens des statues d'or, quelques-unes d'une coudée de haut, qui représentoient les Divinités communes de toute l'Egypte, & sur tout Apollon qu'on adoroit particulièrement à This & à Abydus qui en dépendoit. Ayant ainsi envoyé aux Dieux devant elle ce qu'elle avoit de plus cher, elle se tourna vers Amedès & lui tint ce discours : Sage & fidele Confident, le Roiaume ne sçauroit se flatter de vous avoir pour soutien dans le ministère qui suivra ma mort ; donnez vous à mon fils, & soiez son gouverneur & son conseil : les Dieux me font croire que les vertus qu'ils lui promettent sont attachées à vos

leçons & à vos exemples. Aussi-tôt Amedès , embrassant respectueusement le jeune Sethos : Mon Prince , lui dit-il , je vous consacre ce qui me reste de force & de vie ; tous les services que je pourrois rendre à ma Patrie sont renfermés dans l'éducation que j'aurai l'honneur de donner à celui qui doit en être le maître.

Dans ce moment on vit entrer le Roi , qui pour ne point manquer à ses devoirs , s'étoit fait une règle de visiter la Reine deux fois par jour. Seigneur , lui dit-elle en l'apercevant , l'Oracle m'a condamnée. Il n'est pas convenable de recommander un fils à son pere : mais enfin puisqu'il me perd , j'ose vous prier de lui tenir lieu de pere & de mere. Madame , dit le Roi , mon fils m'est cher par rapport à moi , & me le fera encore davantage par rapport à vous ; mais je ne desespere pas encore de fléchir les Dieux sur votre propre conservation : & il sor-

tit, en mettant la main sur ses yeux.

La Reine distribua ensuite des pierreries à toutes les femmes, à proportion de leur naissance & de leur rang. La serenité qui regnoit sur son visage avoit changé leur désespoir en de douces larmes. Enfin, revenant au jeune Prince : Pour vous mon fils, lui dit-elle, voici ce que je vous ai réservé. Cette cassette enferme en pierreries des richesses inestimables, qui peuvent vous soutenir en quelque état que la fortune vous réduise. Amedès vous les gardera, ou s'en servira, comme votre tuteur. Mais ne vous défaites jamais de cette émeraude montée en cœur, que je vous ai fait porter au cou jusqu'à présent, & dont vous vous ferez une bague en quittant les habits de l'enfance. Il y a quatre ans que votre pere nous fit représenter en relief tous trois sur la même pierre : lui en Osiris, moi en Isis, & vous en Horus, placé entre lui & moi. L'habile graveur cou-

pa ensuite par son ordre cette pierre en trois fragmens , suivant la grandeur des figures. Vous portez l'un ; voici l'autre qui est ma bague que j'ôte de mon doigt , & que je mets dans votre cassette. Ces deux fragmens , tirés de leur monture , se rapporteront à celui que votre pere porte lui-même à son doigt. Allez mon fils , que les Dieux vous protègent & me reçoivent. Sethos , pénétré de tous les sentimens dont son âge étoit susceptible , lui dit : Madame , je reçois ce que vous me donnez ; j'ai bien écouté ce que vous m'avez dit ; & quand je serai plus avancé en âge , je tâcherai de faire comme vous avez fait. La Reine lui serra la main & fit signe qu'on l'emmenât. Elle ne parla plus ; & une heure après elle rendit l'esprit.

JE n'entreprends point de représenter la désolation de Memphis & de toutes les Provinces du Royaume.

à mesure que cette nouvelle y parvenoit. On en peut prendre quelque idée sur les larmes qu'avoit déjà fait verser la seule crainte qu'on en avoit eüe. Les Egyptiens dans les premiers temps étoient fort attachés à leurs Souverains , & le deuil de la Maison Royale étoit ordinairement pour chaque famille un deuil domestique. Ils le témoignoit pendant quarante jours en public , par des habits déchirés , & dans leur particulier par des abstinences rigoureuses. Mais cette dernière perte , dont chacun craignoit pour soi les conséquences , répandoit par tout une douleur immodérée , & un trouble qui alloit jusqu'à l'excès : De sorte que les Prêtres , qui dans de semblables occasions autorisoient l'affliction publique pour faire honneur à la mémoire des Rois décédés , se croyoient obligés dans celle-ci de calmer les esprits & les cœurs ; pour conserver la décen-

J. Diodore l. I.

ce qui convenoit, disoient-ils, à une Nation policée, & pour faire rendre aux mânes de la Reine un hommage plus convenable à ses vertus. Ils faisoient entendre qu'elle étoit morte en paix, & que les Oracles l'avoient rassurée sur la destinée de son fils, & sur celle de ses peuples. Ils alleguoient l'état de repos & de bonheur où l'on pouvoit si légitimement espérer que les Dieux l'admettroient à ses obsèques prochaines. Ils tâchoient enfin par toutes sortes de consolations d'adoucir une plaie que le temps seul pouvoit guérir, & qu'on craignoit que le temps ne rendit encore plus sensible.

On faisoit cependant les préparatifs de la pompe funebre. Aucun Peuple n'a approché des Egyptiens en cette partie. Leurs Auteurs, & même les nôtres¹ disent, qu'ils ont connu les premiers l'immortalité de l'ame : Et à vrai dire, il paroît par la

1. *Herodote l. 2.*

simplicité de leurs palais, comparée à la magnificence de leurs tombeaux, qu'ils s'occupoient plus du séjour éternel de l'autre vie que des maisons de passage qu'on habite dans celle-ci. Il faut pourtant avouer que leur doctrine n'étoit pas bien dé mêlée sur ce point. Car sans parler de la Metempsychose que Pythagore est allé prendre chez eux, & qui faisoit passer une ame d'animaux en animaux, jusqu'à ce qu'elle rentrât dans un corps humain, au bout de trois mille ans; les plus sensés admettoient dans les enfers un lieu de peines pour les ames des méchants, & des prairies délicieuses pour celles des gens de bien. Ainsi l'une & l'autre opinion, ou le mélange, quel qu'il fut, de l'une & de l'autre, ne laissoit dans ces tombeaux si magnifiques que le cadavre qui n'est rien moins qu'éternel; mais qui pourtant, par l'art qu'ils avoient de l'embaumer, duroit encore plus long-temps que le tombeau même.

Tous ceux qui étoient destinés à cette dernière fonction , s'étoient déjà chargés du corps de la Reine. C'étoient des Officiers du second ordre , très-respectés dans l'Egypte , par la communication qu'ils avoient des secrets du Sacerdoce , quoiqu'ils ne fussent que domestiques des Prêtres. L'opération duroit trente jours. Ayant tiré du corps , par une ouverture laterale qu'ils y avoient faite , tous les viscères , excepté le cœur & les reins ; ils l'oignoient en dehors & en dedans avec de la gomme de cèdre , de la myrrhe , du cinnamome , & d'autres parfums ; qui non seulement le conservoient pendant plusieurs siècles , mais encore lui faisoient répandre une odeur très-sua-ve. Ils avoient enfin le secret de lui rendre sa première forme ; de manière que le mort sembloit avoir gardé l'air de son visage , & le port de sa personne. Ses cheveux & les poils

1. Diodore. l. 1. sect. 2.

même de ses sourcils & de ses paupières étoient démêlés ; & ce qu'il y a de plus surprenant , ils lui redonnoient une apparence d'embonpoint , & les couleurs les plus fraîches & les plus naturelles qu'il eut eues en toute sa vie. Quelques particuliers aimoient mieux conserver dans des cabinets faits exprès , leurs parens ainsi embaumés , que de les déposer dans des sépulcres déjà faits , ou de leur en faire construire de nouveaux ; & ils trouvoient une satisfaction singulière à voir leurs ancêtres avec la même physionomie & la même attitude que s'ils étoient encore vivans.

Mais on n'étoit pas dans cet usage à l'égard des Rois ; & lorsqu'ils n'avoient pas désigné eux-mêmes leurs tombeaux , on les portoit tous , de quelque Dynastie qu'ils fussent , au labyrinthe situé au midi du lac Moëris du côté de la Libye. Cet édifice qui passoit en magnificence tous les ou-

vrages de la Grece mis ensemble, selon le témoignage des Grecs mêmes, n'avoit pas été construit comme l'a crû Herodote, par les douze Rois qui regnerent en même-temps, après la retraite de Sabacon l'Ethiopien. Car celui-ci ne se rendit maître de l'Egypte que deux ou trois cens ans avant l'invasion de Cambyse ; au lieu que le labyrinthe étoit beaucoup plus ancien que Sesostris même, & avoit été élevé lorsque l'Egypte n'étoit encore divisée qu'en douze Nomes. Les Rois des quatre Dynasties, étant tous en paix, avoient tous contribué à cet ouvrage mémorable, dont ils avoient dédié la partie supérieure au Soleil, & la souterraine aux Dieux infernaux. C'est ce qui a donné lieu à Homere d'appeler l'entrée des enfers les portes du Soleil. Les douze palais immenses qu'il renfermoit, représentoient suivant leur intention toute l'Egypte,

E. Odyf. 24.

C'est pour cela qu'ils y avoient tous marqué leur sépulture, & celle de leurs successeurs dans les souterrains. Mais l'imagination des peuples, soutenue par les cérémonies que faisoient les Prêtres, avant que d'introduire le corps dans ces sombres demeures où peu de vivans étoient entrés, avoit beaucoup ajouté à ce qu'il y avoit de réel. C'étoit un point de religion de croire que les détours innombrables dont on leur disoit, comme il étoit vrai, que ces souterrains étoient remplis, conduisoient les bons Rois dans un séjour délicieux; au lieu que l'entrée même du labyrinthe étoit interdite aux Tyrans. En effet dès que le corps étoit arrivé aux bords d'un lac nommé Caron, qu'il falloit traverser pour parvenir à la porte des Dieux infernaux; un Senat incorruptible composé de seize Prêtres du labyrinthe sans compter leur Chef, & de deux Juges choisis dans chacun des douze Nomes anciens,

arrêtoit le mort. Là après avoir écouté le discours du Chef des Prêtres qui conduisoit le Roi défunt ; le Chef du Senat permettoit à tous les assistans de faire contre le mort des accusations prouvées. La sentence le faisoit admettre dans la barque par le nautonnier qu'ils appelloient Caron en leur langue ; ou le privoit de la sépulture. Ce jugement se faisoit par voye de scrutin , c'est-à-dire par des billets que les Juges laissoient tomber dans cette urne terrible , dont la seule idée-maintenoit les anciens Rois dans l'observation de la justice.

Au reste , dans quelque tombeau que les Rois & même les particuliers fussent portés, il falloit toujours subir un examen devant des Juges qui étoient toujours des hommes de la plus grande reputation de probité. On ne pouvoit les prendre que parmi les Initiés ; & le choix s'en faisoit à chaque fois par des gens tirés

1. Diodore lib. 1. sect. 2.

de

de toutes les classes des citoyens d'une ville, s'il s'agissoit d'un particulier, ou des sujets d'un Roïaume s'il s'agissoit d'un Souverain : Et les billets dans lesquels les noms des Juges étoient écrits , s'ouvroient & se comptoient devant tout le monde. Mais à l'égard des Rois que l'on portoit au labyrinthe , toute l'Egypte suivant la distribution des douze anciens Nomes , entroit dans le choix des Juges. Et de plus ce n'étoit qu'au labyrinthe qu'on faisoit ce grand nombre d'autres céremonies , d'où le Poëte Orphée , que nous verrons bientôt en Egypte , & qui en fut témoin à l'occasion d'un autre Roi , a tiré la plus grande partie de la description de l'enfer telle qu'il l'a donnée dans ses vers ; & qu'elle a été suivie par Homere chez les Grecs , & par Virgile chez les Latins.

Le quarantième jour depuis le décès de la Reine étant arrivé , tout le monde se trouva disposé pour le dé-

C

part du convoy. Les quarante lieues de distance de Memphis au labyrinthe se devoient faire dans une marche de dix jours & de dix nuits en comptant les pauses qui étoient toutes réglées. On avoit placé sous le vestibule du palais fermé au jour & éclairé de lampes, un grand char à quatre roues tout revêtu d'or. Sur le derrière du char étoit un Trône à trois marches, surmonté d'une grande Couronne d'or chargée de pierres & portée par un Sphinx de même metal, qui en posoit le bord sur sa tête, & qui avoit de grandes ailes éployées. Du haut de la Couronne descendoit à grand plis entre les ailes du Sphinx une étoffe de pourpre en forme de pavillon chargé d'hieroglyphes relevés en or, qui représentoient toutes les vertus. Les deux bouts du pavillon venoient se croiser sur le devant du char. Il avoit deux timons où étoient attelés quatre chevaux de front précédés de trois au-

tres rangs de volée, ce qui faisoit en tout seize chevaux. Ils étoient tous superbement enharnachés comme en un jour de triomphe. Mais rien n'égalait la richesse & l'élégance de l'habillement de la Reine. On la posa sur son Trône, assise & attachée par des cordons avec tant d'art qu'il n'étoit point de secousse qui put lui donner aucun mouvement de corps inanimé. Outre cela toute la machine étoit suspendue entre ses brancards de maniere qu'elle ne pouvoit jamais perdre le niveau ; & d'ailleurs les chemins déjà très-beaux en Egypte avoient été préparés exprès pour ce voyage. En un mot ce char semble avoir servi de modele à celui dans lequel on transporta depuis Alexandre mort, de Babylone à Alexandrie¹. La Reine qui avoit le visage & le sein découvert, mais les yeux fermés, sembloit jouir d'un doux sommeil dans le bruit du con-

¹. Diodore lib. 18.

voy qui s'arrangeoit aux sons redoublés des trompetes & des tymbales. Quels sentimens se renouvelèrent alors dans le cœur de toutes les personnes qui l'avoient aimée, & qui l'avoient perdu de vûë depuis sa mort, ou depuis sa maladie : on la voïoit, on lui parloit même, & elle n'étoit plus. Ceux qui lui avoient été les plus attachés évitoient long-temps de rencontrer son visage pour demeurer un peu plus maîtres de leur douleur ; & surmontés ensuite par leur curiosité & par leur tendresse ils jettoient les yeux sur elle, & retrouvant tous ses traits & toutes ses graces, ils se détournoient aussi-tôt pour fondre en larmes.

Cependant la Maison de la Reine composée de six mille chevaux avoit déjà pris les devans, comme laissant désormais aux Prêtres la garde de sa personne. Ces Officiers marchaient quatre à quatre & leurs armes renversées. Tous les instrumens militai-

tes, qui jouïoient d'un son lugubre, mêlés d'intervalles de silence exactement mesurés, portoient le fremissement jusqu'au fond de l'ame. Les Corps de la ville de Memphis, distingués par les habits qui leur étoient propres, mais ayant pardeffus une gaze noire, suivoient ces premiers à cheval comme eux : Et dans ce nombre de gens qui faisoit déjà douze mille personnes, il ne se prononçoit pas durant toute la marche une seule parole. Les grands Officiers de la Cour & les Princes après eux, excepté le Roi & l'heritier présomptif de la Couronne, qui n'alloient jamais, du moins publiquement, aux funeraïlles, marchaient ensuite quatre à quatre comme les précédens, enveloppés de robes violetes, assis dans des especes de niches couvertes de noir posées sur des brancards, les marques de leurs dignités à leurs pieds, & portés chacun sur les épaules de huit esclaves. Ces trois nom-

breuses troupes s'étoient mises en marche pendant le jour ; & à l'entrée de la nuit on vit paroître les femmes qui faisoient la partie la plus lugubre du convoi. Elles monterent quatre à quatre dans soixante chars couverts par-dessus , & découverts par les cotés , attelés chacun de huit chevaux deux à deux. Les chevaux & les chars même étoient presque ensevelis sous des étoffes de soie noire semées de larmes d'argent. Ces femmes absolument voilées ne ressembloient qu'à des ombres ; & la premiere Dame de la Reine , dans le char qui marchoit le dernier , tenoit entre ses genoux un enfant qui étant habillé & voilé comme elle n'étoit connu de personne & étoit respecté de tout le monde. Cependant les plus intelligens pensoient bien qu'outre le spectacle du jugement des morts qu'Amedès vouloit faire voir de bonne heure au jeune Prince ; il n'avoit pas voulu le laisser dans le Pa-

lais en l'absence de tous les serviteurs de sa mere.

Mais par un contraste dont on ne pouvoit s'empêcher d'être frappé; ces femmes dont on entendoit les sanglots & qu'on voioit sans cesse essuyer leurs larmes sous leurs voiles, étoient immédiatement suivies de tous les instrumens employés en Egypte dans les grandes réjouïssances, comme les Siftres, les Chalumeaux & les Hautbois; auxquels répondoient par intervalles marqués les Trompetes & les Tymballes qui annonçoient le char de la Reine. Tous ceux qui jouoient de ces instrumens, les conducteurs même du char, & les douze Esclaves de la personne qui marchaient à droite & à gauche, portoient des habits de fêtes, dont l'opposition avec leur tristesse & leur silence faisoit sentir vivement aux spectateurs la fausseté & la brieveté des joyes humaines. La Reine elle-même avoit comme une

C iiij

écharpe de fleurs qui passant sur son épaule gauche venoit se rendre sous le bras droit ; & elle tenoit en ses mains des festons qui tomboient par-dessus ses genoux jusqu'à ses pieds. Les Egyptiens vouloient marquer par là que si la mort des personnes vertueuses est triste pour ceux qui leur survivent, elle est pour elles le commencement de leur repos, de leur bonheur & de leur triomphe. Le char de la Reine étoit suivi par les Prêtres en cet ordre. Le grand-Prêtre de Memphis qui devoit la présenter à ses Juges, étoit porté immédiatement derriere elle, étendu dans un cercueil découvert, vêtu de blanc, avec un voile blanc sur la tête & sur le visage, & dans la posture d'un mort. Tous les autres Prêtres vêtus & voilés de même s'appuyant d'une main sur un bâton augural qui étoit recourbé par le haut, & tenant de l'autre un anneau ou un cercle d'or d'où pendoit une espece de

Tau, marchoient à pied sur deux files simples de cinq cent Prêtres chacune, distantes l'une de l'autre de toute la largeur du chemin. Entre les deux files on portoit d'espace en espace des étendars où étoient représentés les differens Dieux ou les symboles des Dieux de l'Egypte, comme l'Apis de Memphis, le Colosse d'Abydus, l'Aigle de Thebes, l'Eprevier de Tanis, l'Anubis de Cynopolis, le Vase de Canope, le Bouc de Mendez, le Loup d'Hermontis, l'Agneau de Saïs, & ainsi des autres. Car il venoit des Prêtres de toutes les villes d'Egypte aux funeraillies des Rois, lors même qu'ils avoient guerre entre eux : & la classe des Prêtres non plus que celle des Laboureurs & des Commerçans ne se sentoient jamais des divisions des Etats. D'un autre côté la mort des Rois réunissoit les Prêtres des différentes villes qui paroissoient avoir de grandes disputes sur les Divinités dif-

C v

ferentes & souvent contraires qu'ils adoroient. Nos Historiens en parlant de l'Egypte¹ ont dit que les Rois qui avoient sous leur domination plusieurs villes de different culte étoient bien aises de laisser ces sortes de dissensions entre les Prêtres; de peur que s'ils étoient tous d'accord, leur crédit qui étoit très-grand sur le commun des hommes, ne les mit au-dessus des Rois mêmes. Enfin tout le convoi étoit fermé par un grand nombre de chariots de bagage qui arrêtoient la foule qui suivoit les funérailles.

On traversoit frequemment des villes grandes ou petites qu'on rencontroit sans cesse. Leur nombre sur cette route comme sur toutes les autres étoit tel, que toute l'antiquité a dit qu'il y avoit plus de villes dans l'Egypte seule que dans tout le reste du monde. C'est dans ces villes que l'on avoit placé à distances à peu près égales les stations du con-

1. *vid. Plut. Traité d'Isis & d'Osiris, & autres.*

voy ; & chacun trouvoit presque à côté de lui la maison où il devoit se reposer , & d'où il sortoit pour reprendre son rang au moment qu'il falloit partir. Le char de la Reine entroit sous une tente qui l'attendoit sur le chemin même en chaque station , où il étoit veillé par d'autres Prêtres que ceux de la marche. Ce char auquel tout se rapportoit ne marchoit jamais que la nuit & trois heures de suite , pendant lesquelles il faisoit environ deux lieues ; après quoi se reposant quatre heures il se remettoit en marche jusqu'au jour , & attendoit ensuite le soir.

Tout le convoi étant arrivé s'étoit répandu avec ordre dans la campagne pour laisser un libre accès au char de la Reine , & même au simple peuple qui avoit suivi le convoi par derriere les chariots. Il s'avançoit alors jusque sur le bord du lac Caron ¹ immédiatement à côté du

1. En comparant les relations des Anciens

char dans un grand espace à droite & à gauche : Et les Prêtres demeu- roient toujours rangés derriere le char en droite ligne. A l'approche de ce tribunal redoutable composé de Juges qu'on regardoit comme les Dieux mêmes ; le grand-Prêtre qui alloit parler pour la Reine, & les personnes qui s'interessoient à sa mémoire sentirent une frayeur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Car si les causes réellement bonnes deviennent quelquefois mauvaises par l'injustice des hommes ; il est encore plus à craindre que les causes qui paroissent bonnes ne deviennent réellement mauvaises devant la justice des Dieux.

Les Juges étoient assis sur une estrade large & profonde, élevée de douze marches, autour de laquelle leurs sièges au nombre de quarante-un, formoient un grand demi-cercle.

avec celles des modernes, le labyrinthe paroît avoir été situé entre le

lac Caron & le lac Moëris.

Ils étoient vêtus par-dessous de tunique ou de vestes blanches, comme Prêtres ou Initiés, & par-dessus de robes rouges comme Juges. Ils avoient chacun à leur cou une chaîne d'or où pendoit un Saphir sur lequel étoit gravée la figure de la vérité¹ : & ils étoient placés en cet ordre. Le grand Prêtre Chef du Sénat occupoit le fond sur un siège un peu plus élevé que celui des autres ; & il avoit à ses deux côtés les deux Juges choisis dans le Nome de Memphis qui n'étoient qu'Initiés : Amedès étoit le premier des deux. D'abord après eux de part & d'autre étoient seize Prêtres du labyrinthe, & ensuite les vingt-deux Initiés choisis par les autres Nomes. L'urne étoit posée sur le devant du tribunal au bord de la plus haute marche ; & les Officiers du second ordre étoient assis sur la seconde avec des habits convena-

1. *Diodore lib. 1. sect. 2. & Ælian. variar. hist. lib. 14.*

bles aux fonctions qu'ils devoient remplir après le jugement. Tout étant ainsi disposé, les chevaux du char de la Reine étant dételés, les timons & le pavillon ôtés; le grand Prêtre de Memphis conducteur du convoy monta sur le pied du char; & se tenant debout & la tête nue il prononça ce discours :

Inéxorables Dieux des Enfers, voilà notre Reine que vous avez demandée pour victime dans le printemps de son âge, & dans le plus grand besoin de ses Peuples. Nous venons vous prier de lui accorder le repos dont sa perte va peut-être nous priver nous-mêmes. Elle a été fidèle à tous ses devoirs envers les Dieux. Elle ne s'est point dispensée des pratiques extérieures de la religion sous le prétexte des occupations de la Royauté; & les seules pratiques extérieures ne lui ont point tenu lieu de vertu. On appercevoit au-travers des soins qui l'occupaient dans ses

Conseils, ou de la gayeté à laquelle elle se prêtoit quelquefois dans sa Cour, que la loi Divine étoit toujours présente à son esprit & regnoit toujours dans son cœur. De toutes les fêtes auxquelles la Majesté de son rang, le succès de ses entreprises, ou l'amour de ses Peuples l'ont engagée, il a paru que celles qui l'amenoient dans nos temples étoient pour elle les plus agréables & les plus douces. Elle ne s'est point laissé aller, comme bien des Rois, aux injustices, dans l'espoir de les racheter par ses offrandes; & sa magnificence à l'égard des Dieux a été le fruit de sa piété, & non le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la vexation, la persécution, par les conseils d'une piété mal entendue; elle n'a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur; & elle n'a fait usage de la sévérité que suivant l'ordre de la justice générale & par rapport au bien de l'Etat. Elle

a pratiqué toutes les vertus des bons Rois avec une défiance modeste qui la laissoit à peine jouir du bonheur qu'elle procuroit à ses Peuples. La défense glorieuse des frontieres, la paix affermie au-dehors & au-dedans du Roïaume, les embellissemens & les établissemens de differente espece ne sont ordinairement de la part des autres Princes que des effets d'une sagesse politique, que les Dieux Juges du fond des cœurs ne recompensent pas toujours : Mais de la part de nôtre Reine toutes ces choses ont été des actions de vertu, parcequ'elles n'ont eu pour principe que l'amour de ses devoirs & la vûë du bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine puissance comme un moïen de satisfaire ses passions, elle a conçu que la tranquillité du Gouvernement dépendoit de la tranquillité de son ame; & qu'il n'y a que les esprits doux & patiens qui sçachent se rendre véritablement

maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance ; & laissant à des hommes privés la honte d'exercer leur haine , dès qu'ils le peuvent , elle a pardonné comme les Dieux avec un plein pouvoir de punir. Elle a reprimé les esprits rebelles , moins parcequ'ils résistoient à ses volontés , que parcequ'ils faisoient obstacle au bien qu'elle vouloit faire. Elle a soumis ses pensées aux conseils des sages , & tous les ordres du Roïaume à l'équité de ses loix. Elle a défarmé les ennemis étrangers par son courage & par la fidélité à sa parole ; & elle a surmonté les ennemis domestiques par sa fermeté & par l'heureux accomplissement de ses projets. Il n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret ni un mensonge ; & elle a crû que la dissimulation nécessaire pour regner ne devoit s'étendre que jusqu'au silence. Elle n'a point cédé aux importunités des ambitieux ; & les assiduités

des flatteurs n'ont point enlevé les recompenses dûes à ceux qui servoient leur Patrie loin de sa Cour. La faveur n'a point été en usage sous son Regne ; L'amitié même qu'elle a connue & cultivée ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite souvent moins affectueux & moins prévenant : Elle a fait des graces à ses amis ; & elle a donné les postes importants aux hommes capables. Elle a répandu des honneurs sur les Grands sans les dispenser de l'obéissance ; & elle a soulagé le Peuple sans lui ôter la nécessité du travail. Elle n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de partager avec le Prince , & inégalement pour lui , les revenus de son Etat ; & les derniers du peuple on satisfait sans regret aux contributions proportionnées qu'on exigeoit d'eux ; parce qu'elles n'ont point servi à rendre leurs semblables plus riches , plus orgueilleux & plus méchans. Persuadée que la Provi-

dence des Dieux n'exclud point la vigilance des hommes qui est un de ses presens , elle a prévenu les miseres publiques par des provisions régulières ; & rendant ainsi toutes les années égales , sa sagesse a maîtrisé en quelque sorte les saisons & les éléments. Elle a facilité les négociations , entretenu la paix , & porté le Roïaume au plus haut point de la richesse & de la gloire , par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que la sagesse de son gouvernement attiroit des pais les plus éloignés ; & elle a inspiré à ses peuples l'hospitalité , qui n'étoit point encore assez établie chez les Egyptiens. Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes maximes du Gouvernement , & d'aller au bien general malgré les inconveniens particuliers ; elle a subi avec une genereuse indifference les murmures d'une populace aveugle , souvent animée par les calomnies secretes de gens plus éclairés

qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hazardant quelquefois sa propre gloire pour l'intérêt d'un peuple méconnoissant, elle a attendu sa justification du tems : Et quoiqu'enlevée au commencement de sa course, la pureté de ses intentions, la justesse de ses vûes, & la diligence de l'exécution lui ont procuré l'avantage de laisser une mémoire glorieuse & un regret universel. Pour être plus en état de veiller sur le total du Roïaume, elle a confié les premiers détails à des Ministres surs, obligés de choisir des subalternes qui en choisissoient encore d'autres, dont elle ne pouvoit plus répondre elle-même, soit par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi j'oserai le dire devant nos Juges, & devant ses sujets qui m'entendent : si dans un Peuple innombrable, tel que l'on connoît celui de Memphis, & des cinq mille¹ villes

1. Il y avoit dans l'E- | gypte vingt-mille vil-

de la Dynastie, il s'est trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé; non seulement la Reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir à tout; mais elle est digne de louange en ce que connoissant les bornes de l'esprit humain, elle ne s'est point écartée du centre des affaires publiques, & qu'elle a réservé toute son attention pour les premières causes & pour les premiers mouvemens. Malheur aux Princes dont quelques Particuliers se louent, quand le Public a lieu de se plaindre; mais les Particuliers même qui souffrent n'ont pas droit de condamner le Prince, quand le corps de l'Etat est sain, & que les principes du gouvernement sont salutaires. Cependant quelque irréprochable que la Reine nous ait paru à l'égard des hommes, elle n'attend par rapport à vous, ô justes Dieux, son repos &

les. *Plin. lib. 5. cap. 9.* | compte 33339. sous
& *Pomp. Mela.* Mais | *Ptolom. Philad.*
Theocrite Idil. 17. en

son bonheur que de votre clemence.

Dès que le grand Prêtre eut cessé de parler il remit son voile sur sa tête & sur son visage , & il se prosterna sur le char où il étoit, pour attendre son jugement. Tous les Juges allerent aux opinions dans le milieu du tribunal. Après avoir conféré entre eux l'espace de quelques minutes, ils se remirent à leurs places ; & le Chef du Sénat demanda à haute voix à toute l'assistance , si personne n'avoit rien à reprocher à la mémoire de la Reine. Quelques uns de ceux que les reglemens les plus favorables au Public avoient blessés par la situation de leurs affaires particulieres , s'étoient préparés à porter des plaintes plus excusables de leur part que légitimes contre la Reine. Mais ils s'étoient tous rendu justice sur les dernieres paroles que le grand Prêtre de Memphis avoit dites pour sa défense ; & ils furent les plus zelés de cette nombreuse assemblée à demander

pour elle par leurs applaudissemens l'entrée au séjour des bienheureux. Quand la chose arrivoit ainsi, & qu'on ne formoit aucune accusation contre le Roi mort, l'urne demeurait inutile, & on le recevoit comme par acclamation. Le Chef du Sénat ayant donc regardé tous les Juges & reçû de chacun d'eux le signe de leur consentement ; il dit : Sacré Ministre de Memphis levez-vous : les Dieux vous ont trouvé vrai dans le témoignage que vous avez rendu à votre Reine ; & ils vont lui donner la récompense dûë aux bons Rois. Puissent ses successeurs profiter de son exemple & rendre leurs Peuples heureux pour se rendre encore plus heureux eux-mêmes. Il ordonna ensuite au premier des Officiers du second ordre d'aller toucher la Reine de sa baguette, dont nos Poëtes ont fait le Caducée de Mercure ; & se tournant en même-temps à sa droite où étoit assis Amedès choisi

pour premier Juge par le Nome de Memphis ; il lui dit : Sage Ministre de votre Reine ; vous dont les conseils ont eu tant de part aux actions qui la font couronner aujourd'hui ; allez avec le saint Prêtre qui l'a amenée l'introduire dans la barque , & de là dans le temple interdit aux impies vivans ou morts : Nous allons en ouvrir les portes à votre Reine , & l'y recevoir nous mêmes. Aussitôt tous les Juges se leverent & allerent se rendre par une route particulière au-dedans du temple des Dieux infernaux. A l'égard des morts qui devoient toujours entrer par la porte du souterrain : ils ne pouvoient y aborder qu'en traversant le lac qui avoit en ce sens environ un quart de lieuë , & sur lequel il n'étoit permis qu'au nautonnier Caron d'avoir une barque. Il avoit déjà reçu la Reine que les Officiers dont nous venons de parler avoient détachée de dessus son trône, & qu'ils avoient mise dans
le

le cerçuëil qui avoit apporté le grand Prêtre. Celui-ci en entrant dans la barque avec Amedès avoit aussi selon la coûtume , payé le tribut au Nautonnier. Quand ils furent à la porte du labyrinthe ; le peuple innombrable qui les suivoit des yeux , entendit comme le bruit d'un tonnerre qu'ils croyoient réel , & qu'ils regardoient comme un miracle qui ne manquoit point d'arriver quand on ouvroit le temple des Dieux infernaux. Mais au fond ce bruit n'étoit autre chose que le retentissement des portes d'airain qui en fermoient l'entrée , & qui étoit fortifié par la repercussion des voutes & par les échos voisins.

Dès que le mort étoit entré dans le labyrinthe , le deüil general se dissipoit aussi subitement que celui d'un homme qui reverroit vivante une personne chérie qu'il auroit crû morte. L'interêt du Roi ou de la Reine qu'on venoit d'admettre suivant leur

D

pensée dans le séjour des bienheureux, étoit le principe de ce changement. Ceux même qui portoient encore le regret dans le cœur étoient obligés de le cacher sous les plus grandes démonstrations de joye. Le Peuple qui passe aisement d'une passion à une autre toute contraire, & qui d'ailleurs ne demande que des occasions de réjouissance, rassembloit dans ce retour ce que l'Egypte avoit de plus gai dans ses fêtes de pèlerinage. Les personnes de la plus haute distinction se faisoient un plaisir de se mêler avec le Peuple dans la campagne & dans toutes les villes de la route : mais on les reconnoissoit aisement à la magnificence de leurs habits qu'on avoit apportés dans les chariots de bagage qui avoient suivi le convoi. On en changeoit ou dans les villes les plus voisines ou sous des tentes superbes qui étoient dressées de toutes parts. Comme tous les Egyptiens se croyoient

nobles ; les hommes & les femmes de la campagne , tous d'une grande propreté , se joignoient aux Princes mêmes & aux Princesses , non seulement dans les mêmes danſes & dans les mêmes jeux ; mais aux mêmes tables ſous des tentes dans les prairies , ou au milieu des places dans les villes. On ne ſçauroit exprimer la profuſion des vins & des viandes qui ſe conſumoient en cette occaſion ; & rien ne faiſoit mieux ſentir l'abondance de l'Egypte & la richeſſe des Egyptiens. On ne s'offenſoit jamais de la familiarité des diſcours , & tout devenoit matiere de joye. Il étoit hors d'exemple que dans cette agréable confuſion il ſe fut jamais élevé une querelle ; parce qu'on ne faiſoit jamais rien dans le deſſein de fâcher ou de nuire. Les Grands mêmes s'attiroient d'autant plus de ces égards obligeans que la politeſſe inspire , qu'ils ſe communiquoient plus aiſément à toutes ſortes de perſonnes.

Dij

Tous ceux qui excelloient dans les exercices de force ou d'adresse se rendoient là par bandes, & donnoient sur la terre ou sur les canaux des représentations amusantes. On voyoit sortir des bosquets ou entrer dans les eaux des troupes de Satyres & de Nymphes dont le culte du Dieu Pan avoit fait naître l'idée dans l'Egypte, long-temps avant qu'elle eut passé chez les Grecs.

Les nuits étoient encore plus brillantes que les jours, à cause des illuminations des villes qui paroissoient encore plus belles de loin & dans la campagne que dans les villes mêmes. Il n'est point de discours ni de tableau qui pût représenter leur effet, sur tout le long des bords du lac Mœris, cette mer d'eau douce, ouvrage de main humaine, qui selon la plupart de nos Auteurs ¹ avoit alors cent cinquante lieues de tour, & où tous

1. *Diodore* lui donne | 24. stades faisant une
3600. stades de tour ; | lieue de 3000. pas.

les feux étoient doublés par leur image dans les eaux. Une infinité de galeries richement ornées & illuminées comme les maisons, prenoient le large dans le lac, ou alloient de ports en ports selon la volonté des voyageurs qui étoient sûrs de rencontrer partout des surprises agréables. Le concours prodigieux des passans, le son perpetuel des instrumens de musique, & les frequens éclats de joye, faisoient que dans cette affluence de toutes sortes de plaisirs, on ne se plaignoit que de la difficulté qu'on avoit de trouver un peu de silence & de sommeil. En un mot les journées de la fête de Diane à Bubaste, ou les nuits de la fête de Minerve à Saïs qui se célèbrent encore tous les ans, mais avec moins d'éclat que de licence, ne sont qu'une foible image de ce qui se passoit au retour du labyrinthe, dont la ceremonie attiroit avec un peuple innombrable ce qu'il y avoit de plus considerable dans l'Égypte.

D iij

' La beauté du climat en cette contrée favorise extrêmement ces sortes de fêtes. Dans le printems sur tout où l'on se trouvoit alors, la serenité des jours est aussi constante que la fraîcheur des nuits ; & pour dire encore plus l'hyver y differe très-peu de l'Été. Il est vrai que les quatre mois de l'accroissement & du décroissement du Nil comparés au reste de l'année fournissent deux spectacles très-différens. Car dans ces quatre mois ou environ, toute la campagne inondée fait paroître les villes comme des Isles de diverses grandeurs qui s'élevaient au milieu des eaux : Et dans le reste de l'année, au lieu de ces eaux on voit ou des jardins couverts de toute espece de fleurs au Printemps ; ou des champs remplis de tous les fruits de la terre en Automne. Ces jardins ou ces champs sont entourés de petits canaux qui naissent d'autres

1. *Vid.* l'Egypte de | rectifiée par M. l'Abbé
Paul Lucas corrigée & | Banier,

plus grands, comme ceux-ci naissent de plus grands encore, jusqu'à ce qu'on arrive à ceux qui sortent immédiatement du Nil, & qui ressemblent à des rivières; parce qu'ils sont destinés à environner de grandes Provinces, pour se distribuer successivement jusques autour des terres des moindres particuliers. Les funérailles ne se faisoient jamais dans le temps de l'inondation, & on ne les différoit qu'en ce cas. La fête du retour étoit toujours plus longue du double que la marche du convoi: de sorte que le Roi de Memphis ne reçut en cérémonie la nouvelle de l'ensevelissement de la Reine que le trente-unième jour après son départ.

Fin du premier Livre.

D iiij



S E T H O S.

LIVRE SECOND.

SI Daluca avoit obsédé le Roi lors même qu'elle ne pouvoit se flatter d'aucune esperance prochaine ; on peut bien juger qu'elle avoit redoublé ses empressements depuis la mort de Nephté, qui, par l'indolence de ce Prince, laissoit le Gouvernement vacant. Comme Amedès ne tenoit pas immédiatement d'Oso-roth la part qu'il avoit eue au Ministère, il en avoit abandonné toutes les fonctions, avant même que de partir pour le convoy de la Reine auquel il devoit assister comme Juge. Le Roi que Daluca ne quittoit ja-

mais, & qui dans les premiers temps du deüil avoit eu plus d'occasions de se trouver seul avec elle, s'étoit accoûtumé à lui communiquer les affaires qui revenoient à lui malgré qu'il en eût, & à lui confier l'exécution de ce qu'ils avoient décidé ensemble. Ce foible Prince qui avoit jouï du repos que la sagesse de Neph-té lui avoit procuré, comme on jouït de la santé sans en connoître le prix, regardoit un Gouvernement tranquille comme une chose aisée par elle-même, & dont tout le monde étoit capable : ou s'il supposoit qu'elle demandât quelque talent, il fut tenté de croire que la hardiesse & la vivacité de Daluca remplaçoient avec avantage les vertus modestes & serieuses de Nēphté. Ainsi au lieu que le seul hazard de la convenance lui avoit présenté la feuë Reine pour se décharger sur elle de la conduite de son Roïaume ; ce fut par une espece de choix qu'il la remit solem-

D v

nellement à Daluca qui n'avoit aucun titre pour y prétendre. Il lui conseilla néanmoins en particulier de consulter Amedès dans les doutes qu'elle pourroit avoir. Daluca lui répondit que la feuë Reine ayant chargé Amedès de l'éducation du jeune Prince, cet emploi suffisoit pour l'occuper tout entier; & elle ajouta malignement qu'elle se feroit aider par des Ministres encore plus devoüez qu'Amedès aux volontés du Roi.

La nouvelle Regente, en prenant en main le timon de l'Etat, montra d'abord toute l'assurance avec laquelle on voit souvent les personnages les plus indignes se porter pour successeurs du mérite le plus éminent. Cependant l'aversion que le Public témoignoit assez visiblement pour elle, & la mention honorable que l'on faisoit sans cesse de la feuë Reine la désoloient au fond de son ame; & elle n'avoit jamais crû

que l'entrée dans la souveraine puissance pût être si désagréable. Cela même jetta dans son esprit, dès le commencement de son administration, une aigreur qui devoit devenir plus funeste avec le temps : Et cette femme qui dans la plus foible esperance de sa grandeur future, distribuoit quelquefois des bienfaits chimeriques à ses amis familiers, sans parler jamais de faire du bien au Public ; dès qu'elle fut en place, ne songea plus à en faire à personne. La haine qu'elle acheva d'établir par là dans le cœur des courtisans & des peuples, la fit penser plus sérieusement au projet qu'elle avoit déjà conçu d'épouser le Roi & d'acquiescer le titre de Reine. C'étoit même le penchant secret du Prince ; mais il étoit inusité jusqu'alors chez les Rois d'Egypte de se mesallier : Et cette précaution les avoit engagés à épouser leurs propres sœurs, lorsqu'ils ne trouvoient pas des Princesses conve-

D vj

nables dans les Cours voisines. Cette coutume étoit demeurée parmi eux indépendamment de ce prétexte ; & les Ptolemées, quoiqu'originaires de la Grece , s'en sont prévalus.

Quelque soin que prit le Roi d'écarter tous les avis qui se presentoient à lui , & de n'être point instruit de ce qui se passoit dans l'interieur de son Roïaume ; il ne pût ignorer que le choix qu'il avoit fait de Daluca , pour lui confier son autorité , avoit allarmé tous ses sujets. Mais l'ambition de cette femme , qui sentoit l'empire déjà invincible qu'elle avoit pris sur lui , la porta à employer pour monter au Trône le motif même qui devoit lui faire ôter le ministere. Elle fit entendre à Oforoth en versant à propos quelques larmes , que les bontés dont il l'avoit honorée & l'attachement qu'elle marquoit pour lui seul , avoit excité l'envie contre elle. Elle lui faisoit observer , que son zele pour la personne du Roi avoit

commencé dans un temps où l'on ne pouvoit la soupçonner d'aucune vûë pour l'avenir. Aujourd'hui même, ajoûta-t-elle, où mes ennemis craignent que le temps ne soit arrivé de recevoir quelque récompense de mon affection désintéressée, je les abandonne toutes; & je consens que ma fidélité devienne inutile pour votre service. Je ne me suis chargée de la conduite de votre Etat que de peur de vous la voir remettre à quelques ennemis secrets du pouvoir absolu qui reside en vous: Mais vous êtes toujours le maître de vous abandonner à eux. J'avoüerai même, continua-t-elle d'un ton plus ferme, que je mets à un prix trop haut la continuation de mon ministère. Les censeurs du gouvernement ayant osé faire parvenir leurs plaintes jusqu'à vous, il faut leur donner gain de cause en m'éloignant de la Cour, ou les confondre en me comblant de nouveaux honneurs. Sans renon-

cer à l'amour que j'ai pris pour vous, ce qui me seroit impossible, je renonce dès à présent à toutes les fonctions que vous m'avez fait prendre, si vous ne les accompagnez de la dignité supreme qui a fait toute la facilité & toute la gloire de l'administration de la feuë Reine. La nouveauté de l'exemple fera connoître à tout le monde que vous êtes capable d'une résolution ferme & d'un coup d'autorité. Le Roi qui avoit été combattu jusques là par la consideration de son honneur propre & des interêts de son fils, ceda par un faux sentiment de courage à sa veritable foiblesse, & confirma par un mariage si peu convenable le pouvoir qu'il avoit donné mal à propos à une femme qui alloit accabler sa vieillesse de soucis & de troubles. C'est ainsi que la plûpart des Princes ne connoissent point d'autre remede aux fautes qu'ils ont faites que de les soutenir par de plus grandes.

Il est vrai qu'Osoth ne laissant pas de sentir l'irrégularité de son choix, & Daluca l'infériorité de sa naissance, n'osèrent tourner en fête le sujet du mécontentement public. Les noces & le couronnement se firent sans beaucoup de cérémonies. La Reine même eut d'abord quelque peine à s'accoutumer à l'éclat d'un rang infiniment supérieur à elle. Mais son orgueil se releva bientôt par la naissance d'un fils, dont elle commença dès lors à préparer l'élevation. Comme elle ne pouvoit la porter au point qu'elle desiroit qu'au préjudice du jeune Sethos, elle conçût qu'elle auroit de la peine à faire passer les injustices & peut-être les crimes dont elle prévoyoit avoir besoin, tant qu'il regneroit à la Cour & parmi les principaux de l'Etat, un certain esprit d'équité, de raison, & de règle qui s'y étoit établi depuis plusieurs Rois. Ainsi elle forma le projet de corrompre d'abord la

Cour ; esperant avec raison qu'une Cour corrompuë lui fourniroit bientôt pour les grands postes , ou des hommes vils qui ne la contrediroient point , ou de méchans hommes qui la seconderoient. Mais ce qui marquoit en elle une intelligence très-fine pour le mal , elle comprit qu'un moyen assez deguisé & en même-temps très-sûr de corrompre la Cour en peu d'années , étoit d'y introduire autant qu'elle pourroit , la dissipation & la legereté de l'esprit. Elle sçavoit déjà par quelques experiences particulieres que des hommes ennemis de toute attention & de toute occupation , & livrés uniquement à leurs fantaisies & à leurs plaisirs ; quand même ils auroient eu d'abord cette probité commune qui ne coute rien, n'ont aucune défense contre les vices qui leur présentent quelque utilité. La vertu ne prend jamais racine dans une ame frivole , & les occasions la trouvent ou la rendent capa-

ble de tous les crimes. Daluca jugea donc que pour commencer l'exécution de son dessein , il falloit bannir peu à peu des assemblées & des conversations qui se formoient dans le Palais sur la fin du jour , les propos des gens sensés , pour n'y laisser que des entretiens oiseux ; & qu'il importoit sur tout de changer en vains amusemens les exercices aussi nobles qu'utiles des jeunes Seigneurs Egyptiens. Mais avant que de dire par quelle voye elle introduisit ce premier déreglement qui devoit être la source de tous les autres ; je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des mœurs de cette Nation par rapport au commerce d'esprit & de science qui regnoit chez elle , & au soin qu'elle avoit d'entretenir tout ce qui peut ennoblir le cœur , enrichir l'esprit & fortifier le corps¹. Ce dé-

1. Ces expressions Egyptiens. Discours
se trouvent dans Monf. sur l'Histoire univer-
Bossuet au sujet des selle.

tail fera en même-temps un plan general de l'éducation du jeune Sethos, de laquelle nous parlerons ensuite plus particulièrement.

Les Grecs étoient encore barbares par la coûtume qu'ils avoient d'enfermer leurs femmes, par l'éducation plutôt feroce que guerriere qu'ils donnoient à leurs enfans, & par la préférence qu'ils faisoient de la force corporelle aux vertus de l'ame; lorsque les Egyptiens, à la faveur d'un gouvernement uniforme & toujours sage, avoient déjà acquis une politesse qui tenoit beaucoup moins à des ceremonies fatigantes qu'à de grands principes de douceur & de discretion. Les connoissances humaines étoient la vraye source de cette politesse : Et comme elles étoient fort anciennes dans l'Egypte, elles avoient formé de bonne heure les mœurs de cette Nation. En effet on a remarqué que la politesse n'est jamais entrée chez aucun

Peuple que par les Lettres. Les Romains ne sont devenus polis que depuis qu'ils ont participé aux sciences de la Grece ; comme les Grecs eux-mêmes ne l'étoient devenus que par la communication qu'ils avoient eüe des sciences de l'Egypte. Quoique ceux qui se livrent à l'étude ne soient pas toujours polis eux-mêmes ; ce sont eux néanmoins qui par leurs ouvrages de Philosophie, d'Histoire, de Morale, & même de Poësie, ont toujours jetté les vrais fondemens de la politesse parmi leurs concitoyens.

Le Palais du Roi, qui faisoit le fond d'une grande place vis-à-vis le temple des trois Divinités, étoit à Memphis le théâtre de toutes les Sciences, & de tous les beaux Arts. Nous avons déjà remarqué que les anciens Rois d'Egypte employoient plus volontiers leur magnificence aux édifices qu'ils devoient habiter après leur mort, qu'à ceux qu'ils habitoient pendant leur vie. Suivant

ce principe leurs Palais n'offroient rien ni en eux-mêmes, ni dans leurs ornemens, de ce qui ne va qu'au faste & au luxe. Mais en récompense on n'y avoit rien négligé de tout ce qui dépend de l'intelligence des Arts; & ils ne sembloient avoir été construits & décorés que pour exercer tous les talens, & pour conserver toutes les connoissances des hommes. Les jardins du Roi de Memphis, par exemple, enfermoient tout ce que l'Egypte avoit jamais produit de genres & d'espèces de plantes connues, & même les plantes singulieres que leurs voyageurs avoient apportées des climats les plus reculés, sur-tout depuis les conquêtes de Sesostris. Mais outre cela on avoit menagé pour le plaisir de la vûe tout l'avantage que l'ordre & l'arrangement pouvoit prêter à cette immense variété de plantes. Le choix des plus belles fleurs qu'on admet seules aujourd'hui dans nos par-

terres n'offre point un spectacle égal à celui de plusieurs grands compartimens, où l'on voyoit en plates bandes séparées toutes les fleurs simples ou composées qui s'épanouïssent en forme de roses, d'œillets ou de lis; ou dont les feuilles prennent la figure de vase, de parasol ou de campanes; ou enfin dont les couleurs sont uniques ou mêlées.

On avoit planté sur les aîles du parterre les vingt especes de palmiers dans un seul rang de part & d'autre; l'un de palmiers à fleurs ou de palmiers mâles, & l'autre de palmiers à fruits ou de palmiers femelles. On croyoit cette correspondance nécessaire pour féconder les femelles par les poussieres des fleurs des mâles que le vent leur apportoit : Distinction de sexe qui plus sensible dans les palmiers convient peut-être à bien d'autres plantes. Il n'y avoit point dans le parterre d'autre couvert que les deux rangs de palmiers ;

parce qu'on pouvoit aller à l'ombre, sous deux terrasses suspenduës en arcade, jusques au fond des jardins. Le parterre étoit terminé par deux grands bois que la continuation de la grande allée tenoit séparés, & qui étoient traversés par une infinité d'autres allées que le Soleil ne perçoit jamais. Ces deux bois étoient composés de tous les arbres qu'on appelle stériles, depuis l'humble bruyere jusqu'au superbe cedre. Et comme les plus bas étoient les premiers à commencer du côté du parterre, leurs sommets assemblés vûs des fenêtres du Palais presentoient un talus ou glacis, qui par la faveur du climat conservoit sa verdure toute l'année. Derriere ce bois on trouvoit toutes les plantes potageres ou légumineuses. A côté & au-dè-là on avoit dressé en espalier ou planté en plein vent tous les arbres fruitiers. Mais comme ils n'étoient pas là pour fournir les tables, & qu'on n'avoit

pensé qu'à l'étendue de la Botanique, il n'y avoit de la plupart que ce qu'il en falloit pour qu'aucune es-
pece ne fut ômise.

Les Prêtres qui étoient les ordonnateurs & les intendans de ce jardin y venoient par-dessus une colomnade qui commençoit à leur maison derriere le temple ; & qui bordant la grande place le long du fleuve, suivoit encore en dehors toute l'aîle septentrionale du Palais, & descendoit de ce côté là dans le parterre. Ils avoient fait dessiner & colorier tous ces arbres & toutes ces plantes ; & on en trouvoit toutes les figures dans une de ces salles du Palais qui étoient ouvertes à tous les curieux, & même aux étrangers. Ces figures alloient beaucoup au-delà des plantes du jardin ; puisqu'elles en représentoient un grand nombre d'autres invinciblement attachées aux lieux où elles croissent. Mais on avoit en nature tout ce qu'on en pouvoit

avoir ; comme des coraux , des madrepores , des lytophiton , & autres plantes marines ou pierreuses. Tout étoit là enfin dans une distribution de genres & d'especes qui formoit une science. Les plantes encore inconnuës avoient en quelque sorte leur place déjà marquée : & la botanique paroïssoit être complete , indépendamment de son détail qui selon les apparences ne le fera jamais.

Mais comme les recherches des Egyptiens ne se bornoient pas à cette partie , on voyoit en des armoires grillées de ce métal or & argent qu'on appelle *electrum* , des essais de toutes les productions naturelles. Les plus simples dévenoient curieuses par les classes sous lesquelles on les avoit arrangées. Cette réunion faisoit honneur pour ainsi dire à la Nature , de la multitude & de la variété de ses presens ; & ses richesses ainsi rassemblées sous leurs noms propres & sous les inscriptions qui
les

les distinguoient , paroissoient en quelque sorte plus nombreuses que dans la nature même , où elles sont ordinairement éparfes & ignorées. On comprenoit dans cet ordre toutes les substances recueillies sur la surface ou dans les entrailles de la terre , telles qu'elle les donne , ou qui n'avoient essuyé d'operations que celles qui les nettoient & les purifient. Ainsi on l'avoit là, outre toutes les especes de concretions , de congelations & de crySTALLISATIONS, toutes sortes de fossiles , de mineraux & de métaux , & les mêmes selon tous les progrès & tous les degrés où ils reçoivent differens noms. On prenoit là les notions de tous les sucS solides ou liquides qui sortent par exsudation des plantes ou d'autres corps. La plupart de ces sucS étoient des aromates précieux ou des contrepoisons souverains : Tresor immense de délices dans la santé ou de remedes dans la maladie. C'étoit enfin là cet

Tome I.

E

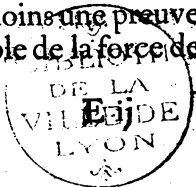
antre de Mercure dont parle Orphée, où se trouvoit l'assemblage de tous les biens, & d'où l'on ne remportoit jamais l'infirmité qui y avoit conduit.

De cette salle destinée à l'Histoire naturelle, on passoit à celle de la Chymie¹. Quelques uns croient que cette Science a pris son nom de l'Egypte appelée autrefois *Chemia*; il est certain du moins qu'elle y a pris son origine. Le fameux Mercure de Thebes, que les Egyptiens regardent comme l'Auteur de toutes leurs connoissances, a donné son nom à ce métal liquide qu'il a sçu tirer du cinabre, & qui se trouve précisément le même que l'argent vif qui coule dans les mines; objet de tant d'épreuves chymiques, merveille de la Nature & de l'Art par la différence des couleurs dont il se revêt dans ses précipités, & qui lui ont fait

1. On peut lire sur cet article l'Ouvrage d'Olaus Borrichius où il défend l'ancienneté de la Chymie contre Conringius.

donner le nom de Prothée. C'est Mercure qui leur a appris à réduire les corps par la décomposition en leurs trois principes, le sel, le soufre & l'esprit ; dont le dernier comme le plus sublime a retenu dans nos Autheurs le nom même de Mercure. Plusieurs Rois de l'Egypte avoient cultivé la Chymie à son exemple ; & Theophraste nous avertit que c'est de l'un d'eux que l'on tient l'azur artificiel. En imitant presque tous les mixtes, les Egyptiens avoient, pour ainsi dire, fait par l'Art une seconde Nature ; & la Chymie leur fournissoit des Nitres, des Vitriols, des Sels toujours plus beaux & quelquefois plus efficaces que les naturels. Le Philosophe Seneque¹ assure que Democrite avoit appris d'eux l'art d'amollir l'ivoire, & de donner au caillou la couleur & l'éclat de l'émeraude. On a du moins une preuve récente & indubitable de la force de

1. *Epist.* 90.



leurs dissolvans dans cette perle inestimable par sa grosseur, que Cleopatre détacha de son oreille, & qu'elle fit dissoudre en un instant dans un vase de vinaigre préparé, pour la faire avaler à Marc Antoine. Il est clair d'ailleurs que ce vinaigre n'étoit point un dissolvant corrosif, puisqu'on le pouvoit boire sans danger.

Les témoignages de l'antiquité ont été plus loin au sujet des Egyptiens; & on a dit nettement qu'ils tenoient du fameux Mercure ou Hermès Trimegiste, le secret de la transformation de tous les métaux en or, appelé pour cette raison Philosophie Hermetique. On en apporte pour preuve la grandeur excessive de leurs richesses qu'une seule mine d'or qu'on leur connoît n'auroit, dit-on, jamais pû fournir; par exemple, ce Navire de cedre de quatre cens vingt pieds de long, que Sesostris fit doubler d'argent en dedans, & d'or en dehors; le Cercle astronomi-

que d'or massif, dans le tombeau d'Ismandès, qui au rapport de Diodore avoit une coudée ou un pied & demi d'épaisseur, & trois cens soixante cinq coudées de circonference ; un grand nombre de temples d'or dediez, selon le même Auteur, par Osiris à Jupiter, à Junon & aux autres Dieux, temples assez grands pour y avoir établi des Prêtres ; tant d'autres ouvrages enfin qui quoique de marbre ou de pierre avoient coûté encore plus que ces premiers. Nonobstant tout cela ; l'opinion où je suis que les parties integrantes de tous les corps sont déterminées à leur nature depuis la formation de la terre, m'empêcheroit seule d'accorder à qui que ce soit le pouvoir de les en faire changer. Du moins ne doivent elles pas changer par des opérations aussi imparfaites & aussi courtes que celles de l'homme, en comparaison de la finesse & de la longueur extrême de celles de la Nature. Mais

E iij

d'ailleurs les Sages ne doutent pas que la vraie Pierre philosophale, dont Mercure ou Hermès est auteur, ne soit le commerce que ce premier Roi de Thebes avoit établi dans l'Egypte. En effet ce n'est point la quantité des matieres d'or ou d'argent, soit qu'on les tire des Mines, soit qu'on les tirât des Laboratoires des Chymistes, qui fait la richesse d'une Nation. Les Mines de la Norvege, de l'Allemagne, de l'Espagne, & de l'Afrique ne rendent pas plus riches les habitans de ces contrées. C'est la circulation continuë d'une quantité assez mediocre de ces matieres & leur échange perpetuel avec les productions du terroir & les fruits de l'industrie, qui a procuré l'extrême abondance à des Peuples qui n'ont chez eux aucune Mine d'or ni d'argent. Il faut pourtant convenir que les Egyptiens ont ardemment cherché le secret d'Hermès pris à la lettre; & l'on peut même con-

jecturer qu'ils n'ont acquis le sçavoir réel qu'ils ont eu en Chymie que par les travaux que leur a coûté la vaine recherche de l'or philosophique.

Au sortir de la Salle de la Chymie on entroit dans celle de l'Anatomie. Les dissections ne se faisoient que dans la maison des Prêtres : Mais on apportoit dans le Palais les démonstrations entieres & naturelles , soit de os , soit des muscles , soit des arteres & des veines de la plûpart des animaux de l'air , de la terre , & de la mer ; & l'on voyoit séparément leurs parties interieures renduës plus sensibles par les developpemens ou par les injections. Pline rapporte que les premiers Rois d'Egypte ne dédaignoient pas de dissequer eux-mêmes des corps. Il est vrai du moins qu'Esculape Roi de Memphis étant le premier Autheur de la Medecine , l'est aussi de l'Anatomie. Mais l'Egypte ayant pris depuis une forme de gouvernement plus reguliere , les

E iiii

fonctions furent mieux partagées, & la profession particulière des Sciences fut dévolüe aux Prêtres ou à leurs Officiers. La pratique où ils étoient d'embaumer les corps humains & même ceux des animaux, presque tous sacrés chez eux, ou dans une ville ou dans une autre, les avoit rendu extrêmement sçavans dans la construction extérieure & intérieure des corps animés. Les subversions de l'Egypte qui ont tiré des catacombes une infinité de Momies & d'ossements, sont favorables aujourd'hui même à l'étude de cette Science: & le fameux Galien Medecin de nos augustes Empereurs Marc Aurele & Lucius-Verus, exclut de la profonde connoissance de l'Anatomie ceux qui ne sont pas venus s'instruire sur ces objets dans les Academies d'Alexandrie, quoiqu'elles ne soient tenuës aujourd'hui que par des Grecs.

L'intelligence des Egyptiens dans

l'Anatomie, étoit une suite de leur curiosité à l'égard des animaux vivans. Je ne parle point de la pratique commune encore dans toute l'Egypte de hâter d'éclore dans des fournaux faits exprès les œufs des oiseaux qui servent à la nourriture des hommes; ce qui en porte toutes les especes à une abondance prodigieuse. Mais les Rois de Memphis avoient au-delà du jardin que nous avons décrit plus haut, une menagerie distribuée en parc & en loges pour les quatrupedes, en canaux & en bassins pour les poissons & les amphybies, & en volieres pour les oiseaux. C'étoit là que l'on donnoit de temps en temps en forme de spectacle les jeux de ces animaux apprivoisés & dressés à des exercices étonnans. On voioit dans les canaux & dans les bassins plusieurs Crocodiles nageant à fleur d'eau sous des hommes qui leur faisoient faire toutes sortes d'évolu-

Plutar. s. de Solertia Anim.

E v

tions, ou marchant à terre conduits par une chaîne, & souvent par la voix seule de leurs maîtres. On faisoit faire les mêmes exercices à l'Hippopotame ou cheval du fleuve. C'est un animal dont l'aspect seul est si effrayant qu'on a cru qu'il jettoit du feu par les naseaux; & ce sont ses os que l'on montre en quelques villes de la Grece comme des os de Geans. On a vû enfin du temps même des Ptolemées, où les Egyptiens étoient fort déchus de leurs anciens arts, des Cynocephales, espece de singe dont ils ont fait les Anubis hieroglyphiques, auxquels on avoit appris à jouer regulierement de la guitarre & de la flute¹.

Mais il faut avoüer que la curiosité ou l'adresse des Egyptiens, en ce qu'elle a de plus loüable, ne répare point la honte des abus superstitieux où ils sont tombés au sujet de leurs animaux. Plusieurs villes d'Egypte

1. *Ælian. de natura Animal. l. 6. cap. 10.*

ont pris leur nom des monstres qu'on y adore. Il y a une Crocodilopolis; l'Hippopotame est adoré à Pampremis, quoique cette ville ne porte pas son nom. Les moins insensées semblent être celles qui adressent leur culte à des animaux utiles à l'homme. Les Heracleotes offrent de l'encens à l'Ichneumon, espèce de rat de la grosseur d'un petit chien, qui tue le crocodile en se jettant dans sa gueule, après s'être enduit d'une couche épaisse de limon qu'il laisse dessécher pour lui servir de cuirasse; seul animal, ont dit les Anciens, qui se fasse des armes défensives. Toute l'Egypte reveroit l'oiseau Ibis, espèce de cigogne qui délivre leurs villes de petits serpens ailés que le vent d'Afrique y apporte; mais qui est elle-même très-incommode par sa voracité & par ses immondices. On raconte que Cambyse avant que de donner contre Psammenite fils d'A-

I. Ciceron de natura Deor. l. i.

E vj

mais la bataille de Peluse à l'entrée de l'Egypte, borda son avant-garde d'un rang de ces oiseaux; & que les Egyptiens aimèrent mieux se laisser vaincre sans défense que de tirer leurs flèches contre eux. Les Grecs ont reproché avec raison aux Egyptiens la bisarrerie de leur religion. Ceux-ci prétendent se justifier à l'égard des crocodiles & d'autres animaux aussi horribles; en disant qu'ils défendent l'Egypte & en rendent l'abord dangereux pour les Corsaires de l'Arabie, ou pour les Coureurs de la Libye. Ils retournent même le reproche & disent aux Grecs¹ que les Thessaliens ont adoré une Cicogne, & les Bœotiens une Belette. En effet la plupart des hommes qui raillent avec tant d'hauteur les superstitions étrangères ne sentent point le

¹ *Clem. Alex. admon. ad gentes.* Ce Pere même ajoute qu'il est moins honteux d'adorer des animaux inca-

pables de crimes, que des Dieux vitieux & injustes comme ceux des Grecs,

ridicule des leurs propres, quoique souvent de la même espece.

Après avoir parcouru ce qui appartient aux Sciences experimentales, on entroit dans la premiere des salles destinées aux Sciences de calcul. Le besoin particulier aux habitants de cette contrée de retrouver la juste mesure de leurs terres après l'écoulement des eaux du Nil, avoit engagé ces Peuples avant tous les autres à l'étude de la Geometrie : Mais ils en avoient porté les speculations bien au-de-là de cet usage : Et ils avoient acquis des connoissances dont la simple mesure des terres, ou la Geometrie proprement dite, n'étoit plus que la moindre partie. Les canaux ou les autres limites qui séparèrent dans la suite des temps les terres des particuliers, les faisoient suffisamment reconnoître ; & la Geometrie étoit devenuë la science des rapports de toute espece représentés par des lignes. Les premiers elemens

des Mathematiques sont extrêmement anciens. On raconte que Mercure premier Roi de Thebes dont nous avons parlé tant de fois , étant frappé des changemens qu'un déluge universel , alors récent , avoit faits à la surface de la terre , & de l'oubli des connoissances humaines qu'un fleau si terrible avoit emportées , chercha un expedient pour prévenir une si grande perte , au cas qu'un pareil désastre arrivât encore une fois. Il fit creuser aux environs de Thebes des allées souterraines & tortueuses dont on voit encore les restes , & qu'on appelle les Syringes. Il les avoit remplies de colonnes quarrées ou pyramidales dont toutes les faces étoient chargées des principes de toutes sortes de doctrines , mais en symboles hieroglyphiques ; afin que l'art même de l'écriture étant perdu , on put les expliquer par conjecture ; & que s'il échappoit quelques hom-

1. *Ammian. Marcel. l. 22. vid. Marsh. p. 39. & 41.*

mes, ils eussent du moins cette avance, & ne fussent pas réduits comme ils venoient de l'être, à la longueur des travaux que demande une nouvelle invention de toutes choses. On ajoute que Mercure lui-même avoit reçu un semblable secours de quelque colonnes antérieures au déluge, & dressées par les Rois Héros ou demi-Dieux ses prédecesseurs.

On avoit rangé dans la salle des Mathématiques à Memphis des colonnes d'une coudée de haut, mais qui dans cette mesure avoient toutes les proportions des colonnes des Syringes qui contenoient les principes de cette science. Les propriétés des nombres étoient gravées sur les premières ; d'autant que leurs rapports étant sensibles par l'opération seule, ils servent d'éléments & de modèle à tous les rapports mathématiques. ¹ Pythagore, dont les Anciens ont dit qu'il s'étoit beaucoup instruit

1. *Iamb. de myst. Ægypt. l. 1.*

sur les colonnes de Mercure, avoit pris là l'idée de la science des nombres. Il la porta aussi loin qu'aucun des Grecs avant notre célèbre Diophante, & il est le premier d'entre eux qui s'en soit servi pour les divisions harmoniques du Monochorde. Mais il en fit ensuite des applications allegoriques qui peuvent être de quelque utilité morale, mais qui n'enrichissent point l'Arithmetique même. On voyoit sur d'autres colonnes les propositions élémentaires de la Geometrie accompagnées de leurs figures, au-dessous desquelles étoit le nom du premier qui les avoit démontrées, & la date de la démonstration, quoique la démonstration même n'y fut pas. Ce monument formoit une histoire très-curieuse des démarches & des progrès de l'esprit humain. La science étoit indiquée, & on sçavoit le degré où elle étoit parvenue en chaque siècle; mais les spectateurs étoient obligés de se don-

ner d'autres soins pour l'acquérir. Thalès y avoit vû que l'angle pris dans la circonference du cercle & appuyé sur les deux extrêmités du diametre est toujours droit : Et c'est de la démonstration qu'il en trouva après son retour dans la Grece qu'il déduisit toutes les autres propriétés du cercle, & toutes les résolutions trigonometriques, ou qui donnent les mesures des distances inaccessibles. C'étoit-là que Pythagore avoit lû l'énoncé de la fameuse proposition sur l'hypothénuse du triangle rectangle comparée aux deux autres côtés¹. Ce n'est pas sans raison qu'il immola une Hecatombe pour rendre graces aux Dieux de l'avoir enfin démontrée; puisque cette proposition, & celle qui établit l'analogie des côtés des triangles semblables, sont les deux pivots sur lesquels roule toute la Geometrie.

1. Voyez Olaus Borrichius, *Hermetis Sapientia*, où il parle en

general des connoissances des Egyptiens. chap. 8.

Après les propositions élémentaires qui ne regardent que les figures terminées par des lignes droites ou circulaires, venoient toutes les parties de la Geometrie qui ne demandoient point d'autre secours. Sur ce fondement seul s'étoient élevées toutes les Mathematiques employées aux besoins des hommes, aux commodités des villes & à l'embellissement de toute l'Egypte; en un mot toute la Geometrie pratique. Les principes de cette Geometrie tous écrits sur des colonnes, quoiqu'ils ne fussent pas tous copiés de celles de Mercure, & que la datte de la plupart fit voir qu'ils avoient été trouvés depuis, remplissoient tout un côté de cette grande salle. L'autre étoit orné des découvertes qu'on avoit faites dans la Geometrie composée ou qui traite des lignes courbes. Ces découvertes dûes aux Prêtres seuls, depuis qu'ils formoient en Egypte une société particuliere, n'é-

toient plus sur de colonnes ; mais on les avoit gravées avec les figures convenables sur des tables de marbre blanc, plus hautes & plus larges que les colonnes. Les Theoremes établis & les problèmes résolus y étoient énoncés, comme ceux de la Geometrie simple, fans aucune démonstration¹.

Mais rien n'égalait dans ces salles la beauté des instrumens d'Astronomie. Les Chaldéens ont passé pour les Autheurs de cette Science : Mais ils n'étoient eux-mêmes qu'une colonie d'Egyptiens, conduite dans la Babylonie par Belus né en Egypte, suivant le témoignage de Diodore. Le climat de l'Egypte s'étoit trouvé

1. On donnoit le nom particulier d'*Arsepedonaptes*, ou plutôt d'*Arpedonaptes*, aux Prêtres qui s'appliquoient aux plus hautes speculations de la Geometrie. voyez sur ces deux mots les notes du St. Clem. d'Alex. de

l'édition de Potterus, pag. 357. On trouvera dans le texte que Democrite se vanloit d'avoir appris, avec ces hommes là, autant de Geometrie qu'ils en pouvoient sçavoir eux-mêmes.

favorable aux observations astronomiques , non seulement à cause d'un ciel toujours serein dont elle jouit ; mais encore parce qu'étant proche de l'Equateur , elle découvre presque tout le ciel qui fait sur elle des révolutions presque droites. C'est par cet avantage du lieu , que les Pasteurs qui passoient les nuits en pleine campagne , avoient été les premiers Astronomes ; d'autant qu'il étoit impossible qu'ils ne remarquassent la différente hauteur des constellations aux différentes heures de la nuit , le lever successif de celles qui se dégagent des rayons du Soleil pendant le cours de l'année , & la route particulière des Planetes ordinairement contraire au mouvement diurne de tout le ciel. Mais lorsque des hommes plus curieux & plus pénétrants se furent saisis de cet objet , ils en formerent bientôt la plus brillante des Sciences humaines , & la seule qui fasse des Prophetes infallibles. L'E-

gypte par sa situation semble être tellement consacrée à l'Astronomie, que depuis la fondation d'Alexandrie, il n'est aucun des grands Astronomes Grecs qui ne soit né dans cette ville, ou qui n'y ait acquis ses connoissances & sa reputation. Tels sont Timocharis, Denis l'Astronome, Eratostheme, le fameux Hipparque, Possidonius, Sosigene; & enfin Ptolémée le dernier & le plus grand de tous. Les Egyptiens ont construit les premiers des Spheres suivant les deux differens systêmes du monde; c'est-à-dire, selon qu'on suppose, que tous les Astres tournent autour de la terre, ou que la terre elle-même tourne comme une Planete autour du Soleil. Quoique les Grecs suivent aujourd'hui le systême visible & apparent de la révolution journaliere du Soleil autour de nous, systême auquel notre Ptolémée a donné un très-grand lustre; on ne peut pas ignorer que nos an-

ciens Philosophes tels que Thalès & Pythagore, ont crû que toutes les Planètes & la terre même tournoient autour du Soleil. Et comme tous deux ont été puiser leurs connoissances en Egypte; c'est une preuve certaine, indépendamment de celles que je tire de mes mémoires, que ce dernier systême étoit celui des Egyptiens. Le mouvement de la terre a même été admis par des Grecs assez modernes; & Philolaüs a donné son nom à l'Astronomie Philolaïque, dont cette hypothese est la base. Les deux systêmes satisfont également aux retours periodiques des Astres. Mais si celui de Ptolémée suit en quelque sorte de plus près le rapport des sens, & suffit à des Astronomes qui n'observent que les apparences célestes; celui de Philolaüs infiniment plus simple en lui-même, suit par conséquent la nature de plus près, & convient mieux à des Philosophes. Je ne dirai rien ici de l'As-

trologie des Egyptiens, parce qu'ils ne la communiquoient qu'à leurs Initiés, & dans l'interieur de leurs temples. Mais comme la recherche de la pierre philosophale a produit la Chymie, on peut dire aussi que la vaine science de l'Astrologie, dont tous les Peuples du monde sont entêtés, nous a procuré les découvertes admirables de l'Astronomie. Au reste les connoissances generales de ce grand Art étoient communes à tous les Prêtres de l'Egypte. Mais il faut convenir que ceux de Thebes surpassoient les autres en cette partie¹. Ainsi je renvoye quelques autres particularités de cette Science à l'endroit où nous aurons occasion de parler de cette fameuse Capitale de la haute Egypte.

Cependant ce qui attiroit dans le Palais de Memphis l'attention d'un plus grand nombre de personnes, étoient les modeles de toutes les machines qui avoient servi à niveler le

1. Diodore l. 1.

terrain de l'Egypte , à y répandre les eaux du fleuve , à les élever à de très-grandes hauteurs , & à les retenir dans de justes bornes. C'est à la vûe de ces machines merveilleuses , dont quelques-unes subsistoient encore du temps d'Archimede , que ce fameux Prince de Syracuse inventa à Alexandrie la vis hydraulique qui porte son nom¹. On voyoit aussi dans cette salle les modeles de ces puissances multipliées qui avoient tiré des carrieres , transporté au loin , & placé dans les nuës ces pierres d'une longueur & d'une épaisseur démesurée , qui éterniseront les travaux de l'Egypte. Enfin tout ce que le génie avoit fourni à la guerre , soit sur terre soit sur mer , étoit là soigneusement conservé. L'Astronomie jointe au génie avoit rendu les Egyptienstrès-habiles dans la navigation ; & les modeles des vaisseaux de toutes formes , & des instrumens propres à les construire &

1. Diodore L. 5. p. 217. edit. Henr.

à les

à les guider dans leurs routes, n'étoient pas la moindre des curiosités que nous venons de décrire.

Il est vrai que ce rare assemblage étoit pour ainsi dire un spectacle muët, ou qui ne parloit que par les inscriptions qui accompagnoient chaque piece. Il faut même avoüer que les Etrangers n'avoient gueres d'autres lumieres à esperer que celles qu'ils pouvoient tirer de ces sortes d'objets en quelques villes de l'Egypte, avant que Cambyse, fils de Cyrus, le plus furieux & le plus insensé de tous les Conquerans, les eut ravagées. Thalès & Pythagore sont les derniers des Philosophes Grecs qui les aient vûes avant leur destruction. Tous deux avoient demeuré en Egypte un grand nombre d'années; Ils avoient eu des liaisons d'amitié avec quelques Prêtres Egyptiens: Ils s'étoient fait tous deux initier; & Pythagore en particulier ¹ voulant

1. *Clem. Alex. Strom. lib. I,*

l'être à Heliopolis, dont les Prêtres passaient pour les plus sçavans dans la Divination, avoit acheté ce privilege par la circoncision qu'il y falloit subir. Nonobstant tout cela leur voyage & leurs travaux leur auroient été assez inutiles, si étant eux-mêmes de grands inventeurs, ils n'avoient tiré beaucoup de consequences du peu qu'on leur avoit communiqué. En effet les Prêtres se croient obligés de manifester aux Initiés étrangers certains mysteres de leur Religion, & nullement les secrets de leurs Sciences. Mais en faveur des Egyptiens il y avoit dans le Palais de Memphis d'autres Salles où se tenoient ordinairement les plus grands Maîtres dans les Sciences, dont les principes ou les instrumens étoient exposés dans les premieres. La fa-

1. Philostrate, Vie
d'Apollonius, l. I. c. I.
dit, que Pythagore,
comme un excellent
Peintre, avoit embel-

li de couleurs ce que
les Prêtres d'Egypte n'a-
voient que dessiné &
crayonné.

meuse Athenes n'a jamais fourni tant d'Ecoles, ni des Ecoles plus fréquentées, quoiqu'en celles de l'Egypte on ne reçut que des Egyptiens¹. Outre les heures où l'on donnoit des leçons régulières, les Prêtres qui enseignoient seuls dans ces différentes Academies, se relevoient pour satisfaire aux questions que toutes sortes de personnes leur venoient faire à tous les instans du jour. Mais ils ne faisoient publiquement ni préparations chymiques, ni dissections anatomiques, ni même observations astronomiques, pour cacher en partie aux Egyptiens mêmes les moyens par lesquels ils parvenoient à leurs connoissances.

Quoique les Egyptiens donnaient

1. Les Monumens de l'Antiquité présentent si souvent l'idée de ces Academies, que le P. Laffiteau, dans la Vie de Jean de Brienne l. 2. p. 145. ayant eu occasion de parler de Phi-

lippe Auguste, dit, qu'il avoit rendu l'Université de Paris aussi célèbre qu'Athenes & Memphis l'avoient été, dans leur plus grande splendeur.

Fij

sent le premier rang entre les occupations de l'esprit, aux Sciences naturelles, parce qu'elles vont plus directement à l'utilité publique; ils n'avoient point négligé les connoissances qui sont l'objet de l'érudition. Les conférences s'en tenoient dans une vaste Bibliotheque, que l'on augmentoit tous les jours. Sur la porte étoit écrit en lettres d'or: LA NOURRITURE DE L'AME; inscription plus étendue que celle de la Bibliotheque de Thebes, sur laquelle le Roi Ismandès qui l'avoit formée avoit fait mettre: LES REMEDES DE L'AME¹. Aucun Roi ne peut rassembler les curiosités de la Nature & de l'Art dans l'étendue où un seul Sçavant peut les avoir représentées & expliquées dans ses Livres; mais aucun Particulier ne peut faire une collection de Livres aussi ample que peut l'avoir un Roi. La Bibliotheque de sept cens mille volumes ra-

1. Diodore Description du Memnonium, liv. 1. sect. 20

massés par les soins de Ptolemée Philadelphie, & brûlée depuis malgré le Vainqueur, lors que Jules César entra dans Alexandrie, a été une merveille de l'Egypte, préférable à celles qui portent encore ce nom. A Memphis & dans les autres villes, les Prêtres gardoient chez eux tous les Livres qui contenoient les mysteres & les pratiques de la Religion, ou même l'Histoire des temps heroïques, ou qui avoient précédé Menès. Ils ne les communiquoient qu'aux Initiés, & ils les leur interprétoient en secret. S'étant fait une maxime d'état d'ôter aux personnes du monde tout moyen de se rendre arbitres des matieres de Religion; les peuples, & sur tout les femmes, n'en sçavoient jamais que ce que les Prêtres leur en apprenoient de vive voix. Mais toute leur Histoire depuis Menès, & même les Histoires étrangères qu'ils avoient recueillies aussi soigneusement que les curiosités na-

turelles, étoient en dépôt dans les Bibliothèques Royales, & montrées à tous les Egyptiens qui en demandoient communication.

Les Prêtres étoient en Egypte les seuls Juges en matiere de Droit civil. Mais s'ils avoient quelque discussion avec les Particuliers, & à plus forte raison avec le Roi, c'étoient en ce cas les Initiés assemblés qui en décidoient. Ainsi il semble que les Prêtres & les Initiés auroient pû se réserver à eux seuls la connoissance des loix. Cependant comme ils vouloient que ceux-mêmes qui seroient condamnés sentissent l'équité de leurs jugemens, & que d'ailleurs les Particuliers doivent sçavoir les loix pour s'y conformer; les Prêtres enseignoient publiquement la Jurisprudence dans une salle du Palais: & c'étoit la seule Ecole où les Etrangers fussent admis. Les Egyptiens se sont vantés à juste titre d'avoir fourni

1. *Ælian. variar. hist. lib. 14.*

à Solon & à Lycurge les plus belles loix, que ces deux Grecs rapportèrent de l'Egypte, l'un à Athenes & l'autre Sparte. ¹ Une des plus remarquables est celle qui ordonnoit à chaque homme du peuple en Egypte de déclarer aux Juges chaque année, à quoi il prétendoit gagner sa vie; & il lui étoit défendu pendant ce temps là du moins de faire aucune autre chose sous peine de mort. Par là chacun travailloit de tout son pouvoir. Cette activité qui regne encore dans notre ville d'Alexandrie faisoit dire à l'Empereur Adrien ², qu'il n'est aucun homme dans cette grande ville qui ne soit designé par une profession ou par un métier. Les aveugles mêmes, ajoute-t'il, ont leur ouvrage. Il n'est pas jusqu'aux gouteux qui n'agissent, s'il ont seulement ou les mains ou les pieds libres. Ce n'est là qu'un exemple d'une infi-

1. Herodote l. 2. Dio-

2. Fl. Vopiscus in Sadoré lib. I. |

turnino.

nité d'excellentes loix qui de l'Egypte se font répandues chez les Peuples les plus sages, & dont quelques-unes mêmes sont reconnoissables dans le Droit Romain¹.

Les Rois de l'Egypte avoient favorisé de tout temps ces Academies, persuadés qu'ils étoient que l'amour des Sciences & le repos qu'elles demandent, éloigne des esprits toute pensée de révolte & de sédition. Outre que les Sciences exercent & ornent l'esprit, elles lui donnent encore une certaine solidité, & une certaine droiture qui empêche ordinairement les hommes non seulement d'être frivoles, mais encore d'être méchans. Divers Princes en avoient fait l'experience par les grands Ministres, par les grands Magistrats &

1. *Solon Sententiis ad-
jutus Sacerdotum Ægypti,
latis jussu moderatione le-
gibus, Romano quoque ju-
ri maximum addidit fir-
mamentum, Amm. Marc.*

*lib. 22. V. aussi Nico-
lai de Synedrio Ægyptio-
rum, où il compare les
quatorze principales
loix de l'Egypte à celles
des autres nations.*

même par les grands Capitaines que ces Ecoles leur avoient fournis. Car pour dire ici tout ce qui appartient à ce sujet, les exercices du corps succedoient à ceux de l'esprit. Je ne parle pas seulement de lutter, de nager, de courir à pied ou à cheval, de monter le long d'une simple corde sur de hauts faîtes, & d'y marcher pour affermir les yeux & les pas ; toutes choses importantes à la guerre, soit pour les batailles, soit pour les sièges : j'entens aussi toutes les parties de l'art militaire qui demandent de l'étude & des connoissances. On voïoit les jeunes Seigneurs prendre à l'envi les distances des lieux inaccessibles, & les mesures de toute espece de Fortifications. Ils suivoient attentivement les Architectes fameux dans l'exécution de leurs entreprises immenses, pour apprendre d'eux les proportions des fondemens des murs avec leurs hauteurs ; les appuis & la portée de ces voûtes

F v

aussi solides que legeres , la difference des bois employés dans les charpentes , & le degré de force qu'ils tirent de leur position.

Les Reines mêmes & les Dames de la Cour entretenoient en eux cette noble émulation. Outre que les courses réglées , & les autres exercices de cette jeunesse florissante , leur fournissoient aux jours de fêtes ou de réjouïssances publiques des spectacles très-agréables ; dans les cercles qui se formoient autour d'elles , à la fin du jour , elles prenoient un grand plaisir à les faire parler , pour s'instruire elles-mêmes & se rendre dignes de la société où elles étoient nécessairement avec les plus sçavans hommes. Car suivant un usage aussi ancien en Egypte que la Monarchie , les Prêtres qui étoient si austeres dans les fonctions sacerdotales , venoient frequemment dans le Palais aux heures des assemblées. Le premier motif de cette institution avoit été de

conserver la Religion dans l'ame des Rois , & la décence dans des Cours, où , contre la coûtume des autres Nations , les femmes étoient toujours avec les hommes. Les Prêtres avoient profité eux-mêmes de cet avantage , en prenant les manieres du grand monde en échange des connoissances qu'ils y portoient. Les uns & les autres formoient enfin cet assemblage , le seul peut-être qui mérite d'être appelé bonne compagnie ; c'est-à-dire des gens de condition mêlés avec des gens d'esprit & de sçavoir. Ainsi on n'imposoit aucune regle aux conversations, mais elles étoient tenuës par des esprits réglés : Et chacun ne parlant que selon la mesure de son génie & de ses connoissances ; toutes les personnes de la Cour , quoiqu'en degrés differens de lumieres , se rendoient presque également estimables. Les Egyptiens tenoient même pour maxime , que le bel esprit n'est pas la

F vj

plus grande qualité que l'homme puisse avoir, non seulement par rapport aux affaires d'Etat & de guerre, que l'on confie plutôt à des hommes sensés & exercés, qu'à de beaux esprits; mais encore par rapport au commerce de la vie, & à l'agrément de la Société: De telle sorte même que les beaux esprits n'étoient considérés qu'autant qu'ils tâchoient de se donner la douceur, la modestie, & les autres qualités ordinaires des honnêtes gens. Enfin, dans une nation dont tous les sujets animés par une émulation reciproque remplissoient également bien leurs fonctions & leurs emplois; l'estime véritable qu'ils avoient les uns pour les autres jettoit dans la Société un charme inconnu aujourd'hui presque par tout.

Cette solidité d'esprit qui paroissoit dans les occupations, & dans les conversations mêmes des Egyptiens, s'étendoit jusqu'aux matieres de pur

agrément. Ils aimoient les compositions élégantes en prose & en vers. Mais plus favorables en general à des hommes d'un génie ordinaire qui parvenoient à se rendre utiles par le sçavoir, qu'à de beaux esprits qui ne fournissoient au Public que de vains amusemens ; ils concilioient tout par cette maxime indubitable , que le grand homme dans les Lettres est celui qui a cultivé un très-bel esprit par de très-grandes connoissances. En consequence de ce principe universellement admis , il se présentoit peu d'Autheurs qui ne se fussent pourvûs de toute la lecture qui pouvoit servir de guide & de soutien à leurs propres réflexions. Il arrivoit de là que les lecteurs trouvoient beaucoup à apprendre dans les livres mêmes qui ne sembloient être faits que pour plaire & pour divertir. Ceux qui veilloient sur la litterature prévenoient ainsi dans les Autheurs & dans les Lecteurs le goût de la bas

gabelle qui est l'écuëil des Nations polies, & qui les rend bientôt plus incapables des grandes choses que la simplicité & la rusticité mêmes. A l'égard des Poëtes, on les examinoit sévèrement sur les notions qu'ils s'étoient faites des vertus & des vices; & on les désabusoit de l'opinion où on les surprenoit presque tous, que la morale fut une science que l'on a par soi-même & sans l'avoir jamais étudiée. Mais sur tout on interdisoit absolument la Poësie à tout homme convaincu de mœurs basses & déréglées. Ils se garantissoient par là d'un mal public qui a toujours régné parmi les Grecs; C'est que s'il y a des Ecrivains décriés en leur personne, ce sont eux qui se chargent de corriger le genre humain par des Satires qui n'attaquent presque jamais que des gens de mérite, qu'une juste réputation met au-dessus d'eux. Les Lacedemoniens des premiers temps à l'imitation des Egyptiens défen-

doient à tout homme vicieux de proferer même une maxime de morale. Qu'est-ce en effet qu'un Poëte, qui comme nous en voyons un si grand nombre parmi les Grecs, entreprend de représenter dans ses Poëmes des hommes vertueux ; & qui n'ayant lui-même ni les idées ni les sentimens de la vertu, ne la met jamais dans son vrai jour : ou, ce qui est encore plus pernicieux, qui donne un tour avantageux à des vices couverts d'une fausse apparence d'Heroïsme ?

On voit par ce foible tableau que quelques belles que puissent être les éducations particulieres, elles n'auront jamais les avantages de cette éducation publique des Egyptiens. Mais ce que j'en estime le plus, c'est qu'elle n'abandonnoit pas les jeunes gens comme les éducations modernes, au sortir de l'enfance ; c'est-à-dire dans le temps où leur esprit plus formé est capable de connoissances ou plus profondes en elles-mêmes,

ou plus importantes pour la patrie ; & lors que d'ailleurs ils ont besoin d'être défendus contre les premières fougues de la jeunesse. Aussi voïons nous que l'adolescence, qui est le bel âge des filles, parce qu'elles sont gardées alors plus soigneusement qu'en tout autre temps , est l'âge impertinent des hommes abandonnés à eux-mêmes, à moins qu'ils ne soient d'un excellent naturel. La legereté d'esprit, la haine des devoirs, la perte du temps qui semble faire aujourd'hui le bon air de la jeunesse Grecque & Romaine, deshonoreroit en Egypte les jeunes gens, je dis même auprès des Dames qui s'intéressoient à eux : Et ce qui est le seul indice d'une Cour véritablement polie, ils ne pouvoient parvenir à leur plaisir que par le mérite & par la sagesse. Mais sur tout je n'oublierai pas de dire que les exercices, les travaux mêmes de la jeunesse Egyptienne, la fauvoient de cet ennui mortel, de

ce dégoût universel qui poursuit nos jeunes gens jusques dans le sein de leurs débauches.

Il est vrai que dès ce temps-là même quelques jeunes hommes plus portés à se procurer des plaisirs pour le present, que du mérite pour l'avenir, trouvoient ces occupations & même ces conversations gênantes : Et quelques femmes qui ne sçavoient parler que de leur temperament, de leurs goûts, & de leurs parures, estoient fâchées de ne pouvoir pas porter cet unique sujet d'entretien jusques dans le Palais, & y assujettir tout le monde. Ainsi Daluca fut bientôt secondée dans la résolution qu'elle avoit prise de décrediter ces Academies sçavantes où se formoit un mérite importun pour elle ; & de dissiper ces conversations instructives en tout genre, & dans lesquelles sur tout les regles de la morale la plus parfaite étoient souvent discutées. L'expedient qu'elle jugea le plus

convenable à son dessein fut de donner l'autorité des assemblées & l'empire des conversations aux femmes de la Cour, dont l'esprit lui avoit paru le plus frivole, & qui lui sembloient les plus propres à parler très-haut & très-long-temps de rien lorsqu'elles se sentiroient autorisées. La Reine, sous prétexte qu'elle étoit extrêmement occupée des affaires de l'Etat, paroissoit peu dans ces assemblées dont elle détournoit même le Roi, en lui fournissant le plus qu'elle pouvoit des amusemens secrets & particuliers. Ainsi réunissant rarement la Cour, les cercles se formoient sans elle. Mais ayant déjà donné les premiers charges de sa Maison aux femmes du caractère que nous venons de marquer, elle les nommoit pour faire à sa place les honneurs du Palais, & présider de sa part aux conversations. Ces femmes toutes de moien âge comme elle, & qui n'avoient pris aucunes mesures

pour réparer, par les qualités de l'ame, la perte des graces exterieures, étoient peu auparavant au désespoir de l'abandon où elles étoient tombées. Mais relevées alors par la faveur excessive où la Reine fit semblant de les mettre, elles remplirent merveilleusement son intention, même sans l'avoir pénétrée. Elles étoient toujours prêtes à interrompre ceux qui entreprenoient de dire quelque chose de sensé ou de curieux. Mais elles en avoient rarement la peine; d'autant qu'elles parloient si continuëment, & leurs discours étoient si frivoles & si peu suivis, qu'il n'y avoit pas un homme de sens qui trouvât jamais où placer le moindre mot. On s'apperçoit même que dans les confidences qu'elles se faisoient assez souvent en se parlant à l'oreille devant tout le monde, elles tournoient en ridicules certaines personnes de la compagnie, respectées dans le Gouvernement précédent,

& dévenuës inutiles dans celui-ci. Ces femmes s'attiroient par ces odieuses licences un mépris qui n'attendoit que la liberté d'éclorre, & qui fit diminuer dès lors très-sensiblement les égards qu'on avoit autrefois pour elles & pour tout leur sexe. Cependant les gens d'esprit & de mérite se retiroient insensiblement de ces assemblées, où ils sentoient qu'ils étoient à charge. Par là cette Cour qui étoit autrefois le centre du bon goût pour toutes sortes de matieres, & le modele de la pureté de la langue Egyptienne, n'étoit plus que le séjour de l'ignorance ou de l'indifférence à l'égard de tout ce qui peut servir d'objet à l'esprit & à la raison. Le langage même se remplissant de termes impropres & de prononciations négligées, devenoit un jargon de fantaisie qui n'ayant plus de regle n'avoit garde d'en servir. Les ouvrages de ceux qui la frequentoient dans le bon temps se reconnoissoient à une

élégance juste & naturelle qu'ils avoient puisée dans le commerce des femmes polies en qui elle se trouve éminemment. Mais les beaux esprits modernes , oubliant que la langue ne peut jamais être que l'ouvrage du Public , y vouloient introduire de leur autorité privée une infinité de tours & de termes bisarres ; qui bien loin d'être adoptés par l'usage , étoient évités avec un extrême soin par tous ceux qui vouloient conserver quelque dignité dans leurs écrits.

D'un autre côté les jeunes gens qui s'appercevoient qu'il ne s'agissoit plus de probité ni de talens dans les hommes , non plus que de sagesse ou de conduite dans les femmes , mais que tout dépendoit de la faveur , abandonnoient tous les exercices de l'esprit & du corps auxquels ils s'appliquoient auparavant , pour s'attacher à ces nouvelles créatures de la Reine. Le grand art étoit pour eux

de leur faire retrouver à force de flatteries , les attraites qu'elles craignoient elles-mêmes d'avoir perdus ; & elles commençoient à espérer que Daluca mettant leur âge à la mode , on se défabuferoit de la jeunesse. Les beautés de la Cour de Memphis y avoient fait naître de tout temps de grandes passions. Un mérite accompli de part & d'autre les avoit ordinairement formées. Le seul désir d'attirer sur soi les regards d'une personne charmante avoit produit des efforts de vertu & de courage que le Public avoit admirés , sans en connoître la premiere cause. Mais à l'égard des intrigues nouvelles¹, une conformité reciproque de mauvais goût & de mauvais choix en étoit l'origine ; la débauche en étoit l'entrée, & la communi-

1. L'Auteur paroît avoir ici en vue les déreglemens de la Cour de l'Imperatrice Faustine , femme de Marc

Aurele. Voyez l'Histoire des Imperatrices Romaines, par M. de Servies.

cation des vices entre les prétendus amans en étoit le fruit. On remarquoit autrefois que ceux qui avoient été choisis & formés par certaines femmes de la Cour, étoient devenus des hommes parfaits. A l'égard de celles-ci, la beauté d'esprit ou le manque absolu de génie étoient des qualités qu'elles ne discernoient point, & absolument indifferentes pour leur amusement : mais elles ne voyoient rien d'utile à espérer d'une probité un peu trop marquée. Autrefois les yeux les plus fins ne découvroient une intelligence de cœur entre deux personnes, qu'à une reserve plus attentive de l'une, & à une conduite plus irréprochable de l'autre. En ces derniers temps, le nouveau favori de chacune de ces femmes étoit connu de tout le monde dès le jour même ; & ils étoient plus honnêtes qu'elles de s'en entendre faire les complimens.

La Reine qui suivoit de l'œil ce

progrès, recueilloit déjà le fruit de son entreprise, par le mépris, la haine, & la jalousie qui animoient les courtisans les uns contre les autres. Hommes & femmes ils étoient tous arrivés par la dissipation & la légèreté d'esprit, ainsi que la Reine l'avoit prévu, à la perte totale des mœurs. Il n'étoit aucun d'eux qui n'eut déjà pris la résolution ferme de sacrifier vertu, honneur, devoir, à la moindre lueur de fortune qui se presenteroit à lui; & il n'y avoit plus que l'adversité ou même les revers les plus terribles, qui pussent leur remettre du sens dans la tête & du sentiment dans le cœur. Les Ministres mêmes qui jusqu'alors étant occupés jour & nuit à leurs differens travaux, ou se délassant dans leur famille, ne sortoient de leur cabinet que pour aller au conseil du Prince, ou pour donner audience au Public, se croyoient obligés de faire leur cour à ces femmes accréditées; & ils mettoient à
la

la conservation de leurs emplois, tout le soin qu'ils donnoient autrefois aux affaires de l'Etat. Il ne suffisoit pas pour se maintenir auprès d'elles, d'être de leurs parties fantaisques, de fournir à leurs plaisirs ruineux, de leur donner des repas immenses; il falloit encore ceder à leurs recommandations, qu'elles n'employoient jamais que pour des causes injustes ou pour des sujets indignes. Il falloit même accepter les avis les plus pernicieux pour le Prince & pour les Peuples, en consideration du profit le plus leger qui leur en devoit revenir. Ainsi quoique la feuë Reine eut laissé les choses dans un si bel ordre qu'elles pouvoient marcher longtemps toutes seules, & même résister long-temps à la plus mauvaise administration; l'Etat alloit à grands pas à sa ruine. La paix, qui sur tout dans des Roïaumes d'une petite étendue comme étoient ceux de l'Egypte, ne se maintient que par les ressorts du

cabinet, & par les égards, du moins apparens, qu'on a pour les Princes voisins, commença bientôt à s'ébranler par la négligence qu'on apportoit à cultiver leur amitié, par le peu de satisfaction que l'on donnoit à leurs Ambassadeurs, & même par l'infraction de plusieurs loix qui concernoient le repos de toute l'Egypte & sa sûreté contre les ennemis étrangers. C'est ainsi que Daluca dans la seule esperance de nuire à Sethos, exposoit le salut du Roïaume & le sien propre à toutes les conséquences d'une conduite si pernicieuse.

MAIS pendant que cette indigne Reine fomentoit ainsi le désordre, le sage Amedès travailloit à former le jeune Prince qui en devoit être d'abord la victime & ensuite le réparateur. Il ne lui découvroit pas en termes précis la disgrâce où il le voyoit déjà tombé, état dont un enfant de huit à neuf ans a peine à s'apperce-

voir, lorsqu'on le lui déguise par quelques vaines caresses, comme Daluca le faisoit encore quelquefois à l'égard de Sethos. Mais il projetta de jeter en lui les fondemens de toutes les vertus dont il auroit besoin pour se soutenir dans la fortune la plus contraire. Il lui parloit de son auguste naissance, pour lui faire sentir, non le respect que les autres hommes lui devoient, mais celui qu'il se devoit à lui-même. Il lui peignoit, non un Prince environné de peuples obéissans & de courtisans esclaves, mais un Prince dépossédé par des usurpateurs, & vivant parmi des étrangers, chez lesquels il n'auroit d'autre grandeur que celle de son ame & de son courage. Les questions qu'il lui faisoit, pour sonder ses sentimens ou pour exercer son esprit, rouloient presque toutes sur des situations périlleuses & délicates, dont on ne pouvoit se tirer que par l'extrême valeur, ou dans lesquelles il

Gij

falloit mettre en œuvre la probité la plus parfaite. Il ne l'excluoit pourtant jamais positivement de l'espérance du Gouvernement paisible du Roïaume, dont il étoit l'heritier naturel : Mais il lui disoit que les principes de mœurs qui conviennent au danger & à l'adversité, ou plutôt que le danger & l'adversité mêmes conduisoient aisément un Prince bien né à un usage réglé & avantageux de la tranquillité & du bonheur. A l'égard de la Religion de ses peres, Amedès la lui enseignoit d'une maniere courte, simple & unie du côté des faits; mais il appuyoit beaucoup sur les exemples & sur les préceptes de morale qu'il en tiroit.

On ne donne communement aux enfans des Rois que des idées generales des Sciences; & il suffit en effet de les leur faire connoître assez pour les en rendre amateurs & protecteurs. Mais Amedès fouhaitoit qu'à tout événement son disciple ac-

quit tout le mérite d'un homme privé. Il jugea même que Sethos étant encore dans un âge peu capable des grandes maximes du Gouvernement, de la politique, & de la guerre; il ne pouvoit mieux employer les premières années de son institution, qu'en le faisant entrer de bonne heure dans toutes les Sciences des Egyptiens. L'enfance a cet avantage propre qu'on ne sçait parfaitement que les Sciences & les Arts dont on a surmonté les premières difficultés en cet âge : Et pour ne prendre qu'en ma personne un exemple désavantageux, j'avoüerai que quoique j'ai tenté d'acquérir en différens temps de ma vie les connoissances qui sont en honneur parmi les Grecs, je ne sçai d'une manière dont je sois content, que lire & écrire; parce que ce sont les seuls Arts dont on m'aït fait arracher toutes les épines dans mon enfance. Cependant comme les connoissances humaines

G iiij

font d'une étendue à laquelle non seulement l'enfance, mais la vie même ne suffit pas ; ce grand Maître avertissoit son Disciple qu'il ne prendroit avec lui que les premières teintures des Sciences ; & que ceux qui se contentent de ce qu'ils en ont parcouru dans ce premier âge, se doivent tenir avec une modestie sincère dans le rang des ignorans.

Amedès appercevoit de jour en jour dans le jeune Prince un génie admirable. Il n'avoit point porté de jugement décisif sur l'agrément, le feu, l'esprit qu'il avoit remarqué en lui plus d'une fois dans le temps que la Reine sa mere vivoit ; & que la fortune la plus brillante l'environnoit de toutes parts. Ces indices sont équivoques : parce que les reparties que l'on trouve ingénieuses dans les enfans, ne sont souvent qu'un essor de la liberté qu'on leur donne, & n'ont pour sujet ordinaire que des bagatelles ; & qu'ainsi

l'on n'en peut rien conclure pour un temps où il faudra s'occuper d'objets solides & sérieux. Mais dans les Sciences naturelles, à peine le Maître pouvoit-il suivre la facilité & la pénétration du Disciple; & dans celles qui sont historiques, à peine pouvoit-il suffire à son immense curiosité. Ainsi pour se soulager lui-même, & bien plus encore pour accoutumer le jeune Sethos à s'instruire seul, il l'exerçoit dans les premières; en lui donnant des difficultés à résoudre & des expériences à faire; & dans les secondes, en lui faisant lire les Auteurs célèbres d'un bout à l'autre, & en lui demandant des extraits suivis de toutes les histoires. Il lui faisoit connoître par rapport aux premières les progrès de l'esprit humain & de ses connoissances de siècle en siècle; & par rapport aux secondes les grands hommes & les bons écrivains de tous les âges qui avoient précédé le sien.

Il le menoit aussi tous les jours à certaines heures dans ces Academies dont nous avons parlé plus haut. La mode n'y amenoit plus la foule: mais par là on étoit sûr d'y trouver l'élite de la jeunesse de Memphis, & tous ceux qui ne s'étoient pas encore laissé corrompre par l'air présent de la Cour. On n'approfondit les Sciences que dans son particulier; mais le bon usage qu'on en peut faire ne s'acquiert que dans le commerce des gens d'esprit & de mérite. Outre cela Amedès, sans aucune affectation prématurée de s'opposer à la Reine, étoit bien aise de faire connoître Sethos à la jeunesse du Roïaume qui devoit croître avec lui. Il sçavoit l'histoire encore recente de l'enfance de Sefostris. A sa naissance, Amenophis son pere donna ordre qu'on lui amenât tous les enfans de son Roïaume nés le même jour que son fils. Leur fournissant autant de nourrices qu'il leur en falloit, & leur nommant

même des Gouverneurs , il leur fit donner à tous la même éducation ; étant persuadé que des enfans qui auroient vécu familièrement avec leur Prince dès l'âge le plus tendre , lui seroient plus attachés dans le reste de sa vie , & le serviroient mieux dans les combats. Amedès fouhaitoit de plus que Sethos liât quelque commerce dans les Salles du Palais avec les Etrangers que la réputation de l'Egypte y attiroit de tous les endroits du monde où l'on avoit quelques connoissances & quelques mœurs. Les hommes attentifs acquierent de nouvelles lumieres dans la frequentation de ceux-mêmes qui en ont moins qu'eux ; & les Egyptiens en communiquant leurs instructions aux autres Peuples s'étoient eux-mêmes beaucoup instruits. D'ailleurs comme la plûpart de ceux qui venoient en Egypte y étoient amenés par le motif d'obtenir l'Initiation ou par celui d'approfondir les Scien-

G v

ces, & quelquefois par les deux ensemble; on n'y voïoit ordinairement que les plus grands hommes des autres Nations. Ces Etrangers apprenoient, comme on peut croire, la langue Egyptienne avec un grand soin. Mais les plus curieux d'entre les Egyptiens apprenoient eux-mêmes celles des autres Peuples. Les Prêtres se partageoient entre eux toutes les langues de la terre connue, pour être en état de satisfaire aux consultations qu'on leur demandoit de toutes parts. Ils envoyoient à ce dessein les plus habiles des leurs déguisés en Marchands dans les Etats les plus éloignés. Les gens du monde destinés à la guerre & aux négociations, se bornoient ordinairement à la langue Phénicienne, à la Grecque, & à la Punique. La première leur donnoit accès dans les principales Cours de l'Asie, la seconde dans celles de l'Europe, & la troisième dans celles de l'Afrique. Mais la lan-

gue Egyptienne étoit en partie la source de ces trois langues ; puisqu' les Phéniciens , les Grecs & les Carthaginois étoient des colonies d'Egyptiens. La connoissance de la langue Egyptienne donnoit donc une grande ouverture pour les autres. Amedès avoit pourtant fait étudier à Sethos les premiers principes de ces dernieres : mais il lui en laissoit acquérir la perfection par l'usage , & par les frequens entretiens qu'il lui procuroit avec les Etrangers qui lui paroissoient les plus habiles.

L'éducation de Sethos ne se bornoit pas à la culture de son esprit. Amedès exigeoit encore de lui les exercices du corps. Il profitoit même de l'abandon où il voyoit ce jeune Prince de la part d'un Pere gouverné par une seconde femme , pour le faire passer par des travaux toujours plus laborieux ou plus périlleux , à mesure qu'il avançoit en âge. C'est une forte d'épreuve que les pa-

rens les mieux intentionnés n'épargnent que trop à leurs enfans; & à laquelle Amedès lui-même n'auroit peut-être pas exposé un successeur indubitable de la Couronne. Mais il regardoit son Disciple comme devant être lui-même, ainsi qu'un Particulier, l'artisan de sa fortune.

Il le faisoit aller à pied en tous les lieux voisins de Memphis, dans la double vuë de l'accoutumer à la fatigue, & de lui faire remarquer les singularités de son propre País, que l'on néglige quelque fois plus que les curiosités étrangères. Il le mena sur tout plus d'une fois aux Pyramides. On en voyoit de son temps une centaine ensemble, mais de grandeurs fort differentes, à quatre mille de Memphis vers l'Occident, & du côté de la Libye. Il n'y en avoit qu'en cet endroit-là & auprès de Thebes, dans toute l'Egypte; & les seuls Rois de ces deux villes à l'imitation les uns des autres avoient été

curieux de donner cette forme à leurs tombeaux , ou de laisser ce monument de leur grandeur & de leur puissance. Amedès étoit bien aise d'épuiser cet objet dont il vouloit faire tirer à son Disciple plusieurs sortes d'utilités. Comme avant que d'y aller , Sethos avoit entendu parler plusieurs fois de ces masses énormes ; Amedès s'attendoit parfaitement à l'impression qu'en recevroit le jeune Prince à leur premier aspect, & qui seroit sans doute la même qu'en reçoivent les voyageurs qui viennent voir du bout de l'Univers cette merveille du monde. Cette impression est toujours de les trouver moins grandes qu'on n'avoit pensé. Amedès ne manqua pas cette occasion de faire remarquer à Sethos que l'œil humain n'est jamais absolument satisfait des grandeurs qui sont arbitraires , & que pour le contenter il faudroit ce semble les porter à perte de vûe. Il n'en est pas ainsi des gran,

deurs déterminés par la nature, comme celles des animaux ou des arbres, qu'il n'aime point à voir représentés au-dessus de leur mesure ordinaire. C'est pour cela, lui disoit-il, qu'au lieu que ce buste de femme ou de Sphinx posé à terre entre ces Pyramides, & qui n'a pas quarante pieds de haut, vous paroît monstrueux par sa grosseur; la grande Pyramide qui a plus d'une stade en tout sens vous paroît encore trop petite. Cela vient aussi de ce que sa hauteur n'étant pas tout à fait égale à la longueur d'un des côtés de sa base, elle a nécessairement l'air écrasé. Ainsi, ajoutoit-il, à l'égard des édifices on ne se sauvera jamais que par une proportion sçavante & gratieuse de leurs dimensions. Nonobstant tout cela, continuoit-il, les Pyramides considérées de plus près n'en sont pas moins merveilleuses, & vous allez revenir à une juste admiration sur leur sujet. Premièrement vous éprouverez vous-

même par les methodes les plus sûres qu'on vous ait enseignées dans les Academies de Memphis de prendre les quatre poins cardinaux du monde, avec quelle justesse leurs quatre faces sont orientées¹. Mais de plus quelques grands que vous aient pû paroître les plus beaux Temples de Memphis, il n'en est aucun dont les dimensions approchent de celles de la grande Pyramide; quoique la forme de nos Temples ait par elle-même quelque chose de plus agréable & de plus brillant.

² En effet la premiere & la plus grande Pyramide, dont l'exterieur subsiste encore aujourd'hui dans son entier, a une base dont chaque côté est de sept cens quatre pieds; & ³ sa hauteur perpendiculaire en a fix cens

1. Voyez l'éloge de M. de Chafelles par M. de Fontenelle, dans les Mémoires de l'Academie des Sciences, année 1710.

2. Toute cette déf-

cription est tirée des voyages de Bruyn in fol. & des notes qu'on y a ajoutées dans l'édition in quarto.

3. C'est-à-dire cinq pieds ou un pas de plus

trente. Toute la Pyramide est formée par assises qui vont toujours en se retrecissant jusqu'à la dernière qui laisse à la cime une plate forme dont chacun des quatre côtés n'a plus que douze pieds. Les rebords de ces Assises, dont la hauteur diminuë aussi toujours en montant, servent de marches pour aller jusqu'au haut. Entre tous ceux qui se trouvoient souvent avec Sethos & Amedès à cette promenade, il n'y avoit que les plus hardis qui entreprissent d'arriver jusqu'à la platte forme; & il n'y en avoit aucun qui descendit autrement qu'en tournant le dos à la-campagne, pour s'aider de ses mains, & sur tout de peur que l'égarement de la vuë ne fit faire quelque faux pas. Sethos qui avoit déjà passé par plusieurs exercices très-hazardeux, ne que le stade Olympique déterminé par Hercules, qui courut d'une haleine cent vingt-cinq pas, ou six cent vingt-cinq pieds: C'est l'éva-

luation commune, sauf les interprétations des Sçavans; car cette espace paroît peu considerable pour Hercule,

comprendoit point pourquoi Amedès ne lui permettoit pas d'entreprendre celui-là, qui ne lui faisoit aucune frayeur. Amedès lui dit enfin : Prince, l'interêt que je prens à votre vie & à votre honneur me défend de vous exposer à cette épreuve, jusqu'à ce que vous foyez en état de descendre la Pyramide la face tournée du côté de la campagne. Il ne convient pas à un Prince tel que vous de donner le moindre signe de crainte en quelque occasion que ce puisse être. A peine Amedès eut il achevé ces paroles que Sethos courant à la Pyramide & posant ses deux mains sur les premieres assises qui sont hautes de quatre pieds ; il s'élevoit avec une legereté & une grace merveilleuse sur chacune, jusqu'à ce qu'arrivant à celles qui n'avoient qu'un pied de haut, il les monta comme des marches ordinaires, & se trouva en peu de temps audeffus de la platte forme. Là il reprit haleine un moment, &

se tournant du côté des spectateurs qui étoient en grand nombre au pied de la Pyramide ; il descendit avec la même hardiesse qu'il auroit eue dans un escalier couvert , & dont toutes les marches auroient été très-égales & très-aisées. Mais son exemple rendit l'entreprise un peu plus commune ; & sept ou huit jeunes Seigneurs, qui dès lors s'attachèrent à lui plus particulièrement , le suivirent toujours d'aussi près qu'il leur fut possible , & dans ses exercices & dans ses expéditions. C'étoit aussi une erreur établie ou par la timidité dont on étoit saisi sur le haut de la Pyramide , ou par l'opinion que l'on avoit de la largeur excessive de sa base , qu'il étoit impossible de tirer du haut une flèche qui tombât au-de-là des marches d'en-bas. Nous voyons regner cette erreur de notre temps même ; & tous les voyageurs , qui cherchent assez à grossir les objets , parlent de cette impossibilité. Le jeune Prince,

avant même que d'en avoir fait l'essai, sentit l'abus de cette opinion. S'étant bien assuré de la longueur des quatre côtés égaux de la base, telle que nous l'avons marquée, il s'engagea hardiment de tirer du milieu de la platte forme une flèche qui tomberoit non seulement au-delà d'une des faces, mais au-delà même d'un des angles de la Pyramide; étant dirigée suivant une diagonale; qui selon le calcul exact qu'il en avoit fait, ne pouvoit pas aller jusqu'à cinq cens pieds; ce qui n'est que la moitié de la portée d'une flèche qui part de la main d'un habile Archer.

Mais tout cela ne regardoit encore que l'exterieur de la Pyramide, & Sethos pressoit toujours Amedès de lui en faire visiter les dedans. On n'en auroit pas permis l'entrée aux prophanes tel qu'étoit encore Sethos, si le Roi qui l'avoit fait conf-

truire y avoit été enseveli. Mais comme tombeau vuide on le laissoit parcourir à ceux qui en avoient la patience & le courage. Comme il s'agissoit de traverser des lieux obscurs & profonds ; Amedès étoit persuadé que cette épreuve étoit excellente contre les terreurs paniques qui faisoient la plûpart des gens dans les ténèbres, & contre la crainte des phantômes dont le bruit populaire remplissoit alors comme à présent les édifices inhabités. Mais cette vue n'étoit rien encore en comparaison d'un dessein bien plus grand qu'il conçût à cette occasion, & qui devoit mettre le comble à l'éducation de Sethos.

C'est pour cela qu'Amedès lui dit en le ramenant seul un soir : Prince ; la visite de l'interieur de la Pyramide, de la maniere dont il est important pour vous de la faire, est une entreprise toute differente de celle que

vous avez dans l'esprit. Ses routes secretes menent les hommes chers des Dieux à un terme que je ne puis seulement pas vous nommer, & dont il faut que les Dieux fassent naître en vous le désir. L'entrée de la Pyramide est ouverte à tout le monde; mais je plains ceux qui sortant par la même porte qu'ils y sonr entrés, n'ont satisfait qu'une curiosité très-imparfaite, & n'ont vû que ce qu'il leur est permis de raconter. Un discours si nouveau pour le jeune Prince jettoit dans son ame une impatience qui alloit jusqu'à lui faire prendre la résolution d'éclaircir incessamment cette énigme, en trompant même la vigilance de son Gouverneur s'il refusoit de l'accompagner. Amedès qui lut cette pensée dans ses yeux ne lui donna pas le temps de répondre, & il lui dit: Seigneur; je vous conduirai moi-même à cette entreprise qu'il est

comme impossible de commencer seul, quoiqu'il faille l'achever seul. Mais il ne m'est pas permis de vous exposer aux dangers que l'on y court, jusqu'à ce que les occasions qui pourront se présenter avec le temps m'aient suffisamment assuré de votre courage, & sur tout de votre prudence. J'ai lieu d'être content des marques que j'en ai eues jusqu'à présent. L'âge où vous entrez en exigera de plus grandes & vous fournira bientôt sans doute le moyen de les donner. N'écoutez donc point votre impatience, & reposez vous sur la mienne : mais commencez en gardant le secret sur le peu que je viens de vous dire à vous accoutumer à de plus grands. Le jeune Prince qui ne pouvoit encore fixer son idée sur le sens de ces paroles, dit à Amedès : Que sans vouloir pénétrer plus avant dans le mystère dont il s'agissoit, la première mar-

que qu'il vouloit donner de la prudence que son Maître fouhaitoit de voir en lui, étoit de se fier entièrement à sa conduite.

Fin du second Livre.



SETHOS.

LIVRE TROISIEME.

LA guerre dont le Roi de Memphis étoit menacé, sur tout du côté de Thebes, caufoit à Sethos une efpece de joye ; parce qu'il jugeoit que la guerre feule pouvoit lui fournir le moyen de faire les épreuves qu'Amedès attendoit de lui. Ce fage Gouverneur qui s'en étoit aperçû, lui dit un jour : Que bien que dans l'entreprise dont il lui avoit parlé à l'occasion de la Pyramide, il ne s'agit pas de faire des coups de main, ni de combattre des ennemis armés ; il ne pouvoit affez louer ce qu'il y avoit de bon dans le sentiment

ment confus qui le portoit du côté de la guerre. Mais, ajouta-t-il, je ne remplirois pas la fonction que j'ai l'honneur d'exercer auprès d'un Prince né pour le Trône, si je ne l'avertissois qu'un Roi qui aime ses peuples regarde toujours la guerre comme un malheur, & fait pour la prévenir tous les efforts qui ne dérogent ni à ses droits bien établis ni à son honneur bien entendu. Cette maxime gravée profondément dans le cœur d'un Roi y devient même le principe de la véritable bravoure, d'autant plus ardente à défendre son propre bien qu'elle est moins portée à envahir celui des autres. La plupart des Princes, qui prennent à tous propos les armes à la main, passent leur vie dans une alternative continue de succès & de désavantages, qui fait que leurs ennemis les craignent peu, & les estiment encore moins : au lieu qu'on respecte un Prince ferme dans ses justes préten-

tions, & qui ne donne d'ailleurs aucun sujet de plainte à ses voisins. Souvenez-vous donc, Seigneur, de ne jamais faire la guerre par goût & par inclination : Mais si vous y êtes contraint ; pour lors faites la de forte que vous ôtiez ce goût & cette inclination à vos ennemis. Sethos lui répondit qu'il concevoit l'importance de cet avis pour un Prince qui est actuellement sur le Trône. Mais, continua-t-il, il s'agit ici d'une guerre à laquelle je n'ai point de part, & où mon unique fonction sera de combattre pour le Roi mon pere, sans m'informer, comme je ne crois pas le devoir faire, de la justice ou de l'injustice de sa cause. Vous dites vrai, Seigneur, repliqua Amedès, & un jeune Prince doit même regarder comme très-précieuses les occasions légitimes qui s'offrent à lui de faire preuve de sa valeur ; afin que s'il est un jour chargé du repos & du bonheur de tout un Peuple, il puisse

éloigner la guerre sans craindre aucun soupçon défavantageux pour sa personne. Cependant pour vous dispenser encore de souhaiter une guerre aussi fâcheuse en apparence que celle qui s'élève contre le Roïaume; j'ai eu soin de profiter d'une occasion que les Dieux semblent avoir préparée pour exercer tout à la fois & utilement votre prudence & votre courage.

Les villes frontieres du Roïaume de Memphis du côté de la Libye, Plinthine, Taposiris, Scyatis, la petite Oasis, & quelques autres m'ont fait scavoir par un Deputé secret qu'elles étoient affligées du voisinage d'un Serpent affreux qu'on croit avoir sa retraite dans un antre du mont Aspis, & qui désole toute la plaine appelée le petit Carabathme, d'où elles tirent leur subsistance. Elles avoient d'abord pensé à demander le secours des chasseurs du Roi: Mais elles ont jugé ensuite que la

H ij

Reine , occupée d'affaires qu'elle croira plus importantes , s'inquietera peu d'un fleau qui ne sçauroit parvenir jusqu'aux Maisons Roïales ; d'autant plus qu'elle a déjà mandé aux Nomarques ou Gouverneurs qu'elle ne les chargeoit d'aucun autre soin à l'égard de leurs Provinces , que d'y lever les impôts & d'y empêcher les révoltes. On sçait bien d'ailleurs , a-t-il ajoûté , que les exercices fatigans & périlleux ne font plus du goût de la Cour ; & que parmi ceux qui la composent aujourd'hui , personne ne s'offriroit à une expedition où l'on ne verroit d'autre avantage que le salut du peuple. La conclusion de ce discours a été que l'on s'adressoit à moi comme au Gouverneur d'un Prince dont les inclinations vertueuses faisoient toute l'esperance du Roïaume ; & dont l'exemple animoit aux plus nobles exercices de l'esprit & du corps l'élite de la jeunesse de Memphis. Que

si ce Prince vouloit être sous mes yeux le conducteur de cette entreprise , on le recevroit dans tous les lieux de son passage avec toutes les marques de respect & de reconnaissance dûes à son rang & à ses bontés. J'ai répondu de vous sur le champ , & même de quelques jeunes Seigneurs vos compagnons d'Academie , qui se feroient une gloire de vous accompagner. Mais je lui ai dit que pour éviter toute apparence d'affectation , nous formerions simplement une partie de chasse. Que pour la même raison nous ne nous arrêterions , ni en allant ni en revenant , dans aucune ville considérable ; & que l'on se gardât bien de faire pour vous nulle part aucune cérémonie qui eut l'air de réception. C'est dans la même vûë que sans permettre seulement à ce Deputé de se présenter à vous , je l'ai renvoyé aussi secrettement qu'il étoit venu. Sethos fut touché de toutes les atten-

tions d'Amedès ; il le remercia également & de son zele & de ses précautions. Amedès l'interrompant bientôt lui dit , que puisqu'il agréoit toutes les mesures qu'il avoit prises ; il lui conseilloit de partir dès le matin du jour suivant , pour prévenir tous les obstacles que l'on pourroit mettre à leur voyage. Qu'ainsi il employât le reste du jour à choisir lui-même, avec toute la prudence d'un Chef habile, ceux des jeunes Seigneurs ses compagnons qui meritoient le plus de confiance ; parce qu'ils trouveroient sur les lieux tous les hommes dont ils auroient besoin pour faire nombre. Enfin qu'il leur recommandât à tous de ne parler de leur expedition que comme d'une chasse ordinaire de bêtes sauvages.

Sethos ayant averti ses huit Compagnons dont nous avons parlé ; ils monterent tous à cheval dès le lendemain , suivis seulement de quelques Esclaves ; & ils prirent leur rou-

te par le bord septentrional du lac Moëris. Amedès pour les encourager encore davantage leur disoit en marchant : que les grandes chasses avoient été regardées par les anciens Héros comme un apprentissage de la guerre , non seulement par les longues courses qu'il falloit faire , par les incommodités qu'il falloit essuyer , en un mot par toutes les fatigues du corps que cet exercice entraînoit avec soi ; mais bien plus encore par la partie du jugement , par l'observation fine , par la connoissance exacte des hauteurs , des fonds & des plus petits sentiers qu'un chasseur est obligé d'acquérir. Mais on peut dire , ajouta-t-il , que la chasse que vous allez faire est une véritable guerre. Elle a d'abord pour motif , le seul qui puisse ordinairement rendre les guerres légitimes , c'est-à-dire la défense des peuples. Car au lieu que la chasse n'est dans la plupart des Grands qu'une passion féroce qui les porte à

H iiij

dépeupler les bois & les campagnes d'animaux innocens , & souvent à ruiner les terres qui se trouvent sur leur passage ; vous allez délivrer tout un País d'un monstre qui détruit les moissons & qui devore les troupeaux & les pasteurs. Mais de plus vous avez le courage de chercher un Serpent formidable que l'on dit être d'une longueur & d'une grosseur énorme. Toutes les parties de son corps sont couvertes d'écailles qui, à ce que l'on m'a raconté, sont à l'épreuve de tous les traits qu'on peut lancer contre lui. Nous bornerons-nous donc à l'enfermer dans son antre si nous en découvrons l'entrée ? Mais outre que cet antre aura peut-être plus d'une issue , un animal tel que celui-là s'en peut faire avec le temps par ses efforts. Nous contenterons-nous de le chasser à force de monde & de cris loin de la plaine de Catabathme , & au-de-là des montagnes de la Libye. Mais d'abord

après notre départ il peut revenir ; & d'ailleurs il ne feroit pas genereux de jeter chez nos voisins , quand même ils seront nos ennemis , une cause de desolation dont nous aurons delivré nos compatriotes. J'ose , Seigneurs , vous proposer un projet plus digne de vous. Tâchons de prendre le monstre vivant , & ramenons-le en triomphe dans la menagerie du Roi. Vous vous accoutumerez par là à une pratique avantageuse dans presque toutes les rencontres de la vie , qui est d'employer plutôt l'adresse que la force. Toute cette jeunesse fut charmée de l'ouverture que leur donnoit Amedès , & ils lui promirent de suivre fidèlement ses ordres dans l'exécution de ce dessein. Il leur répondit que le Prince Sethos , qu'il ne perdrait pourtant pas de vue , devoit être leur Chef dans cette expedition. Qu'en les commandant il apprendroit à se servir avantageusement , non seule-

H v

ment des bras , mais encore des conseils de ses Officiers ; & qu'ainsi , comme dans une armée bien composée & dans une guerre bien conduite , ils auroient tous part à la gloire du succès , non seulement à proportion de leur courage , mais encore à proportion de leur intelligence.

Nos Cavaliers ayant découvert au bout de six jours de marche la première pointe du mont Aspis , jugerent que le monstre se retiroit là pour être plus près lui-même des terres fertiles & habitées. Ils avoient déjà apperçu les traces de ses différentes routes par une bave luisante qui couvroit des blés renversés , & des hayes rompuës. Mais ils n'avoient encore trouvé personne qui put leur dire où il étoit ; parce que le seul bruit de ses écailles, qu'on entendoit de loin, faisoit fuir tous les habitans de la campagne ; depuis qu'il avoit dévoré quelques uns de ceux qui se croïant hors de sa portée , s'étoient arrêtés

pour le voir. On avoit seulement remarqué qu'il demeurait très-peu de temps dans les lieux un peu éloignés de la montagne ; & qu'il s'en retournoit dès qu'il avoit pu saisir dans les pâturages quelque piece de bétail. Nos braves chasseurs , pour avoir des indications plus certaines de cet animal continuoient leur route vers le mont Aspis. Ils n'en étoient plus qu'à une demi lieuë lorsqu'ils découvrirent entre eux & la montagne un grand marais , au-de-là duquel ils virent une espece de monticule qui paroissoit couvert de feuilles de tale qui brilloient au Soleil. Ils fixerent leurs yeux sur cet objet dans lequel ils appercurent bientôt quelque mouvement. Ils s'arrêterent sur le champ pour l'observer avec plus d'attention. C'étoit le Serpent roulé sur lui-même , & qui changeoit de posture sans changer de place. Sethos commençant alors à exercer la fonction de Chef, leur dit : Chers

H vj

Compagnons , dans le dessein que nous avons de prendre ce monstre vivant , je crois qu'il faut , avant toutes choses , nous assurer de sa longueur & de sa grosseur , pour mieux connoître l'ennemi auquel nous avons à faire ; d'autant plus qu'il faudra sans doute l'emmener comme les autres bêtes féroces dans une cage de fer , où nous chercherons le moyen de le faire entrer. Ainsi pour pouvoir la commander au plutôt dans la ville la plus voisine , il est important d'en sçavoir dès aujourd'hui les mesures. Pour cela j'imagine que nous devons aller au petit pas tous ensemble du côté de cet animal comme une caravane qui fait son chemin , & sans donner aucun signe de le vouloir attaquer. L'instinct de toutes les bêtes sauvages est d'éviter les hommes sur tout quand ils marchent plusieurs ensemble , & qu'elles ne sont point excitées par la colere ou par la faim. Le repos où nous

voïons celui-ci ne donne pas lieu de croire qu'il en soit actuellement agité ; ainsi je pense qu'il se retirera à notre premier aspect. Tâchons alors d'observer de loin les objets qu'il atteindra dans ses alongemens par les deux extrêmités de son corps , comme les arbres & les grosses pierres ; & quand nous serons de l'autre côté du marais nous en mesurerons les distances. Sethos nomma quelques-uns d'entre eux pour s'attacher à cette observation. Il ordonna à d'autres de remarquer la grosseur du Serpent par une comparaïson semblable avec la hauteur des corps auprès desquels il passeroit ; & il se chargea avec les derniers , entre lesquels étoit Amedès , de suivre des yeux la route de l'animal , & même de s'avancer assez pour découvrir , s'il se pouvoit , l'entrée de sa caverne. Amedès marqua par son obéïssance particuliere l'approbation qu'il donnoit à son élève.

Ce que Sethos avoit prévu ne manqua pas d'arriver. D'aussi loin que le Serpent apperçut cette troupe de gens à cheval, composée avec les Esclaves d'une vintaine de personnes, il commença à se développer. Sa tête triangulaire sortant comme de la base du cône que formoient toutes les revolutions de son corps, s'éleva d'abord & très legerement à une hauteur qui sembloit égaler celle de deux hommes. Mais il la baissa aussi-tôt & la tourna du côté de la montagne qu'il vouloit gagner. Le milieu de son corps forma ensuite un anneau ou un cercle dont le diamètre approchoit de la hauteur à laquelle il avoit porté sa tête. L'extrémité inferieure de ce cercle du côté de la queue servoit de point d'appui pour faire glisser en avant tout le reste du corps sans aucun bond, & d'une maniere même assez paresseuse. Cependant le monstre par l'étendue de chacune de ses démarches fut bien-

tôt au pied de la montagne, & laissa libre tout l'espace où l'on devoit prendre les mesures de ses traces. Toute évaluation faite, on trouva qu'il avoit à peu près quarante-cinq pieds de long, & environ six pieds de diametre ou dixhuit à dix-neuf pieds de circonference dans la plus grosse partie de son corps qui étoit sa tête. Pendant que la plupart des jeunes chasseurs travailloient à cette estimation, Sethos, Amedès & trois ou quatre autres suivoient le monstre de loin. Ils se déroboient le plus qu'ils pouvoient à ses regards, ou par des détours, ou par les chemins les plus couverts que la nature du lieu put leur offrir, de peur qu'il ne dissimulât sa retraite, comme font plusieurs animaux quand ils se croient vûs. Celui-ci tourna autour de la base qui porte la premiere pointe de la montagne, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à l'endroit à peu près opposé à celui qui regarde le marais d'où il venoit :

Et comme la base d'une seconde pointe commence là, la naissance de ces deux bases formoit une avenue assez longue & assez étroite qui conduisoit à la caverne du Serpent. Nos Observateurs eurent le plaisir de le voir entrer par une ouverture qu'il remplissoit presque toute entière, en traînant avec peine son corps, qu'il ne pouvoit pas mettre en cercle comme dans la campagne.

Après ces premières observations qui s'étoient faites sur le soir du premier jour de leur arrivée ; Sethos conduisit sa troupe dans l'endroit où il vouloit habiter jusqu'à la fin de leur expédition. C'étoit aux environs de Scyathis.

En s'entretenant tous ensemble de ce qu'ils avoient vu, il leur faisoit remarquer que ce Serpent à peu près de la nature des couleuvres, n'avoit d'agilité que dans sa tête & dans la partie qu'on pouvoit appeller son cou ; & qui étoit à peu près de

douze pieds jusqu'à la premiere articulation où son corps commençoit à se mettre en cercle , quand il vouloit marcher. Le premier degré de la bravoure , ajouta-t-il , & le seul pour dire le vrai dont nous ayons besoin en cette occasion , est de connoître la juste mesure du péril , & de ne point s'effrayer de sa proximité tant qu'on est veritablement hors de sa portée. En supposant même que la colere de cet animal lui pourra donner un peu plus d'action & d'étendue qu'il ne paroît en avoir ; sa pesanteur me fait juger qu'à huit ou dix pieds au-de-là de toute sa longueur , nous serons à l'abri d'un danger auquel il est inutile ici d'exposer personne.

Dès le matin du jour suivant, Sethos accompagné d'Amedès qui avoit approuvé tout son projet , & de trois de ses Compagnons , auxquels il l'avoit déclaré ensuite , se mit en chemin du côté de la caverne. Leur dessein étoit d'y entrer quand l'ani-

mal n'y feroit pas, pour voir si on y pourroit dresser les embusches nécessaires pour le prendre. La première des sentinelles qu'il avoit déjà envoyées pour observer les marches du monstre, lui dit qu'il étoit sorti un peu avant le jour, & qu'allant d'abord au marais, il s'y étoit plongé tout entier : Qu'ensuite s'étant traîné dans la campagne du côté du Nord, ses Camarades avant que de le suivre étoient convenus entre eux qu'à mesure que l'un d'eux s'avanceroit, il sçauroit toujours le poste de celui qu'il laisseroit derrière lui, afin de pouvoir s'avertir successivement les uns les autres du retour de l'animal. Sethos suffisamment assuré par là de n'être pas surpris, entra le premier dans la caverne. Ils s'étoient munis auparavant de legeres botines de fer, précautions que les Egyptiens prennent même en pleine campagne contre des insectes piquans que les vents d'Afrique apportent en certaines sai-

sons de l'année. Ils trouverent à gauche une voute naturelle, d'où tomboient par intervalles des gouttes d'eau sur un terrain pierreux & incliné; & à droite un lit de glaise, où ils crurent reconnoître à plusieurs indices que le Serpent couchoit. Ils virent au fond de la caverne une autre ouverture qui les auroit conduits beaucoup plus loin. Mais comme ils n'étoient pas venus là par un motif de simple curiosité, ils ne s'y présentèrent seulement pas. Il suffisoit à Sethos de concevoir que dans l'intérieur de cette caverne on pourroit monter la cage, à laquelle il imaginoit déjà de donner une telle forme qu'elle pût servir non seulement de clôture à l'animal pris, mais de piège pour le prendre. Ainsi sortant de ce lieu après avoir fait toutes les observations nécessaires à son dessein, il revint sur le champ du côté de Scyathis. Entrant dans la ville avec les quatre personnes qui le suivoient,

il s'adressa d'abord aux Magistrats. Il leur demanda pour l'expédition dont il s'agissoit trois mille hommes de la milice de leur Province, mais pris entre ceux qui n'étoient pas nommés pour le service militaire de cette année. Il leur dit que bien qu'il crut ces soldats très capables de s'exposer aux plus grands périls dans le besoin ; il les garantissoit de tout danger, en obéissant aux jeunes Seigneurs qu'il leur donneroit pour Capitaines par Compagnie. Qu'on fit donc rendre ces troupes à Scyathis dans trois jours, armées de boucliers, d'épées, & de carquois chargés de flèches, sans oublier leurs trompetes & leurs tymballes. Il demanda enfin un ordre pour tous les Forgerons de la ville de travailler incessamment à la machine dont il leur alloit donner le dessein.

Ce jeune Prince aiant obtenu toutes ses demandes avec de grands remerciemens de la part de ceux qui les lui

accordoient, commanda aux Forge-
rons une cage de huit pieds en quar-
ré dans la longueur de cinquante
pieds. Tous les côtés devoient être
fermés par des barreaux de fer qu'on
ôtât & qu'on remit facilement. Les
maîtresses barres qui en recevroient
les extrémités devoient elles-mêmes
tenir librement les unes aux autres,
& le tout ensemble être posé sur des
rouës basses de dix en dix pieds: Mais
il vouloit de plus que les barreaux du
côté de l'ouverture fussent armés de
pointes qui cedassent à l'animal lors
qu'il entreroit dans la cage, & qui
lui résistassent en s'engageant dans
ses écailles, s'il entreprenoit de re-
culer pour en sortir. L'avantage de la
liberté qu'il faisoit conserver à toutes
les pieces étoit non seulement que
les ouvriers pussent travailler séparé-
ment à des parties détachées; mais
encore qu'on pût transporter aisé-
ment la machine démontée dans
l'endroit où il faudroit l'employer.

Le tout fut promis & fait dans les trois jours ; & les troupes étant arrivées ou assemblées dans le même terme ; Sethos assigna le matin du quatrième jour pour l'exécution de l'entreprise.

Ayant posé dès la veille comme la première fois des sentinelles qui devoient observer de quel côté iourneroit le monstre en sortant le matin de sa caverne , il y fit porter dès la pointe du jour sur plusieurs chariots toutes les pièces de la machine. Elle y fut montée en moins de trois heures , & arrêtée par l'extrémité & par les côtes avec des morceaux de roches qu'on trouva dans la caverne même. L'entrée de celle-ci étoit un peu plus étroite que l'ouverture de la cage qui par conséquent ne seroit pas apperçûe de l'animal , du moins dans le trouble où Sethos comptoit de le mettre. Il ordonna ensuite à une partie des troupes de filer un à un & en silence vers le lieu où l'on

ſçavoit qu'étoit alors le Serpent, & de ſe rendre en paſſant au-deſſus de lui, à l'autre côté de l'entrée de la caverne ; pendant que l'autre partie des troupes fermeroit l'enceinte en ſe rendant au côté le plus proche de l'endroit d'où l'on partoît. A ce premier mouvement le monſtre qui ne ſe voyoit point encore pourſuivi, prit comme il avoit fait la première fois le chemin de ſa caverne. Mais découvrant de loin une longue fuite de gens, il ſ'arrêta & bientôt après il commença à faire des ſifflemens horribles. Les compagnons de Sethos avoient ordre de faire alors joindre les troupes & ferrer les rangs de plus en plus, à meſure que le terrain de l'enceinte diminueroit. En même tems il fit ſonner toutes les trompettes & battre toutes les tymbales. Outre cela les ſoldats, comme on en étoit convenu, fraperent de leurs épées ſur les boucliers les uns des autres, pendant que

d'autres en plus grand nombre tiroient sur le monstre des milliers de flèches. Cet animal voyant qu'il avoit à faire à des ennemis résolus , qui malgré ses agitations & ses menaces furieuses , le bravoient également en s'approchant & en s'éloignant de lui, & qui d'ailleurs ne lui laissoient de retraite que sa caverne, se hâta plus qu'auparavant de s'y rendre. Le bruit des instrumens militaires , les cris des hommes & la grêle des flèches l'y accompagnerent toujours plus vivement. On prit garde qu'un peu après y avoir engagé sa tête il fit un effort pour reculer : mais arrêté sans doute par les pointes des barreaux de sa cage , & se sentant suivi de plus près , il prit le parti de se réfugier dans sa prison même. Il s'y avança en effet le plus vite qu'il lui fut possible , peut-être dans l'espérance trompeuse d'en sortir par l'autre bout , & de s'échapper par les issues qu'il connoissoit dans sa caverne. On y entra d'abord
après

après lui pour mettre à la cage les barreaux qui en devoient fermer la porte. Aussi-tôt les soldats devenant ouvriers élargirent l'entrée de la caverne avec des outils qu'on avoit eu soin d'apporter ; & ils en tirèrent la cage par le moyen d'un long attelage de chevaux. Les habitans des villes & des campagnes des environs qui s'étoient rendus là en foule pour être témoins oculaires de cette expedition, virent passer l'animal étendu ne donnant plus aucun signe de fureur, & tournant tranquillement les yeux de côté & d'autre. Sethos ne voulant point rentrer dans la ville, pour se soustraire à des remerciemens de ceremonie, licentia en cet endroit là même les troupes dont il s'étoit servi. Il les loua de l'exactitude avec laquelle elles obéissoient aux moindres signes de leurs Commandans, en quoi elles étoient très-exercées. Le monstre toujours traîné à reculons, afin qu'il fut moins frappé

des objets qui se présenteroient sur son passage, fut conduit jusqu'au lac Moëris; où Sethos le fit embarquer pour faciliter son transport. Il le suivit avec tout son monde jusqu'à Memphis: mais il ne voulut point qu'on lui donnât à manger dans toute la route, sçachant que les Serpens subsistent sans nourriture un bien plus long espace de temps.

Diodore¹ raconte la chasse & la prise d'un Serpent aussi prodigieux que celui-ci. Nos voyageurs mêmes prétendent en avoir vû qui passent cent pieds de long; mais personne n'a revoqué en doute le recit de Diodore au sujet de celui dont il parle à l'endroit cité. Il fut amené de l'Éthiopie à Alexandrie sous le regne de Ptolémée Philadelphe. La générosité de ce Prince dont on gaignoit les bonnes grâces par les singularités de tout genre qu'on lui offroit, inspira à des hommes hardis l'envie de lui faire un présent de cette espece,

1. Lib. 3.

Ils perdirent quelques-uns des leurs dans les premières attaques ; mais enfin ils vinrent à bout du monstre auquel ils s'étoient attachés , par des expédiens très-peu differens de ceux que je viens de rapporter d'après mes Auteurs , sous le nom de Sethos. Diodore ajoute qu'à force de le faire jeûner on le rendit aussi doux que les animaux domestiques.

Quoiqu'Osoth ne fut pas si sensible que Ptolémée l'a été depuis aux merveilles de la Nature, non plus qu'à l'industrie des hommes ; il ne laissa pas de recevoir son fils & les jeunes Seigneurs ses Compagnons avec de grandes loüanges. La Reine de son côté conçut un chagrin secret de ce premier exploit de Sethos ; & Amédès , pour vaincre le mal par le bien , se hâta dès lors de rendre ce jeune Prince encore plus digne de sa jalousie. Il se croyoit désormais assez sûr de la prudence & du courage de son Disciple pour executer le projet

I ij

qu'il avoit formé à son avantage. Mais il falloit le faire absenter de la Cour trois ou quatre mois : & il ne croyoit pas difficile d'en avoir la permission. La Reine laissoit rarement à Sethos la liberté de voir le Roi, qui conformément à son caractère demandoit peu de ses nouvelles : Et ce n'étoit pas du côté du jeune Prince que se tournoit une Cour frivole & corrompue.

Dans les huit années qui s'étoient écoulées depuis la mort de Nephté ; Daluca avoit mis au monde deux fils confondus avec leur aîné dans les annales vulgaires sous le nom des trois Anonymes qu'on trouve à la suite d'Osoth. Mais les Annales anecdotes dont je me sers donnent au premier le nom de Beon, & au second celui de Pemphos. Dès qu'ils furent en âge d'être amenés devant un pere qui ne cherchoit que son amusement ; leur mere les faisoit tenir presque toujours en sa présence

pour l'accoutûmer s'il se pouvoit à ne reconnoître qu'eux pour ses fils. Elle affectoit même de donner au premier toutes les prérogatives de l'aînesse, quoiqu'ils ne l'eussent ni l'un ni l'autre. La résidence de Sethos dans le Palais commença dès lors à lui peser. Elle l'avoit souffert patiemment jusques-là, pour ne pas laisser le Roi tout à fait sans enfans. Mais voulant attirer désormais toute la faveur sur les siens, elle songea à écarter un aîné dont les droits, & ce qu'on pouvoit déjà appeller le mérite, lui causeroient un cruel ombrage. Amedès profitant, pour l'intérêt de Sethos, de cette disposition de la Reine qu'il connoissoit parfaitement, s'adressa à elle-même pour obtenir l'agrément du Roi, sur la pensée qu'il avoit de faire voir au Prince quelques uns des principaux temples de l'Egypte. Il ajouta aussi-tôt, pour écarter tout soupçon de son esprit, que dans le cours de ce voyage, qui seroit de

trois ou quatre mois, le Prince ne logeroit que chez les Prêtres. Daluca à qui ce projet parut très-borné, lui donna un plein consentement de sa part & s'engagea de lui faire avoir incessamment celui du Roi. Elle quitta Amedès très-contente de lui, dans la croyance qu'elle eut qu'il inspireroit au jeune Prince une dévotion qui le détourneroit de toute vûë d'ambition & de politique. Elle lui envoya en effet quelques momens après la signature du Roi; & elle fit ajouter par celui qui la portoit, qu'elle ne croyoit pas que pour une absence si courte il fut nécessaire que le Prince prit congé du Roi ni de personne autre. C'étoit-là précisément le souhait d'Amedès, qui en parlant à Sethos de l'interieur de la Pyramide qu'il avoit eu envie de visiter, & de la disposition où il étoit maintenant de l'y conduire, ne lui découvrit pas encore tout son dessein. Mais il avoit eu soin d'en avertir le Grand-Prêtre de

Memphis le même encore qui avoit conduit la feuë Reine au labyrinthe.

SETHOS & Amedès sortirent donc du Palais à pied, après avoir dit au premier Officier de l'appartement du jeune Prince qu'ils ne revien- droient peut-être de quelque temps, & que la Reine étoit instruite de leur voyage. S'étant pourvus d'une lampe & de ce qui étoit nécessaire pour l'allumer & la rallumer en cas de be- soin, ils arriverent à la Pyramide lors qu'il étoit déjà nuit. Amedès avoit pris ainsi ses mesures, parce qu'il vouloit entrer seul avec Sethos dans ce ténébreux séjour. Ils monterent ensemble jusqu'à la seizième assise du côté du Nord où étoit une fenêtre quarrée toujours ouverte. Mais cette entrée qui n'avoit qu'environ trois pieds en tous sens, commençoit une allée de même mesure, où par conséquent on ne pouvoit avancer qu'en se glissant sur le ventre. Sethos alloit

I iiij

le premier ; Amedès n'avoit gardé de lui ôter cet honneur, non plus que la peine de porter la lampe ; & de plus il ne l'avertissoit jamais ni de la longueur de chaque allée, ni de ce qu'il devoit trouver au bout. Elles renfermoient toutes leurs difficultés particulieres ; & pour n'en pas faire le détail, je mettrai tout d'un coup Sethos à l'endroit où guidé par Amedès il apperçut un puits très-large enduit par tout d'un asphalte très-noir & uni comme une glace. La seule ouverture de ce puits à la lueur d'une lampe étoit un objet effrayant. On ne voyoit point de bornes à sa profondeur ; & il ne paroissoit ni rouë, ni poulie, ni corde dont on se pût servir pour y descendre ou pour le sonder. C'étoit aussi là le terme où s'arrêtoient tous ceux qui n'appercevoient pas le secret, ou qui l'ayant apperçu n'avoient pas la hardiesse de s'en servir. Amedès accoudé sur les bords du puits & tenant alors la lam-

pe ; attendoit en silence jusqu'où iroit à cet égard la curiosité de Sethos. Quand l'impatience du jeune Prince l'eut bien assuré de son courage ; Amedés se releva , mit sur sa tête la lampe dont le dessous étoit creusé exprès en forme de casque ; & en cet état se mettant à cheval sur le bord du puits du côté où il s'étoit toujours tenu ; il posa d'abord un pié sur un échelon de fer de la longueur de six doigts que l'ombre avoit caché à Sethos , d'autant plus qu'il avoit très-peu de faillie. Ensuite Amedés passant tout son corps au-dedans de l'ouverture du puits , posa l'autre pié sur un autre échelon semblable, à un pié plus bas , & sans rien dire continua de descendre. Sethos ne manqua pas de le suivre. Quand on avoit fait les soixante échelons qui finissoient là , quoiqu'ils n'arrivassent pas à beaucoup près au fond du puits ; on trouvoit à côté de soi une fenêtre qui étoit l'entrée d'un chemin assez

commode , creusé dans la roche vive , qui descendoit en tournoyant la longueur de cent vingt-quatre pieds.

Jusqu'ici le dedans de la Pyramide est encore tel que je viens de le décrire en abrégé ; à cela près que le fond du puits s'est rempli de décombres , à une assez grande hauteur. Mais alors le chemin tournoyant conduisoit à une porte grillée à deux battans d'airain qui s'ouvroient au moindre effort que l'on faisoit pour les pousser , & sans faire le moindre bruit. Mais en retombant d'eux-mêmes pour se rejoindre , ils rendoient par un artifice dont le principe étoit dans les gons , un son très-fort qui sembloit se porter successivement & se perdre au loin dans le fond d'un vaste édifice. On se trouvoit alors au fond du puits qui avoit en tout cent cinquante pieds de profondeur. Vis-à-vis de cette porte qui étoit du côté du Nord , il y en avoit une autre du côté du Midy. Celle-ci étoit

fermée d'une grille de fer dormante dont chaque barreau étoit de la grosseur du bras. A travers ces barreaux, Sethos apperçut une allée à perte de vue bordée à gauche & du côté de l'Orient d'une longue suite d'arcades, d'où sortoient de grandes lueurs de lampes & de torches. Mais de plus il entendoit dans la profondeur de ces arcades des voix d'hommes & de femmes qui formoient une musique très-harmonieuse. Amedès apprit à Sethos que l'allée qu'il voïoit à travers la grille, étoit l'enfilade du dessous des autres Pyramides qui étoient des vrais tombeaux; & que les Arcades conduisoient à un Temple souterrain, où les Prêtres & les Prêtresses, dont il entendoit les voix, faisoient toutes les nuits différentes sortes de sacrifices & de ceremonies qu'il ne pouvoit pas lui reveler, parce qu'il n'étoit pas initié. On se doutera sans peine qu'un jeune homme naturellement plein d'ardeur & dont

la curiosité étoit allumée par tant de circonstances , se sentit transporté d'un violent désir de l'Initiation , & pria instamment Amedès de la lui procurer. Mon fils , lui dit Amedès, le courage qui vous a conduit jusqu'ici , & qui va vous conduire encore plus loin si vous voulez , est déjà une démarche qui vous dispose à cette prérogative. Je compte que votre adolescence finit en ce moment ; & que par le désir que vous venez de marquer pour l'Initiation, vous commencez aujourd'hui à être un homme parfait. L'Initiation à laquelle il nous est défendu d'inviter directement qui que ce soit , est cette entreprise dont je vous ai parlé en termes couverts , & pour laquelle j'ai voulu avoir des preuves particulières de votre prudence & de votre courage. Mon père , dit Sethos , il m'en vint alors une légère idée ; mais je n'osai jamais l'exprimer , dans la crainte que vous ne rejettassiez trop

loin une proposition qui me paroîs-
soit temeraire à mon âge, & que ce
lieu m'a donné aujourd'hui la har-
dieffe de vous faire. Vous avez rai-
son mon fils, dit Amedès, de regar-
der aujourd'hui même cette préten-
tion comme très-hardie. Les prépa-
rations qu'on exigera de vous sont
pénibles & périlleuses du côté du
corps; & cependant sont encore peu
de chose en comparaison de celles
qu'on exigera du côté de l'ame. Je
vous avertis que les Prêtres, qui ne
répondent à personne ni de leur
choix ni de leur refus, usent d'une
extrême severité, sur tout à l'égard
de ceux qui étant destinés à monter
sur le Trône veulent encore parti-
ciper aux secrets du Sacerdoce. Ils
vous éprouveront sur la Morale la
plus sublime, par des questions que
vous ne sçauriez prévoir en particu-
lier, & auxquelles vous ne répon-
drez qu'en remplissant votre ame des
principes féconds & lumineux, d'où

doivent couler d'elles-mêmes toutes vos réponses. Ah ! mon pere, dit Sethos, quel temps j'ai perdu jusques à présent, & quels trésors j'ai laissé dissiper dans les leçons que vous m'avez déjà données ! Je n'ai regardé encore mon attention à vos préceptes que comme un devoir ; & je devois la regarder comme l'unique voye qui pouvoit me conduire aux veritables richesses. Mon fils, lui dit Amedès, il n'y a rien encore de perdu. Votre premiere jeunesse a du passer comme elle a fait, pour vous faire connoître la condition humaine : & il ne faut point attendre du Ciel des dons prématurés. Vous appellerez vous-même dans l'occasion un grand nombre de ces maximes que vous croyez avoir oubliées : Et d'ailleurs les Prêtres vous instruiront eux-mêmes pendant trois mois avant que de vous interroger. Mais il est temps de nous reposer quelque parti que nous prenions, soit celui

de retourner sur nos pas , ou celui d'aller plus loin. Ils s'assirent donc sur un banc de pierre qui regnoit autour du puits.

Ce fut alors que Sethos frappé de la grandeur de ces ouvrages souterrains , inconnus à la plupart des Egyptiens mêmes , se livra à son étonnement ; & il exaltoit la magnificence des Rois ses Ayeux qui avoient achevé des entreprises si extraordinaires. Amedès lui dit que ces ouvrages pris en eux-mêmes étoient certainement dignes de la plus haute admiration. Mais , ajouta-t-il , ne pensez-vous point aux peines qu'ont essuyées ceux qui les ont exécutés de leurs propres mains ? Je m'apperçois , dit Sethos , que j'ai porté un faux jugement en louant ces entreprises , & que je commence par une erreur ce nouvel ordre de sentimens que je voulois me faire. N'en doutez pas mon fils , lui dit Amedès , vous voyez ici le sang & la

substance d'une infinité de malheureux dont on a employé les biens ou les personnes à ces travaux insupportables. Il y est même péri des millions d'hommes par des chûtes subites de terre. C'est en vain que Sesostris, ce Héros à qui l'Egypte est redevable d'ailleurs d'une grande partie de sa gloire, a fait graver sur les monumens superbes qu'il a fait élever à Thebes, qu'il n'y a fait travailler que des Esclaves étrangers; cela seul ne le justifieroit pas. Car bien que la condition des Esclaves soit de servir, on doit toujours se souvenir qu'ils sont hommes, & ne les exposer qu'en des occasions rares & pressantes, ou à des fatigues outrées ou à des périls évidens. Mais à l'égard des captifs faits à la guerre; c'est une barbarie qui regne encore dans toutes les Nations que de réduire aux fonctions de l'esclavage des personnes de condition libre & souvent de très-haute naissance; parce

qu'on les a faits prifonniers ou dans des batailles ou à des prises de villes : De forte que nous ne fommes pas sûrs , vous & moi , au premier combat où nous nous trouverons contre des ennemis étrangers , de n'être pas affujettis aux fervices , & même aux traitemens les plus indignes. Ne manquez pas de donner au monde un exemple contraire à celui-là , dès la premiere victoire que vous aurez occafion de remporter , fur des Nations du moins qui feront capables de fociété & d'alliance. On verra dans la fuite que ce confeil ne demeurera pas inutile. Mais , continua Amedès : par rapport aux travaux énormes que vous voyez ici , je vous dirai que Cheobus huitième Roi de Memphis auteur de la grande Pyramide dont tout ceci eft une dépendance , fut exclus à fon jugement de fepulture du propre tombeau qu'il avoit fait faire ; & fut puni de la vanité de fon entreprife tyrannique par

la honte de son intention frustrée.
Les autres Pyramides ne sont ni si grandes , ni travaillées en dedans comme celle de Cheobus ; Mais de plus leur souterrain , que l'on entrevoit par la grille de fer , est l'ouvrage de Cheobus même. Ses successeurs, qu'on n'a pas désapprouvés comme lui , se sont prévalus de sa folie pour placer leurs tombeaux dans un lieu déjà destiné à cet usage. Car enfin, quoiqu'il faille condamner toutes les entreprises des Rois qui vont à la vexation de leurs sujets , il leur est permis d'employer le superflu de leurs richesses à donner des preuves de leur magnificence. Ils sont mêmes très-louables de faire valoir l'industrie des uns & d'occuper l'oïveté des autres. Ainsi au lieu que les dépenses vaines d'un Roi , jettent la mendicité dans son Roïaume , les dépenses sages l'en préservent. Mais entre ces dernières , les plus sages de toutes sans comparaison sont celles

qui ont pour but l'utilité generale de l'Etat. Les Rois d'Egypte se sont rendu immortels par les travaux qu'ils ont faits à l'occasion du Nil ; & l'on diroit qu'ils ont regardé toute l'Egypte comme une seule Maison de plaifance , qu'ils devoient mettre en valeur , embellir & entretenir. Cependant pour terminer cette matiere ; l'usage que vous voiez qu'on fait d'une partie de ces fôûterrains pour le culte des Dieux m'engage à vous demander : si vous n'approuvez pas ces dépenses , quelque excessives ou quelque périlleuses qu'elles soient , lorsqu'elles ont un objet si noble & si faint ? Mais avant que de me répondre , représentez-vous que ce sont les Prêtres eux-mêmes qui veulent vous éprouver par cette question. Sethos ayant pensé plus attentivement qu'il n'auroit fait à ce qu'il alloit dire , parla ainfi. Je ne crois pas qu'il soit permis de tourmenter les hommes fous prétexte

d'honorer les Dieux ; & je me persuade que c'est mal connoître les Auteurs & les Bienfaiteurs du genre humain que de leur offrir de telles victimes. Les sacrifices où l'on immoloit des hommes ont été abolis par la Religion même mieux entendue ; & il me semble que nos derniers Rois ont abandonné ces entreprises hasardeuses & en même-tems trop laborieuses des édifices souterrains , qui sont toutes fort anciennes. Mais je pense en même-temps qu'on ne sçauroit mieux reparer la faute de nos peres qu'en employant au culte des Dieux , les monumens mêmes de leur tyrannie , comme je vois que l'on fait aujourd'hui. Mon fils , dit Amedès , des réponses comme celles-là faciliteront extrêmement votre Initiation.

Cette conversation avoit été entendue sans que Sethos le sçût ; parce que les Prêtres avertis par le son que rendoit la porte à deux battans ,

venoient incessamment reconnoître à travers des ouvertures pratiquées dans les murs , ceux qui arrivoient au fonds du puits ; afin de préparer toutes choses pour les recevoir s'ils alloient plus loin. Quand Sethos & Amedès se furent reposés & entretenus l'un l'autre pendant une heure ; Amedès se leva le premier & dit à Sethos : Mon fils , voilà du côté du Nord la porte par où nous sommes entrés , & par où nous pouvons remonter en-haut ; ou bien voilà du côté de l'Orient une autre porte qui vous conduira dans un chemin parallele aux enfoncemens des Arcades qui sont encore fermées pour vous. Ce chemin étoit de six pieds de large , très-uni , tiré en droite ligne , & vouté en plein cintre sur une imposte qui regnoit de part & d'autre à six pieds de terre. Sethos se mettant en devoir d'y entrer , ne pût s'empêcher de porter sa vûë sur une inscription en lettres noires tracées

sur un marbre très-blanc, qui étoit posé en forme de fronton sur les impostes de l'Arcade, qui servoit d'entrée à ce chemin : il y lut ces mots.

QUICONQUE FERA CETTE ROUTE SEUL, ET SANS REGARDER DERRIERE LUI, SERA PURIFIE' PAR LE FEU, PAR L'EAU, ET PAR L'AIR ; ET S'IL PEUT VAINCRE LA FRAYEUR DE LA MORT, IL SORTIRA DU SEIN DE LA TERRE, IL REVERRA LA LUMIERE, ET IL AURA DROIT DE PRE'PARER SON AME A LA REVELATION DES MYSTERES DE LA GRANDE DE'ESSE ISIS.

La seule lecture de cette inscription renvoyoit presque tous ceux qui avoient eu la hardiesse de descendre au fonds du puits. Quelques-uns, en très-petit nombre, l'avoient fait d'eux-mêmes poussés par la curiosité la plus hazardeuse. Mais dès qu'un homme alloit demander l'Initiation, les Prêtres qui sembloient l'accorder avec une extrême facilité, se con-

tentoient de lui faire écrire son nom & sa demande , & lui donnoient aussi-tôt un Initié pour lui indiquer ses épreuves. Ce conducteur le guidoit dans la Pyramide , l'amenoit jusqu'au puits , lui en montrait les échellons , & descendoit même le premier , comme avoit fait Amedès à l'égard de Sethos. Mais les Prêtres étoient bien sûrs que les conditions marquées par l'inscription ne seroient acceptées que par des hommes d'une intrepidité rare. Et comme le courage seul ne fait pas tout le mérite qu'ils demandoient dans leurs Initiés ; ils ne s'engageoient encore par ces épreuves terribles qu'à admettre les aspirans à un examen très-severe sur toutes les autres vertus. Les uns croïoient qu'on descendoit vivant aux Enfers , & qu'il en falloit revenir par des travaux effroyables : d'autres s'imaginoient que tous les Initiés avoient subi une mort réelle ; & quoiqu'on les en vit résuscités, on

en craignoit les douleurs. On sçavoit même que quelques hommes qui avoient passé pour très-hardis n'en étoient jamais revenus. Les Initiés obligés à un secret profond laissoient la liberté de ces différentes interprétations à ceux qui avoient entendu parler de l'inscription, ou qui s'étoient contentés de la lire. Cependant aussi comme les Initiés étoient dans une considération extraordinaire parmi les Peuples, à cause des grandes vertus dont ils avoient fait preuve. & sur tout de la justice incorruptible dont ils faisoient profession : qu'ils étoient respectés des Rois mêmes qui les regardoient non seulement comme des hommes intrepides dans les combats, mais encore comme les Ministres les plus éclairés qu'ils pussent avoir ; & souvent comme leurs médiateurs entre eux & les Prêtres dont le crédit étoit quelquefois à craindre : Enfin comme rien n'étoit plus agréable

agréable pour un Particulier que d'avoir presque tous les droits du Sacerdoce sans en avoir les assujettissemens & les fatigues ; il y avoit toujours quelques hommes qui s'exposeroient à tout pour acquérir l'Initiation.

Sethos étoit trop jeune pour se conduire par des vûes éloignées ; la grandeur de sa naissance laissoit peu de place en son ame pour le désir de s'élever, si commun aux autres hommes ; Amedès pensoit plus que lui à l'avantage inestimable pour un Roi d'Egypte d'être initié. Ainsi ce jeune Prince n'étant véritablement animé que par sa curiosité & par son ardeur présente, & disant que puisque d'autres en étoient sortis il en sortirait, saisit la lampe entre les mains d'Amedès qui la lui ceda, en l'avertissant pour la dernière fois de joindre la sagesse au courage. Cependant Amedès le suivoit de loin sans qu'il le scût. C'étoit la regle établie ;

Tome I.

K

parce que si le cœur venoit à manquer à l'Aspirant avant qu'il fut arrivé à la première épreuve, son conducteur qui se trouvoit fort près de lui le ramenoit, lui faisoit remonter le puits, & le reconduisoit à la fenêtre de la Pyramide par laquelle il étoit entré. Là il lui conseilloit de taire pour son honneur une entreprise à laquelle il avoit succombé, & l'avertissoit de ne se présenter jamais à l'Initiation, ni à Memphis ni à aucun autre des douze Temples de l'Egypte où on la donnoit. Mais le premier étonnement où ceux qui perseveroient dans leur dessein avoient lieu de tomber, étoit la longueur de leur route; car ils faisoient plus d'une lieue dans ce souterrain sans rien apercevoir de nouveau. Ils rencontroient enfin dans le mur à droite, ou du côté du Midy, une petite porte toute de fer, qui étoit fermée; & deux pas plus loin, trois hommes armés d'un casque qui étoit chargé

d'une tête d'Anubis. C'est ce qui donna lieu à Orphée de faire de ces trois hommes les trois têtes du chien Cerbere, qui permettoit l'entrée de l'Enfer sans en permettre la sortie. En effet l'un de ces trois hommes disoit à l'Aspirant : Nous ne sommes pas ici pour vous arrêter dans votre route. Continuez-la, si les Dieux vous en ont donné le courage. Mais si vous êtes assez malheureux pour revenir sur vos pas, nous vous arrêterons dans votre retour. Vous pouvez encore vous en retourner ; Mais après ce moment vous ne sortirez jamais de ces lieux, si vous n'en sortez incessamment par le passage que vous vous ferez devant vous, sans tourner la tête, & sans reculer. Si l'Aspirant n'étoit point ébranlé par ce dernier avis, les trois hommes le laissent passer & le suivoient de loin ; mais son premier conducteur l'abandonnant entroit dans la petite porte. Un moment après l'Aspirant

K ij

appercevoit à l'extrémité de son chemin une lueur de flâme très-blanche & très-vive qui venoit de s'allumer. Sethos doubla le pas pour s'en approcher. Le chemin qui finissoit là aboutissoit à une chambre voutée qui avoit plus de cent pieds de long & de large. A droite & à gauche en y entrant étoient deux buchers, ou pour mieux dire c'étoient des bois plantés debout fort près les uns des autres, autour desquels étoient entortillées en forme de pampres de vigne, des branches de beaume Arabique, d'épine d'Egypte, & de tamarinde, trois sortes de bois très-souples, très-odoriferans & très-inflammables. La fumée s'échappoit par de longs tuyaux placés exprès pour cet effet. Mais cette flâme qui s'élevoit aisément jusqu'à la voute & qui se recourboit par ondes, donnoit à l'espace qu'elle occupoit toute la ressemblance d'une fournaise ardente. Bien davantage, Sethos trouva à terre,

entre les deux buchers , une grille de fer rougi au feu de huit pieds de large & de trente pieds de long. Cette grille étoit formée de lozanges qui ne laissoient gueres entre elles que la place du pied. Il comprit qu'il ne pouvoit aller plus avant que par cette route ; & il la fit avec autant de vitesse que d'attention. La plûpart des épreuves du feu , dont nous parlent les histoires , ne sont pas autres que celles-là. Mais les Historiens qui ne sçavent pas le fond de la chose , ou qui veulent outrer le merveilleux , disent qu'un tel a passé à travers les flâmes , au lieu de dire qu'il a passé entre deux haïes de flâmes ; & qu'il a marché sur des fers ardents , au lieu de dire qu'il a marché entre des fers ardents.

Sethos sorti avec joye de cette épreuve , trouva quelques pas plus loin un canal de plus de cinquante pieds de large , qui entroit d'un côté dans cette chambre souterraine , à

K iij

travers des barreaux de fer , & qui en sortoit de même de l'autre. Ce canal tiré du Nil faisoit du côté de son entrée , & avant que de passer par les barreaux , un grand bruit de chute d'eau , que Sethos avoit confondu avec le bruit des flâmes dont il venoit d'échaper. La lumiere qu'elles rendoient encore , quoiqu'elles baissassent sensiblement , lui faisoit apercevoir au-de-là du canal une arcade au-dedans de laquelle il y avoit des marches , dont les plus hautes se perdoient dans les ténèbres. Sethos jugea que c'étoit là la porte par laquelle il devoit revenir au jour ; d'autant plus que la route en étoit marquée dans le canal par deux balustres de fer qui sortoient du fond de l'eau à droite & à gauche. Dans l'appréhension que la lumiere des flâmes ne lui manquât avant qu'il fut à l'autre bord , il se servit d'un tison du bucher déjà détruit en quelques endroits pour rallumer sa lampe que

la rarefaction de l'air avoit éteinte au milieu des flâmes. Il se dépouïlla de ses habits qu'il mit sur sa tête après les avoir liés avec sa ceinture, dont les bouts passés par-dessous ses bras venoient s'attacher devant sa poitrine : Et en cet état il descendit dans le canal qu'il traversa à la nage en tenant toujours d'une main sa lampe allumée. Il reprit ses habits très-promptement ; & montant les marches de l'arcade qu'il avoit devant lui, il arriva sur un pallier de six pieds de long & de trois pieds de large. Le Sol étoit un pont levis qui tenoit par de fortes pantures à des gons scellés dans la plus haute marche de l'arcade ; de sorte que le pont levis sembloit être baissé pour le recevoir. Les murs qu'il avoit à ses côtés étoient d'airain & servoient d'appuy aux moyeux de deux grandes rouës de même matiere , l'une à droite & l'autre à gauche. Leurs moitiés inférieures s'abbaïsoient derriere les

murs , & les superieures qu'on pouvoit voir , étoient chargées d'une grosse chaîne de fer. Le dessus , ou le toit du pallier presentoit à l'élevation de quinze pieds trois concavités ténébreuses , telles que les presenteroit l'interieur de trois grandes statuës creuses vûës par-dessous. Il avoit devant lui une porte recouverte toute entiere del'yvoire le plus blanc, garnie dans le milieu de deux lizieres d'or qui marquoient que la porte, qui n'avoit aucune armure en dehors, s'ouvroit en dedans à deux battans. Sethos , ayant mis sa lampe sur le plancher , tenta deux ou trois fois inutilement de pousser cette porte qui avoit résisté à des hommes bien plus forts que lui. Mais au linteau de la porte élevé sur le seuil d'environ sept pieds , & auquel les extrêmités du pont levis sembloient être suspenduës par deux fortes chaînes , étoient aussi attachés deux gros anneaux d'acier poli qui brilloient à la lueur de

la lampe comme le plus fin diamant. L'Aspirant ne pouvoit pas manquer d'y porter les mains , pour essayer si par ce moyen il pourroit ouvrir la porte ; & là commençoit sa dernière épreuve , la plus difficile à soutenir pour l'imagination étonnée. Car le premier mouvement qu'il donnoit à ces anneaux , faisoit lever la détente des deux rouës , qui emportées par un poids énorme pendu à leurs chaînes produisoient plusieurs effets très-effrayans. Le pont levis commençoit à s'élever par l'extrémité la plus proche de la porte ; de sorte que l'Aspirant n'avoit que deux partis à prendre , ou celui de regagner les marches & de reculer , contre la loi prescrite , ou celui de s'attacher aux anneaux. Mais le linteau même de la porte s'élevoit aussi avec l'Aspirant suspendu. La lampe qui glissoit sur le pont levis se renversant bientôt , le laissoit sans lumière au milieu du bruit épouvantable que faisoient les

K v

deux rouës , & qui étoit tel que le plus hardi ne pouvoit s'empêcher de croire que cent machines de fer ou d'airain se brisoient sur lui. Ce mouvement qui duroit près d'une minute élevoit l'Aspirant jusqu'à la hauteur d'un quart de cercle. Mais de peur que le linteau que les grandes rouës abandonnoient alors , ne retombât trop vite , entraîné par son poids & par celui de l'aspirant ; ce linteau se trouvoit attaché , par des cordes qui passaient par-dessus plusieurs poulies , à une troisième rouë composée de volans de tole qui rallentissoient cette chute , & qui empêchoient que l'Aspirant ne se blessât. Mais en même-temps cette rouë , qui étoit placée vis-à-vis de lui dans un grand vuide au-dessus de la porte d'yvoire , lui faisoit sentir par son mouvement une violente agitation de l'air. Dès que l'Aspirant étoit descendu ainsi au point où la machine l'avoit pris , les deux battans de la porte d'yvoire

s'ouvroient par le jeu d'une dernière détente , & laissoient voir un lieu éclairé d'un très-grand jour , ou s'il étoit nuit , par des lampes qui en égaloient la clarté.

Sethos qui arrivoit là au lever du Soleil , appercevant le bœuf Apis , à travers les barreaux de son étable qui répondoit au fond du Sanctuaire du Temple des trois Divinités à Memphis , reconnut avec une grande surprise qu'il sortoit de dessous le pied d'estail creux de la triple statuë , d'Osiris , d'Iris , & d'Horus , devant laquelle on avoit fait tant de prières pour le rétablissement de la santé de la feuë Reine. Il fut reçu par les Prêtres qui formoient deux haïes dans le derrière du Sanctuaire. Le Grand-Prêtre l'embrassant d'abord le loua de son courage & le félicita de l'heureux succès de ses épreuves. Il lui presenta ensuite une coupe pleine de l'eau du canal qu'il venoit de passer. Pendant qu'il la but , le Grand-Prê-

K vj

tre lui dit : Que cette eau soit un breuvage de Lethé ou d'oubli à l'égard de toutes les maximes fausses que vous avez ouïes de la bouche des hommes profanes¹. Après quoi le faisant tourner du côté de la triple statuë, il lui ordonna de se prosterner, & il prononça sur lui ces paroles : Isis, ô grande Déesse des Egyptiens, donnez votre esprit au nouveau serviteur qui a surmonté tant de périls & de travaux pour se présenter à vous. Rendez-le victorieux de même dans les épreuves de son ame en le rendant docile à vos loix ; afin qu'il mérite d'être admis à vos mysteres. Tous les Prêtres ayant repeté les premieres paroles de cette priere : Isis, ô grande Déesse des Egyptiens ; on fit relever Sethos : & le Grand-Prêtre lui presenta une liqueur composée, que les Grecs ont nommée Cyceon ; en lui disant : Que ceci

1. Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Laffiteau, t. I. p. 313 | 314. où il rappelle ces pratiques des Anciens.

soit un breuvage de Mnemosyne ou de mémoire pour les leçons que vous recevrez de la sagesse¹. Les ceremonies n'allèrent pas plus loin ce jour-là. Le Grand-Prêtre rendit Sethos à Amedès qui se trouva derriere lui, & qui le mena dans un appartement destiné pour lui dans la maison des Prêtres, & dans lequel il trouva tout ce qui lui étoit nécessaire, comme ne devant plus sortir des lieux saints qu'il ne fut Initié.

Quelque joye qu'eut Sethos d'avoir bien jugé de tout ce qu'il avoit eu à faire dans des épreuves où il falloit apporter autant de présence que de fermeté d'esprit ; sa joye approchoit à peine de celle d'Amedès qui étant chargé d'un dépôt si précieux, avoit eu la force de risquer la vie même de ce jeune Prince pour lui procurer l'Initiation. Comme il craignoit que Sethos ne fut bientôt obligé de quitter Memphis par la jalousie

¹ *J. Arnobe l. 5.*

de la Reine; & qu'ainsi l'occasion ou le temps de le faire initier ne revint jamais; il l'avoit fait présenter à ses épreuves dès le premier âge où il l'avoit cru en état de les soutenir. Sans des raisons si pressantes, Amédès n'auroit pas sans doute exposé un homme de seize ans à des dangers ou à des incertitudes qui avoient embarrassé des hommes très-hardis & mêmes très-sages; pour ne point parler des téméraires qui avoient manqué de cœur ou de tête dans leur entreprise. Dès que l'Aspirant ayant passé la petite porte fermée avoit seulement vû la flâme; s'il revenoit sur ses pas, les trois hommes qui étoient des Officiers du second ordre, le faisoient & le faisoient entrer par cette porte dans les temples souterrains d'où il ne sortoit jamais; parce qu'on ne vouloit point qu'il pût divulger la nature des épreuves. Il en étoit de même de l'eau du canal s'il y arrivoit après avoir traversé les flâmes,

& qu'il n'osât pas le passer à la nage ou du moins en se tenant à l'une des deux balustrades qui fortoient de l'eau. Ces Officiers ne manquoient pas de secourir de tout leur pouvoir ceux qui couroient risque de se brûler ou de se noyer ; mais c'étoit pour les enfermer aussi. Leur prison n'étoit pas austere d'ailleurs. On les faisoit, s'ils le vouloient, Officiers du second ordre dans ces Temples souterrains, & ils pouvoient se marier aux filles de ces Officiers. Mais on les obligeoit avant toutes choses de faire sçavoir leur état à leur famille par cette formule qu'ils écrivoient & signoient de leur main. Pour avoir tenté une entreprise téméraire, les Dieux justes & misericordieux me retiennent pour jamais dans une prison favorable ; craignez & aimez les Dieux. Cette formule les faisoit regarder comme morts, & déliroit leur famille de tout engagement à leur égard. Ils étoient sûrs en effet

de ne parler de leur vie à aucun profane. Les autres Officiers du second ordre, enfans même de ceux-là, avoient la liberté, non pas de changer d'état, ce qui n'étoit permis à aucun Egyptien; mais de servir à leur tour dans les Temples supérieurs, & même de parler à tout le monde comme les Prêtres; parce qu'on les contraignoit au secret par un serment qu'on ne daignoit pas tirer de ceux qui ayant succombé à leurs épreuves, s'étoient, disoit-on, manqué de parole à eux-mêmes.

A l'égard de la dernière de ces épreuves elle étoit véritablement la présence de la mort, par le bruit des rouës dans les ténèbres: Mais ce bruit servoit aussi à avertir les Prêtres qui attendoient l'Aspirant dans le Sanctuaire, d'abaisser sur le champ tous les voiles sur les ouvertures qui en permettoient la vûë au peuple. De sorte que le peuple, s'il y en avoit dans le Temple, ne sçachant

rien de ce secret, s'imaginoit que c'étoit un tonnerre qui annonçoit aux Prêtres la présence prochaine d'un Dieu qui leur venoit dévoiler quelque mystere. Ce fut cette épreuve que manqua Orphée, qui se trouvoit alors en Egypte; & à qui les Prêtres avoient néanmoins accordé l'Initiation, quelques mois auparavant, par une grace qu'il leur parut mériter d'ailleurs.

Ce fameux Grec, qui avoit reçu des Dieux le don des Vers & de la lyre en un si haut degré, qu'il passoit dans ces temps encore fabuleux pour fils d'Apollon & de Calliope, étoit né en Thrace. Mais comme c'est un País assez sauvage, & dont les habitans féroces aiment mieux la guerre que les beaux Arts; il étoit venu s'établir dans la Thessalie, où les mœurs étoient plus douces, & qui d'ailleurs étoit une region charmante par le cours du fleuve Penée, & par la délicieuse vallée de Tempé. Ce fut là

qu'il épousa la belle Eurydice, encore plus célèbre par l'amour qu'elle eut pour son mari que par sa beauté. Le concours de toute la Grece, que les charmes du lieu & la curiosité d'entendre Orphée attiroit en Thesalie, porta bientôt jusqu'à lui la réputation des Egyptiens. Comme les talens superieurs supposent d'ordinaire une grande élévation d'esprit & de sentimens; Orphée conçut le dessein de s'aller faire initier en Egypte; persuadé que sa Poësie deviendrait bien plus sublime quand il se seroit rempli des connoissances de la Divinité, de la Morale, & de la Nature, dont il entendoit dire que les Egyptiens étoient les vrais & les seuls maîtres. Il commença dès lors à apprendre la langue Egyptienne: Mais il n'avoit dans son projet qu'une peine, c'étoit de s'éloigner pour quelque temps de son Eurydice. En vain pour la faire revenir de la tristesse où la plongeait la première pro-

position qu'il lui en fit, il lui représenta les agrémens de sa patrie où il la laissoit, & la considération où elle étoit dans la Cour du Roi de Thessalie: cette idée excitoit en elle un sentiment tout opposé. Il y avoit quelque temps qu'Aristée étoit venu s'établir dans cette Cour. Il se disoit fils d'Apollon & de la Nymphé Cyrene, fille du Roi Penée, ayeul du Roi regnant. On prétend qu'Apollon amoureux de cette Princesse l'avoit transportée dans l'Afrique où elle donna le nom à la Province Cyrenaïque. Ainsi Aristée regardoit la Thessalie comme le lieu de son origine. A peine y fut il arrivé qu'il jeta les yeux sur Eurydice, & fit auprès d'elle des poursuites inutiles qu'elle ne jugea pas à propos de découvrir à son mary. Cependant elle regardoit comme un séjour très-fâcheux en l'absence d'Orphée, celui-là même dont il lui proposoit les douceurs pour consolation; & ne pouvant le

détourner de son dessein elle lui déclara qu'elle le suivroit par tout.

Nos deux Epoux s'embarquerent donc ensemble ; & après tous les travaux & tous les dangers d'un long voyage , ils arriverent au port de Canope dans le Delta , & par le canal Heracleotique jusqu'à un port de Memphis. Comme il étoit déjà tard , ils résolurent de coucher cette première nuit hors de la ville. Dans le peu de chemin qu'il y avoit à faire depuis le rivage jusqu'à l'hôtellerie qu'on leur montroit ; Eurydice sentit au talon une piqueure si legere qu'elle ne songea pas même à en avertir son mari. A peine fut elle entrée dans la chambre qu'on leur donna qu'elle fut saisie d'un grand assoupissement qui lui fit refuser toute nourriture. Cependant comme elle avoit mangé dans la barque plus d'une fois avec tout le monde , son mary ne regarda point comme un mauvais signe un sommeil qui lui paroissoit avoir une

cause fort ordinaire & fort naturelle. Elle le rassura même en lui disant qu'elle n'avoit besoin que de repos. Au bout d'une demie heure il entendit qu'elle dormoit avec une respiration violente & forcée qui le fit courir à elle. Alarmé de voir son visage enflé & livide, & sur tout de ne pouvoir l'éveiller, il appella son hôte avec un grand cri. Mais à peine l'hôte eut vû la malade, qu'il lui dit que c'étoit-là l'effet de la piqueure d'une bête venimeuse qui s'étoit trouvée sous ses pas, & qu'elle en avoit infailliblement la marque au pied. L'ayant bientôt rencontrée : Seigneur Etranger, lui dit l'hôte, j'irai chercher un Medecin si vous le souhaitez ; mais il trouvera votre femme morte. Il est bien malheureux que vous n'ayez pas ouï dire, ou que vous n'ayez pas fait attention quand on vous a dit, qu'il ne faut jamais marcher sur le terroir de l'Egypte, que l'on n'ait sur soi un beau-

me préservatif, pour l'appliquer à l'instant sur la partie où l'on se sent piquer. Le remede est infaillible en ce cas : mais le délai de quelques minutes rend le mal incurable. Ah ! dit Orphée, j'ai le remede, mais ma femme, ma cruelle femme ne m'a averti de rien. Hélas ! Seigneur, répondit l'hôte en se retirant, je vois bien que pour son malheur la piqueure a été trop legere & trop insensible, comme il en arrive aux Egyptiens mêmes s'ils n'y prennent pas assez garde.

C'est ainsi qu'Orphée implorant en vain tous les Dieux de la Grece & de l'Egypte, perdit la plus tendre & la plus fidelle de toutes les femmes. Elle fut portée dans le tombeau des Etrangers sans aucune ceremonie ; parce qu'Orphée possédé de sa douleur, n'avoit encore daigné se faire connoître à personne. Ce tombeau des Etrangers étoit hors des murs de Memphis du côté des Pyramides,

dans le même lieu que le tombeau commun des naturels de pais. C'étoient les Catacombes des Momies qui subsistent encore aujourd'hui ; mais on y descendoit les Etrangers par une ouverture particuliere. A l'entrée de ces Catacombes étoit le lac Acherusia , sur le bord duquel on jugeoit les Egyptiens morts , comme on jugeoit les Rois au labyrinthe. Mais on ne s'informoit de rien à l'égard des Etrangers , & on les enterroit simplement sans les embau-mer. Cependant Orphée toujours inconnu allant tous les jours aux environs des Catacombes qui enfermoient Eurydice , trouva un soir des Egyptiens qui disoient entre eux qu'il y avoit une communication souterraine entre les Catacombes & les Pyramides , & que les ames des morts se promenoient dans tout cet espace. Ils ajoûtoient que quelques-uns de ceux qui avoient eu le courage d'entrer dans ces Pyramides par

l'ouverture que l'on y voyoit à un des côtés de la plus grande, y avoient entendu les voix & les chants des ombres heureuses. Orphée recueillit ces paroles ; & comme les vrais amans , & sur tout ceux qui n'ont aimé qu'une fois, regardent leur amour comme éternel , & portent l'idée de leur persévérance au-delà même de leur vie ; Orphée s'abandonnant à cette illusion , & comptant sur un sentiment semblable dans l'ombre de son Eurydice , espéra de la rencontrer dans ces tombeaux , ou de l'attirer à lui par le son de sa voix & de sa lyre. Etant retourné à Memphis & ayant écouté attentivement ce que lui disoient tous ceux qu'il interrogeoit sur ce qu'il avoit déjà ouï dire ; il se confirma dans son dessein ; & ayant pris une lampe convenable , & sa lyre qu'il laissoit oisive depuis long-temps , il arriva sur le soir du lendemain à la première Pyramide. Dès que la nuit fut venue il y entra seul

seul, & il osa faire retentir les longs échos de ses voutes du nom de son Eurydice. Après des détours effroïables il trouva le puits ; & l'envie qu'il avoit de rencontrer Eurydice ou la mort l'y fit descendre. Il reçût quelque consolation d'entendre à travers la grille dormante une musique parfaite, dans laquelle il distinguoit des voix de femmes, & croyoit même reconnoître celle de son Eurydice. Mais il fut encore plus satisfait quand il lut l'inscription. Il se vit à la porte de l'Initiation qui avoit été l'objet de son voyage, & dont la perte de sa femme avoit écarté le souvenir. Mais joignant alors l'une & l'autre idée, & livrant son imagination à ses desirs, il crut que l'Initiation même le conduiroit au séjour des ames heureuses, & que peut-être il en rameneroit Eurydice. Il entra dans le chemin étroit. Il subit courageusement les épreuves du feu & de l'eau. Mais au bruit des rouës & au mouvement

du pallier ou du pont levis, il n'eut pas la présence d'esprit de s'attacher aux anneaux. Ainsi il fut obligé de reculer, & se vit rejeter malgré lui sur les marches de l'Arcade. Il reconnut sa faute avant même que le bruit eut cessé. Ainsi dès que du haut de l'escalier où il étoit demeuré ferme, il apperçut la porte du pied d'estail ouverte, il prit sa lyre, & se résolvant à la mort, il se consolait par l'espoir de réjoindre son Eurydice. Cependant il s'avançoit à pas lents vers le Sanctuaire en chantant des vers remplis du nom des Dieux & d'Eurydice ; & en s'accompagnant de sa lyre d'une manière si juste, si melodieuse & si tendre, que tous les Prêtres, au milieu desquels il se trouva, demeurèrent charmés. Ayant cessé au bout d'un temps assez court, il se mit à genoux comme pour recevoir sa sentence. Le grand Prêtre ayant conféré quelques momens avec ses collegues, le fit relever &

lui dit : Vertueux Etranger qui ne pouvez être que le fameux Orphée , nous connoissons par la piété de vos vers & par l'excellence de votre talent , que vous reverez les Dieux & qu'ils vous cherissent. Notre Déesse est équitable ; elle vous tient compte de ce que vous êtes entré dans les abymes , & de ce que vous y avez marché sans conseil & sans soutien. Il est vrai que le jugement vous a manqué à la dernière de vos épreuves ; mais elle pardonne cette méprise à la douleur que vous cause la perte que vous avez faite. Vous ne trouverez de consolation que dans la vertu dont la Déesse vous expliquera par notre bouche les vrais principes. Mais en réparation de votre faute , elle exige qu'après votre Initiation vous portiez son culte dans la Grece votre patrie , dont la réputation nous est connue depuis long-temps. Orphée ne répondit à ce discours que par des larmes de re-

L ij

connoissance & de joye : & le Grand-Prêtre acheva sur lui la ceremonie de ce jour-là & l'admit aux exercices des jours suivans.

Il n'est pas difficile de reconnoître toutes les pratiques des Egyptiens dans la Mythologie Grecque dont Orphée est le principal Autheur. Nous avons indiqué ailleurs ce que les funerailles lui avoient fourni : Il a déguisé un peu davantage ce qu'il a tiré des Initiations. Mais on voit clairement dans les trois épreuves du feu , de l'eau , & de l'air ; les trois purifications que les ames doivent essuyer avant que de revenir à la vie , & que le plus grand Poëte des Latins a empruntées de lui dans le sixième livre de son Eneïde : *Infectum eluitur scelus , aut exurit igni* ; sans omettre la circonstance de la suspension à l'air agité ou aux vents *Suspensa ad ventos*. Le fleuve d'oubli & la porte d'yvoire y ont leur place. Hercule revenant avec Alceste des

enfers, & Thésée condamné à y être éternellement assis, sont les deux symboles differens de ceux qui surmontoient leurs épreuves ou de ceux qui y succomboient. Mais de plus Orphée donna une histoire symbolique ou déguisée de son Initiation : lorsqu'il liant ce qui se passoit dans son esprit & dans son cœur avec ce qui lui arriva réellement dans sa dernière épreuve ; il a supposé qu'il n'avoit manqué de ramener Eurydice des Enfers, que parce qu'il tourna la tête contre la loi prescrite, avant que d'avoir revû la lumière du jour.

Ces allegories mêmes sont peu de chose en comparaison des mystères de Cérès qu'il institua réellement à Eleusine sur le modele de ceux d'Isis ; & qu'il divisa en grands & en petits mystères, dans la même vûe qu'on distinguoit en Egypte la grande & la petite Initiation. La première étoit donnée aux seuls natu-

rels du païs , & l'on n'accordoit aux Etrangers que la seconde. Les uns & les autres, tant à Eleusine qu'en Egypte étoient obligés à un secret qui n'avoit jamais été violé qu'il n'en eut coûté la vie au coupable , ou par une condamnation reguliere, ou par d'autres voies , en quelque endroit du monde qu'il put être ; & l'on ne manquoit jamais de changer , du moins en partie , la pratique revelée. C'est ce qui fait qu'on sçait si peu de chose des ceremonies anciennes. Le peu que j'en sçai moi-même n'est parvenu jusqu'à moi que par quelques monumens très-rares, & encore plus difficiles à déchiffrer, que les désordres des guerres ont tirés des Archives où ils étoient enfermés, & que ceux qui les possèdent actuellement cachent encore avec un grand soin. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des Initiations & dans l'Egypte & dans la Grece, elles ne sont plus si rudes ; & les mysteres où elles con-

duisent ne sont plus si secrets. Les personnes d'une grande considération y sont reçues sans épreuve. Les enfans mêmes sont assez souvent consacrés, sans condition & par la seule devotion de leurs parens, ou à Isis ou à Cerès, qui ne sont au fond que la même Déesse.

La journée entière & la nuit suivante furent données à Sethos, selon la coutume, pour se reposer. On lui présenta pour ses repas les mêmes viandes & les mêmes breuvages qu'on lui auroit servis dans le Palais; & il voyoit autour de lui un assez grand nombre d'Officiers du second ordre qu'on lui donnoit pour domestiques. Mais Sethos ne devoit point sortir de son appartement de tout ce jour-là. Il y auroit même été renfermé plus long-temps, s'il y avoit eu un plus ancien Aspirant dans la maison des Prêtres, & il auroit fallu attendre la fin de ses exercices.

Le lendemain vers le milieu de la

L iij

matinée les Prêtres vinrent avertir Sethos qu'il alloit commencer un jeûne qui devoit durer quatre-vingt-un jours, en differens degrés d'austerité. Il ne devoit boire que de l'eau pendant tout ce temps-là. Dans les deux premiers mois il mangeroit à sa discretion du pain, & pour mets des fruits crus ou sechés seulement au Soleil. Mais ce regime étoit moins fâcheux en Egypte qu'en tout autre Pais. Les vingt-un jours suivans se partageroient en deux parties; la premiere de douze jours, où le pain demeurant à sa discretion, il n'auroit que huit onces de fruit par jour; & la derniere de neuf jours où le jeûne seroit extrême, car il n'auroit pour toute nourriture avec de l'eau que dix-huit onces de pain par jour. Pendant les soixante & douze premiers jours il feroit ses repas seul & quand il le jugeroit à propos. Il coucheroit dans sa chambre sur un lit decouvert garni seulement de fangles de Papy-

rus bien tenduës, d'un chevet & de deux draps de lin, desquels celui de dessus faisoit autant de doubles que l'on vouloit. L'aspirant n'y étoit jamais que six heures, mais on lui donnoit à midy une heure pour dormir assis. Voilà tout ce qui regardoit la purification du corps, ou la première de trois parties de l'Initiation. Les deux autres étoient la purification de l'ame, & la manifestation.

LA purification de l'ame consistoit en deux parties, l'invocation, & l'instruction. L'invocation se reduisoit à assister une heure le matin & une heure le soir aux sacrifices qui se faisoient à la vûe de tout le Peuple :

1. Outre le traité de Meursius intitulé *Elen-sinia*, on peut lire sur les Initiations des Anciens, ce qu'en dit le P. Laffiteau *Mœurs des Sauvages*, t. 1. p. 221. & suiv. Il commence par ces paroles : Les Initiations aux Myste-

res étoient une Ecole pratique de Religion & de vertu, instituée par les Anciens pour apprendre aux hommes à vivre selon les principes de la raison & de la sagesse. Telle est en effet l'idée que nous en donne Cicéron *de leg.* 2. &c.

L v.

mais l'Aspirant étoit placé en un lieu où il ne pouvoit ni le voir ni en être vû. L'instruction étoit d'un plus grand détail. On avertissoit d'abord l'Aspirant qu'il s'agissoit principalement des devoirs de sa condition, & que son examen ne tomberoit que là dessus. Cependant les Prêtres faisoient à son occasion deux entretiens ou conférences par jour auxquelles on l'obligeoit de se trouver. Dans celle du matin, l'un d'entre eux expliquoit pendant une heure les principes généraux de la Religion Egyptienne. Il établissoit la notion d'un Dieu unique qui avoit conçu le monde par son intelligence avant que de le former par sa volonté. Mais pour s'accommoder à la foiblesse des hommes, on leur permettoit d'adorer les differens attributs de son essence, & les differens effets de sa bonté sous les symboles des Astres, comme le Soleil & les Planetes; des

1. Lactance, l. 1.

grands personnages comme Osiris, Jupiter, Mercure ; & même des corps terrestres comme les animaux & les plantes¹. Il ajoûtoit que les Dieux subalternes étoient aussi les esprits dont le Dieu suprême jugeoit à propos d'employer le ministère dans le Gouvernement de l'Univers. Il n'oublioit pas l'esprit tentateur des hommes, & perturbateur de la nature, représenté par Typhon, par les mauvais génies, & par les animaux pernicioeux ou par les plantes venimeuses. Il descendoit de là à l'explication des ceremonies que l'on pratiquoit pour attirer la faveur des Dieux bienfaisans, ou pour détourner la colere des Dieux malfaisans. Les Egyptiens par cette idée confuse d'unité dans l'Etre divin, & de multiplicité dans ses symboles, sont

1. M. l'Abbé Banier remarque fort bien que les premiers Peres de l'Eglise démontroient aux Payens que cette

interprétation ne les disculpoit point d'idolâtrie. Origine des fables, tome. 2. page. 266.

les premiers Auteurs de ce qu'il y a eu de plus sublime dans les opinions Philosophiques, & de plus grossier dans les superstitions populaires. Mais d'ailleurs les origines physiques & historiques des dénominations de ces Dieux secondaires & des variétés de leur culte, étoient exposées d'une manière si sçavante & si curieuse; que Sethos portoit quelque fois envie à ces hommes qui, étant délivrés de tous les embarras de la vie, pouvoient se donner tout entiers à des recherches si satisfaisantes.

La conference du soir étoit d'une heure & demie. On n'y traitoit que de morale. Un des Prêtres exposoit d'abord les regles generales des mœurs, dont il faisoit ensuite l'application à des cas ou à des exemples convenables à la condition de l'Aspirant. Après quoi d'autres Prêtres propoisoient des difficultés qui étoient résolues par le premier : L'Aspirant n'y parloit point. Mais dans les con-

versations familières que les Prêtres tenoient entre eux deux fois par jour ; on lui laissoit dire tout ce qu'il vouloit , non sur la Religion , mais sur la Morale ; & on tâchoit de satisfaire à ses questions ou à ses objections. Outre cela tous les Prêtres destinés aux instructions sacrées , étoient obligés de le recevoir dans leurs cabinets à quelque heure qu'il se présentât dans les intervalles de ses exercices. Cette liberté qui duroit quarante-deux jours , donnoit lieu à l'Aspirant de manifester extrêmement le fond de son ame , & de raconter même plusieurs actions de sa vie qu'il croyoit lui faire honneur : Et les Prêtres de leur côté apportoit une grande attention à étudier son caractère & ses inclinations. Car au lieu que dans les autres Ecoles un seul Maître instruit plusieurs disciples , ici tout le college des Prêtres s'occupoit d'un seul Aspirant. Leurs femmes qu'on appelloit par honneur les Prêtresses ,

quoiqu'elles n'eussent en Egypte aucune fonction sacerdotale, du moins dans les Temples superieurs, logeoient avec eux dans la même enceinte de maison. Mais les quatre étages de cette maison étant doubles, les appartemens des Prêtres donnoient sur le jardin & ceux des Prêtresses sur le dehors. De ces deux côtés séparés par un coridor, celui des femmes s'appelloit aussi par honneur le Palais sacerdotal, pendant que l'autre côté s'appelloit simplement la Maison des Prêtres. Les Prêtresses pouvoient entrer dans l'appartement de leurs maris, excepté dans leur cabinet. Elles n'entroient jamais dans les salles ou pieces communes de la Maison: Mais elles avoient la liberté des corridors, & des passages seuls qui conduisoient aux tribunes du Temple & dans les jardins. On avoit défendu à l'Aspirant de leur parler & même de les saluer en quelque endroit qu'il les rencontrât;

quoiqu'ordinairement il les connut & qu'il les eût vûes dans le monde & sur tout chez le Roi & chez la Reine, où elles alloient à certaines heures comme les autres femmes. On vouloit par là faire comprendre à l'Aspirant qu'il falloit sçavoir se priver quelque fois des choses licites en elles-mêmes ; & au milieu desquelles on se trouvoit. Mais ce qui paroîtra sans doute pénible pour des hommes bien élevés ; ces personnes dont la plûpart étoient d'une très-grande beauté, ne manquoient jamais de lui faire en passant des reverences très-respectueuses, sans qu'il lui fut permis de marquer par le moindre signe qu'il leur rendoit le salut. On lui faisoit faire par là l'essai de la fermeté que l'homme vertueux doit opposer aux charmes du sexe, quand ils se trouvent en concurrence avec le devoir.

Lors que le soir du quarante-deuxième jour étoit arrivé ; on avertis-

soit l'Aspirant que le lendemain, il entreroit dans un silence de dix-huit jours complets, pendant lesquels il ne lui seroit pas permis de prononcer un seul mot, ni de faire même aucun signe qui représentât sa pensée, pour quelque raison que ce pût être; excepté que s'il se sentoît malade, il l'indiqueroit en mettant la main sur son cœur. Quand même il ne l'auroit pas fait, ceux des Prêtres qui étoient Medecins l'auroient aisément connu; & en ce cas tous les exercices étoient interrompus. On le traitoit avec un grand soin: Mais après sa guérison il falloit recommencer toute la purification de l'ame, à quelque jour des trois mois qu'il en fut demeuré. On présentoit en même-temps à l'Aspirant un certain nombre de Livres convenables, avec des tablettes & un style pour écrire ce qu'il voudroit, s'il ne s'étoit pas encore avisé d'en demander. Mais Sethos avoit eu cette pré-

voyance dès le second jour de sa retraite. Il avoit conçu qu'il s'instruïroit moins par les visites fréquentes qu'il étoit permis de rendre aux Prêtres, & par les interrogations perpétuelles qu'on pouvoit leur faire, que par le recueillement & par la lecture. Il avoit déjà copié tout ce qu'il avoit pû retenir des conférences de morale, & il avoit tâché de remonter par la meditation aux principes de toutes les questions particulieres : De sorte qu'il s'étoit mis en état depuis assez long-temps de prévenir dans son esprit toutes les réponses qu'il entendoit donner par le Prêtre qui tenoit la conference, à toutes les questions & à toutes les objections qui lui étoient faites par les autres : Et dans les conversations familières ils avoient tous admiré la justesse & la modestie de ses décisions. Mais ces conversations alloient désormais lui être interdites. Ses autres exercices demeuroient les mêmes, & les deux

conferences continuoient encore pendant les dix-huit jours. Cependant on ne devoit plus l'aller prendre comme auparavant à l'heure de chacun de ses exercices, & c'étoit à lui à s'y rendre ponctuellement au signal commun. En un mot il n'avoit d'autre avertissement que d'être éveillé le matin & l'après-midi. Les jardins lui étoient toujours ouverts, mais il ne devoit prendre garde à personne ni homme ni femme; & il étoit comme seul dans une maison remplie de tant de monde. Personne aussi, ni homme ni femme ne faisoit semblant de prendre garde à lui; & hors son manger qu'on portoit dans son appartement une fois par jour en son absence, on ne lui rendoit plus aucune espece de service. Le Prêtre qui lui annonça ce nouveau reglement, ajoûta que la loi lui en étoit imposée avec la derniere rigidité: Qu'on excusoit quelques legeres inobservations qu'on avoit re-

marquées dans les quarante-deux jours passés ; mais que le moindre violement des regles qu'on venoit de lui prescrire lui feroit perdre sa liberté pour le reste de sa vie. Aussitôt le Prêtre sans attendre aucune réponse de Sethos , emmena avec lui Amedès qui n'avoit pas encore quitté ce jeune Prince , & le laissa comme on peut penser dans une grande tristesse. C'est une situation de l'ame qu'ils vouloient plutôt faire éprouver à leurs Aspirans , pour leur donner lieu de s'en relever avec courage , qu'ils n'avoient envie d'exécuter leurs menaces ; & ils fermoient volontiers les yeux sur les legers manquemens de ceux qu'ils jugeoient dignes d'ailleurs de l'Initiation.

Rien ne fut plus sensible à Sethos que de se voir séparé de son Gouverneur qu'il n'appelloit plus que son pere. Le délaissement où il se voioit , & qui n'étoit là qu'une épreuve ou

un exercice, rapella dans son esprit la véritable situation de sa fortune, sur laquelle à proprement parler il n'avoit pas encore ouvert les yeux. Il se ressouvint de sa mere qu'il avoit perduë, & de la succession au Trône qu'il étoit menacé de perdre : Et la nature l'emportant, ou sur la distraction de la jeunesse dont il sortoit à peine, ou sur la force heroïque qui prenoit en lui des accroissemens visibles, il répandit un torrent de larmes. Mais considerant ensuite l'inutilité & la foiblesse d'un pareil soulagement, il s'arma de résolution & de constance ; & il osa se promettre à lui-même qu'en quelque accident de la vie qu'il pût se trouver, il ne chercheroit point sa consolation dans les pleurs ; & qu'il regarderoit la vertu comme le seul bien & le seul soutien de l'homme.

Le lendemain un peu après son lever il vit entrer trois Prêtres dans sa chambre avec un visage très-é-

rieux. Il étoit très-rude pour l'Aspirant de voir ces hommes, qui lui marquoient auparavant toute sorte d'amitié & de complaisance, s'avancer avec un air de Juges severes. Ils venoient pour lui reprocher, non les petites fautes qu'il pouvoit avoir commises depuis le commencement de sa préparation, & qui n'auroient été des fautes que pour ce temps & pour ce lieu là ; mais les dispositions défectueuses ou vitieuses qu'ils avoient remarquées ou dans ses discours ou dans ses manieres. Ils ne s'en tenoient pas là. Comme le courage qu'il falloit avoir pour s'exposer aux épreuves de l'Initiation ne pouvoit gueres se trouver qu'en des hommes déjà célèbres ; Les Prêtres connoissoient assez ou par eux-mêmes, ou par le bruit public leurs perfections & leur défauts. Mais outre cela, comme on venoit demander fréquemment des conseils ou même des prédictions aux Prêtres, qui pas-

soient pour très-profonds dans la connoissance de l'avenir & des choses les plus cachées, il n'étoit point de diligence qu'ils ne fissent pour s'instruire, sans qu'on s'en apperçût, de tous les secrets des Princes & des Particuliers; à quoi même l'adresse de leurs femmes & de leurs Officiers du second ordre, qui alloient dans le monde, ne contribuoit pas peu. Depuis même que l'Aspirant étoit enfermé chez eux, ils recherchoient avec un grand soin toutes les circonstances de sa vie. Ainsi ils l'étonnoient étrangement en lui rappelant ses actions passées, qui pouvoient mériter quelque censure, & en lui faisant des reprimandes proportionnées à la grieveté du cas, sans qu'il lui fut permis seulement d'ouvrir la bouche. Ils lui défendoient même de perdre son temps à se justifier par écrit: Mais ils prenoient toutes les précautions imaginables pour ne lui rien imputer qui ne fut vrai. Ce fa-

cheux exercice étoit plus ou moins long à chaque fois , & continuoit plus ou moins de jours , selon l'étendue de la matiere , & ils insinuoient à plusieurs qu'ils en sçavoient plus qu'ils n'en vouloient dire. Mais à l'égard de Sethos , à qui les Prêtres n'avoient rien à reprocher , ils se contenterent de le reprendre des larmes qu'il avoit versées la veille , ne croyant pas être vû. Ils lui dirent sur ce sujet les mêmes choses qu'il s'étoit dites à lui-même , après quoi ils se retirèrent & ne revinrent plus.

Vers le soir du dernier jour de silence les trois Prêtres entroient chez l'Aspirant avec un visage serein. Ils lui disoient qu'une des plus salutaires instructions que l'homme sage pouvoit recevoir étoit celle qu'il tiroit de ses propres fautes. Qu'il falloit s'en repentir & s'en corriger ; mais qu'il ne falloit point en concevoir une honte qui portât au découragement & à l'inutilité. Ils ajoû-

toient qu'on avoit admis à l'Initiation des coupables ; mais que leur histoire ne fournissoit pas encore l'exemple du moins d'Initiés Egyptiens , qui depuis leur engagement eussent abandonné la route de la plus haute vertu. Qu'il alloit entrer dans un corps que le mérite seul avoit formé , & qui n'ayant aucun rang par lui-même , occupoit la premiere place dans l'estime de tous les hommes. Ils alloient jusqu'à lui dire que quoique l'Initiation ne fut qu'une participation du Sacerdoce , c'étoit leur naissance qui les faisoit Prêtres ; au lieu que les Initiés étoient des hommes de choix , qui ne parvenoient à cet honneur que par un mérite rigoureusement éprouvé. Ils l'avertissoient ensuite qu'à commencer du lendemain , où il reprendroit l'usage de la parole , on lui donneroit douze jours pour recueillir ou par écrit ou dans sa mémoire ce qu'il avoit appris dans les conférences qu'il avoit

avoit entenduës ou dans les lectures qu'il avoit faites ; pour se préparer à répondre à trois questions de Morale qu'en devoit lui proposer au bout de ce terme. C'est pour cela que ces conferences étoient finies, afin de ne point l'embarasser de nouveaux sujets d'application. On feroit seulement un discours dans la journée pour en remplir le vuide ; Mais il rouleroit sur une matiere un peu différente des précédentes ; & il n'y apporteroit que l'attention qu'il jugeroit à propos. L'assistance aux prières & aux sacrifices ne seroit réglée & pour l'heure & pour la longueur que par sa piété & par son goût. Enfin il auroit la même liberté qu'auparavant de parler à tous les Prêtres & dans leur particulier, & dans leurs conversations ; & il pouvoit même saluer les Prêtresses , quoiqu'on le priât toujours de ne leur point parler.

Sethos , qui avoit apporté en ce lieu de grandes avances & pour la

Tome I,

M

vertu & pour le sçavoir, avoit extraordinairement profité de sa retraite & de son silence par rapport à l'une & à l'autre de ces deux vûes. Ainsi au commencement de ce troisième mois il parut en quelque sorte être devenu égal aux Prêtres, & ils agissoient désormais avec lui comme les grands hommes agissent entre eux. Il eut assez de force & de présence d'esprit dans le premier jour pour ne point redemander Amedès qu'il ne voïoit point encore ; & les Prêtres qui ne le soupçonnoient pas d'indifférence, comprirent par là qu'il se prêtoit de lui-même à toutes les épreuves où l'on vouloit mettre son ame. On le lui rendit pourtant dès le soir même. Mais la politesse qui lui étoit naturelle l'engageant à profiter de la permission qu'on lui avoit donnée à l'égard des Prêtresses ; il fut assez surpris, lorsqu'il en salua pour la première fois deux ou trois qu'il rencontra ensemble dans une allée du

jardin, de voir que c'étoient elles maintenant qui ne lui rendoient pas le salut. Il eut quelque honte de ne s'être pas attendu à quelque reserve semblable dans un lieu comme celui-là; & mettant à profit cette bagatelle, il pensa qu'on vouloit l'accoutumer par là à s'affujettir aux coutumes, ou les plus singulieres, ou les moins importantes des lieux où l'on se trouvoit.

Les discours ou les entretiens des deux mois précédens avoient été faits par des Prêtres très-habiles & très-versés dans les matieres qu'ils avoient traitées. Mais si dans toute la classe des Lettres sacrées il y avoit un homme superieur en génie & en éloquence; c'étoit lui que l'on chargeoit des douze derniers discours qu'il s'agissoit de faire au commencement de ce dernier mois. Il prenoit pour sujet general, L'ESPRIT du véritable Initié. L'Initié, disoit-il, est un homme renouvelé, en qui l'amour

M ij

de la vertu & du devoir a pris la place de toutes les passions qui le faisoient agir auparavant. On voit infailliblement en toutes rencontres ce qu'il fera dans ce qu'il doit faire. La vie n'est rien pour lui. Ce n'est ni l'exemple, ni l'occasion, ni une ardeur passagere qui l'engage à l'exposer. Ces circonstances sont nécessaires à l'homme de passion : Mais l'homme de principe, tel qu'est l'Initié, tient, pour ainsi dire, sa vie dans sa main ; & il n'en use encore que parce que son devoir ne la lui a pas encore demandée. La gloire est ordinairement attachée aux grandes vertus que l'on voit pratiquer aux Initiés : mais elle n'est ni leur motif, ni leur but. Il est important de conserver l'idée & le nom de la gloire parmi les hommes, sur-tout à l'égard de ceux qui, étant nés dans un haut degré d'élevation, ne peuvent ordinairement être animés par aucun autre intérêt sensible. Mais au fond la

gloire n'est l'aiguillon que des foibles ou des commençans. Le motif de l'Initié est la voix de son devoir ; & son but en est l'accomplissement. C'est par là que nous voïons , disoit-il , plusieurs d'entre nos Initiés qui ont mieux aimé rendre à leur Prince ou à leur Patrie des services obscurs & cachés , que d'être revêtus des dignités les plus éclatantes. L'ambition a engagé la plûpart des Aspirans à subir les épreuves du corps ; mais les épreuves de l'ame les ont purgés de l'ambition même. En quelque rang que l'Initié se trouve placé ou par la naissance ou par la fortune , il ne s'y croit établi que pour l'utilité de sa Patrie , & s'il se peut même , du genre humain. Ainsi cet homme inaccessible à tout désir & à toute crainte pour lui-même , est occupé de tous les désirs & de toutes les craintes de ceux qu'il doit rendre heureux , comme leur maître , ou servir comme leur concitoyen. Il alleguoit

M iij

à cette occasion les divers biens que les premiers Héros de l'Egypte, instituteurs du culte des Dieux & de l'Initiation, avoient faits au monde ; la sûreté, la félicité & la gloire qu'ils avoient d'abord procurées à l'Egypte même. Mais, ajoûtoit-il, leur courage magnanime ne pouvant se contenir dans des bornes si étroites ; ils avoient porté les arts utiles chez des nations aussi incultes que leurs terres, ils avoient nettoyé les campagnes & les mers de Brigands & de Pirates ; ou ils les avoient changés eux-mêmes en Peuples polis, par les loix qu'ils leur avoient imposées, par les Sciences qu'ils leur avoient communiquées, & sur tout par les vertus heroïques dont ils leur avoient donné l'exemple. C'est à eux enfin que le monde est redevable de la forme où nous le voyons aujourd'hui. Parcourant les noms des plus fameux Initiés des siècles suivans, il rapportoit des traits de leur vie aussi tou-

chans par la singularité des conjonctures que par la générosité des actions. Il terminoit le récit de ces merveilles en disant que l'ame de l'Initié, cette ame si courageuse, si sublime, est simple, douce, indulgente. Cet homme qui rassemble en lui toutes les vertus, en estime, en relève les moindres traits dans ceux où il les voit paroître; il met au-dessus de lui ceux qui désespèrent de l'atteindre. Il se rend témoignage de la droiture de ses intentions, mais il se défie de ses pensées & de ses vûes. Il ne se sent pas capable de commettre des injustices ni des crimes, mais il reconnoît en lui toutes les foiblesses de la nature. Toujours en garde contre les fautes, il est toujours prêt d'avoüer qu'il en a commis. C'est enfin un homme sans défaut, qui travaille toujours à se corriger; & un homme parfait, qui tend toujours à se perfectionner.

Cette peinture dont je ne présen-

M iiij

te ici qu'une foible ébauche, transportoit Sethos d'admiration. Il disoit à Amedès : Mon pere, d'où vient que les Prêtres m'ont parlé si négligemment de ces derniers discours que j'allois entendre ? C'est là sans doute une de leurs épreuves les plus délicates. Ils vouloient essayer si j'aurois du goût pour la vertu, si sa lumiere attireroit mes regards, & si je serois sensible à ses charmes. Ah ! je n'ai point vécu jusqu'à présent ; il n'y a que le veritable Initié, l'homme vertueux, qui connoisse la sublimité de son être, & qui jouisse de son ame. Tous ceux qui s'attachent à d'autres objets ne sont pas dignes d'être hommes. Bien loin que ces derniers discours soient indifferens, comme les Prêtres sembloient me l'insinuer, je n'ai qu'à m'en remplir pour répondre à toutes les questions qu'on pourra me faire. Je parlerai de source ; & il ne s'agira plus que de conformer la suite de ma vie à

mes réponses. Mais, mon pere, continuoit-il, j'ai été bien aveugle, de n'avoir pas apperçû en vous-même ces vertus sublimes dont on me fait un si riche tableau. C'est sans doute cette simplicité & cette indulgence qui entrent dans le caractère du véritable Initié, qui vous avoient voilé à ma vûë. Le Roi mon ayeul, & la Reine ma mere avoient bien scû percer ce voile, lorsqu'ils vous ont pris pour conseil & pour Ministre. Mon fils, lui dit Amedés, c'est beaucoup pour moi, s'il est vrai que je n'aye pas deshonoré le titre d'Initié que je porte. Mais c'est un autre que moi qui doit lui donner son lustre. La grandeur de votre naissance vous impose des loix plus étenduës, & vous donne aussi de plus grandes facilités qu'à moi pour la pratique des vertus éminentes, & des actions genereuses. Ne me sentant point assez fort pour élever un Prince tel que vous, j'ai emprunté d'abord le se-

M v

cours de toutes les Academies de Memphis pour vous faire apprendre les Sciences sous des Maîtres bien plus habiles que moi; & j'ai tâché de joindre à la vigilance qu'un Gouverneur peut apporter à une éducation particuliere, l'émulation qu'un disciple ne prend ordinairement que dans une éducation publique. Mais les Sciences ne sont rien en comparaison de la vertu. Qui pouvoit mieux vous parler de celle-ci, que ces hommes consommés dans la connoissance des loix divines & humaines? La voix publique donne quelque léger avantage en d'autres parties à certains Prêtres de l'Egypte sur ceux de Memphis. Mais en même-temps elle rend témoignage à ceux-ci d'être les premiers de tous dans la Science des mœurs. A quelle occasion vous devoient-ils parler de la vertu d'une maniere plus profonde, qu'en vous préparant à l'Initiation? Ce privilege qui a été désiré par les plus grands

hommes ; & qu'ils ont regardé comme le couronnement d'une longue suite d'actions merveilleuses , est devenu une partie de votre éducation ; & par conséquent , mon fils , vous engage à commencer par où ils ont fini.

Le lendemain de ces douze jours étant arrivé , le Grand-Prêtre suivi de plusieurs autres entra dans l'appartement de Sethos un moment après qu'il fut levé. Il lui dit : Mon fils , je viens vous proposer les trois Questions , auxquelles vous devez répondre dans neuf jours. Toutes nos instructions & même toutes vos lectures sont finies pour tout ce temps-là. Nous suspendons même nos conversations communes , & il ne vous sera permis de parler en particulier à aucun de nous avant la fin de ce terme. C'est aux Dieux seuls que vous devez désormais demander les lumières dont vous avez besoin. Vous coucherez pendant ces neuf jours

Mvj

dans le Sanctuaire derriere la statue des trois Divinités; afin que la Déesse Isis vous instruisse s'il se peut, dans vos songes mêmes. On lui fera tous les jours à votre reveil, & avant que les portes du Temple soient ouvertes au Peuple, un sacrifice pour la prier de répandre sa sagesse dans votre ame. D'ailleurs vous passerez dans le temple tout le temps que vous jugerez à propos. Vous pourrez aussi mediter à vos réponses dans nos jardins. Cependant pour soulager un peu votre solitude; on vous viendra prendre deux fois par jour pour venir manger avec nous; mais en gardant le silence, & en suivant l'austerité qui vous a été annoncée d'abord pour ces neuf jours, où vous devez jeûner au pain & à l'eau. Voici maintenant nos trois questions, écoulez les attentivement: Quelle est la premiere vertu du Héros? L'Héroïsme consiste-t-il à passer les bornes du devoir? Est-il héroïque

de sacrifier son honneur même à l'intérêt de sa patrie , ou à l'utilité du genre humain ? Le Grand-Prêtre , ayant repeté distinctement ces trois questions encore deux fois , se retira avec les Prêtres qui l'avoient accompagné.

Sethos demeuré seul pour la seconde fois de sa retraite , commença par écrire les trois questions qu'on venoit de lui faire , de peur de les oublier. La premiere réflexion qu'il fit en les considerant ensemble , est que les Prêtres qui l'avoient averti dès le premier jour , que leurs instructions & son examen rouleroient sur sa condition , lui avoient très-peu parlé des devoirs d'un Roi en particulier , & n'en parloient point du tout dans leurs questions. Il jugea de là qu'ils avoient du moins un pressentiment qu'il ne seroit point Roi ; & qu'il ne lui restoit que d'être un Héros. Après avoir poussé quelques soupirs sur son infortune & sur la foi-

blesse de son pere ; il se résolut à la destinée que lui faisoient les Dieux, & se promit avec leur secours de la remplir.

En sortant de son appartement pour aller au Temple ; il s'aperçut qu'un silence profond étoit répandu dans toute l'étenduë de la Maison. En effet pendant ces neuf jours, les Prêtres & toutes les personnes qui habitoient cette vaste demeure, affectoient de ne se point parler en sa présence. Ils ne se parloient même en son absence qu'à l'oreille & pour des affaires d'une pressante nécessité. En d'autres temps les Prêtres & les Prêtresses se promenoient & parloient ensemble dans les jardins à diverses heures. Mais dans ces neuf jours, Sethos n'y vit jamais que les Prêtres qui gardoient tour à tour le bœuf Apis paissant dans le parc qui étoit au milieu. Les femmes du monde entroient chez les Prêtresses ou dans le Palais sacerdotal par le de-

hors ; mais les Prêtresses ne leur ouvroient jamais les portes qu'elles avoient sur les corridors. Ces portes pendant ces neuf jours étoient condamnées pour les Prêtresses mêmes , & elles n'avoient alors aucune communication dans l'intérieur de la Maison , quoique leurs maris pussent toujours entrer chez elles. A l'égard des hommes du monde ou des femmes qui demandoient les Prêtres , on ne les recevoit en tout temps que dans des salles extérieures. Ainsi n'y ayant rien de changé par rapport au dehors , personne dans la ville ne sçavoit qu'il y eut un Aspirant chez les Prêtres ; & ce secret , aussi-bien que tous ceux de leur Maison , étoit gardé par leurs femmes & par les Officiers du second ordre, aussi inviolablement que par eux-mêmes.

Sethos ne fut pas peu surpris lorsqu'étant amené dans la chambre commune des repas , il vit que les Prêtres n'étoient pas mieux servis

que lui ; & que se réduisant eux-mêmes, en sa considération, au jeûne qu'ils lui avoient imposé ; on ne leur donnoit comme à lui à chacun de leurs deux repas, que neuf onces de pain avec un peu d'eau. Il jugea par là que les Prêtres regardoient comme une affaire très-importante la justesse de ses réponses, & qu'il y devoit penser très-profondément. Cependant comme ceux qui se présentoient à l'Initiation, dont plusieurs étoient des hommes de guerre, n'avoient pas tous le don de la parole, & n'étoient pas tous en état de donner un tour avantageux à leurs sentimens & à leurs pensées ; on ne les arrêtoit pas sur les expressions, & ce n'étoit point du tout à une épreuve de bel esprit ou d'éloquence qu'on prétendoit les mettre. Il ne s'agissoit pour l'Aspirant que de manifester une ame droite, bienfaisante, & guérie de l'erreur qui n'est que trop commune à ceux qui se sentent du pouvoir ou de

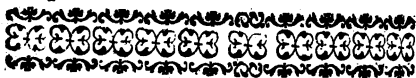
la force, qui est de croire que leur grandeur consiste à se mettre au dessus de toute regle, & à se faire craindre des autres hommes. Il est vrai que s'il leur tomboit entre les mains de ces gens que la témérité ou l'ambition seules avoient engagés à rechercher l'Initiation, & qui paroissent incorrigibles; ils en délivroient le monde avec joye en les envoyant exercer leur bravoure ou leurs intrigues dans les souterrains. Plusieurs de ces Conquerans ou de ces Politiques si renommés dans nos histoires se feroient fait là ensevelir tout vivans. Cependant les exemples en étoient infiniment rares. Il auroit fallu être bien neuf pour ne pas sçavoir avant que de se présenter aux épreuves, que toutes les vertus entroient dans le caractère des Initiés : Et quand on ne l'auroit pas sçu auparavant, il auroit fallu être bien indocile pour ne pas redresser ses jugemens & ses mœurs, par toutes les

instructions & par toutes les corrections que l'on recevoit dans le cours de la purification de l'ame. Au sortir de là il n'étoit plus possible en quelque sorte, qu'un Initié démentit sa profession. Il n'y a point d'émulation plus forte parmi les hommes que celle de soutenir l'honneur d'une compagnie peu nombreuse, dans laquelle on est admis à titre de mérite & de vertu. Cette émulation étoit peut-être moins efficace dans les Initiés étrangers; parce que perdant de vûë l'exemple de leurs confreres, ils pouvoient oublier leurs engagements. Mais n'ayant reçu que la seconde Initiation, ou l'Initiation particuliere; ils n'étoient pas tout à fait du même ordre que les Initiés Egyptiens; & l'honneur du corps ne dépendoit pas d'eux.

Sethos avoit déjà pensé à ses réponses cinq jours entiers; lorsqu'on avertit le Grand-Prêtre qu'il y avoit à la porte du Temple un jeune Car-

thaginois qui paroïssoit, à son air & à son équipage, un homme de la première considération. Il disoit publiquement qu'il avoit été condamné par le Sénat de sa ville à venir à Memphis demander l'expiation de la mort de son frere, qu'il avoit eu le malheur de tuer dans une bataille.

Fin du troisième Livre.



S E T H O S.

LIVRE QUATRIÈME.

IL y avoit alors environ vingt ans qu'un Tyrien nommé Zoros descendant de Cadmus & homme courageux & intelligent, avoit fondé la ville de Carthage, ou du moins avoit étendu l'enceinte de Carthada, déjà bâtie. Dans les frequens voyages qu'il avoit faits sur la mer Méditerranée pour porter son commerce sur toutes ses Côtes, il n'avoit point trouvé d'entrepôt aussi commode que cette petite Ville, construite sur cet agréable rivage qu'on appelloit dès-lors le séjour des Nymphes. Il résolut enfin de s'établir lui-même à Carthada & de l'agrandir. Dans ce

dessein , il y amena tous ses Vaisseaux chargez de grandes richesses. Il fut reçu avec joye par des Peuples qui n'étoient point encore dans l'opulence , où ils arriverent bien-tôt par ses soins. Il augmenta & embellit leur Ville , jusqu'au point de la rendre méconnoissable ; & il lui laissa son ancien nom auquel il donna seulement une terminaison Phœnicienne. La memoire de Cadmus , duquel Zoros tiroit son origine & dont il imitoit les vertus , lui attira la confiance non-seulement des citoyens de Carthage , mais encore de toutes les Villes bâties depuis deux cens ans par ce Heros aux environs de celle-là , & qui remplissoient la Zeugitane. Ainsi Zoros forma en très-peu de temps un état considerable : Mais pour rendre plus douce son autorité naissante , il crut devoir donner au Gouvernement une apparence d'Aristocratie. Ainsi il institua un Senat composé de dix

citoyens de Carthage, & de deux autres de chacune des autres Villes, & il ne retint pour lui que le titre de Prince du Senat. Voilà la vraie origine de Carthage, selon mes memoires, & même telle qu'on la trouve en rassemblant les témoignages de Philistus, d'Appien d'Alexandrie, & de quelques autres de nos Auteurs. Car l'histoire de Didon est postérieure à cette époque de quelques centaines d'années ; & il est certain d'ailleurs que cette Princesse fugitive n'a bâti dans cette Ville déjà fondée que la citadelle de Byrsa.

Le grand Prêtre auroit connu le nom du jeune Carthaginois dont la réputation étoit déjà fort répandue ; mais il ne vouloit se nommer qu'au grand Prêtre, dans la pensée de s'attirer plus d'égards par cette préférence. Il ne connoissoit pas encore le caractère de ces hommes inflexibles, qui dans les pratiques de Religion ne distinguoient personne. Le

grand Prêtre lui envoya dire que ce n'étoit point dans le temple qu'il le recevrait, & qu'il falloit se présenter à la porte de leur maison. Que cependant il auroit pû se dispenser de publier lui-même une action qui avoit besoin d'être expiée ; & que c'étoit aux Prêtres seuls qu'il en devoit venir expliquer les circonstances. Le Carthaginois plus honteux de cette reprimande que de l'exploit odieux dont il s'applaudissoit au fond de son ame, se laissa conduire tranquillement à la porte où on le menoit. On l'y fit entrer seul, en disant à toute sa suite qu'on n'auroit de ses nouvelles qu'après trois jours. Le grand Prêtre qui l'attendoit au milieu de ses collègues, lui dit, sans lui donner le temps de parler : Qu'avant que de s'informer s'il avoit tué son frere volontairement ou par hazard ; s'il avoit commis un véritable assassinat, ou si ce meurtre étoit couvert du pretexte du bien public, ou

de sa défense particuliere ; ils regardoient tous comme une grande marque de la colere des Dieux sur lui, l'occasion funeste qui l'avoit conduit à faire un coup si malheureux, & qui révoltoit si fort la nature : Qu'il passeroit trois jours dans une prison étroite , où l'on ne lui donneroît que ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance. Selon les loix de l'Egypte , ajoûta-t'il , non-seulement celui qui tuë, mais celui qui ne défend pas autant qu'il peut , l'homme qu'on attaque & qu'on veut tuer , est coupable de mort. Nous ne soumettons pas à nos loix les étrangers , chez la plûpart desquels nous sçavons que l'homicide n'est puni que de l'exil ; & ce n'est pas le tribunal favorable des expiations qui juge à mort dans l'Egypte même. Mais d'ailleurs nous tachons d'inspirer la crainte des Dieux & la terreur de leurs jugemens, ou aux Egyptiens qui ne sont amenez ici que par
des

des accidens ou des malheurs involontaires, ou aux Etrangers qui nous sont envoyés souvent pour des crimes; afin que les uns & les autres sortent d'ici plus circonspects, & plus vertueux, s'il se peut, que les innocens mêmes. Cependant, lui dit-il enfin, préparés-vous à rendre demain un compte exact de votre action à notre College assemblé. Jusques-là nous ne voulons rien sçavoir de ce qui vous regarde. Mais si la déposition que vous nous ferés demain est sincere; elle vous absoudra devant les Dieux. Si au contraire elle est fausse ou déguisée; vous emportés avec vous, malgré l'expiation extérieure que vous recevrés, une éternelle condamnation.

Le lendemain matin on alla prendre le Carthaginois dans sa prison, & on l'amena revêtu d'un sac comme un criminel dans une grande salle de forme ovale. Le Grand Prêtre étoit assis au fond, & tous les autres à côté

de lui à droite & à gauche sur des sièges un peu plus bas comme au tribunal du Labyrinthe. Les Initiés pouvoient assister à ces sortes d'audiences : Ainsi Amedès & Orphée se trouverent à celle-ci. Ils étoient placés après tous les Prêtres, & le jeune Sethos étoit assis hors de rang & au dessous des Initiés. Comme il s'agissoit d'un Etranger qui ne pouvoit pas le connoître, & que d'ailleurs ses exercices étoient fort avancés ; on avoit cru qu'il lui seroit avantageux d'entendre le jugement que l'on porteroit sur une cause qui paroissoit importante & singulière. Le Carthaginois debout & tête nuë parla ainsi, en se servant de la langue Egyptienne qu'il sçavoit parfaitement.

Venerable Chef de ce Sacré College, & vous Prêtres de la grande Déesse Isis ; vous voyés devant vous Saphon fils du celebre Zoros fondateur de Carthage, instituteur & Prince de son Senat. Quoique nous fus-

fions deux freres jumeaux, ¹ Gifcon & moi, la qualité d'ainé ne m'a jamais été contestée. Cependant mon pere qui avance en âge, voulant établir son successeur de son vivant même, avoit mis mon droit en doute, & avoit attaché la gloire de remplir sa place à une condition qu'il avoit offerte à mon frere aussi bien qu'à moi. Cette condition étoit que celui de nous deux qui feroit dans le cours de trois années l'action la plus heroïque, feroit nommé son successeur par lui-même & par le Senat. Je ne veux point attribuer cette idée de mon pere à une prédilection injuste qu'il eut pour mon frere; bien que mes amis m'en eussent déjà averti. J'aime mieux croire que mon pere jouissant de plusieurs victoires que

1. Saphon & Gifcon sont nommés dans les anciens Auteurs qui ont parlé de Carthage comme deux parens très-proches; & quelques-uns

les placent avant la guerre de Troye. V. l'histoire d'Espagne de Mariana, l. 1. & 2. & les Remarques du Pere Charenton.

N ij

j'ai remportées en son nom, & voiant son état accru de toute la Numidie que j'avois déjà conquise par mes armes ; il ne doutoit pas que je ne gagnasse le prix sur mon frere dans la condition proposée : & qu'ainsi joignant le titre du mérite à celui de la naissance, je n'acquiesse par là un plus grand crédit sur les peuples que je devois gouverner après sa mort. Je ne prétens point insinuer par ce discours que Giscon mon frere fut un homme sans courage. Cependant, non seulement il n'a jamais tenté d'agrandir le nouvel Empire de Carthage, par des conquêtes qu'il auroit pû faire d'un autre côté que moi ; il ne m'a même jamais aidé dans les miennes. Depuis que nous étions l'un & l'autre en âge de porter les armes, il s'étoit borné à repousser les Barbares qui faisoient de fréquentes incursions dans nos provinces meridionales dont ils sont voisins, & qui venoient quelquefois jusqu'aux por-

tes de Carthage. Mais rendant volontiers justice à sa vigilance & à sa patience, il est certain qu'il n'a jamais eu lieu d'attaquer & de défaire à la fois que des partis de quarante ou de cinquante coureurs. Ainsi tous les combats répétés & réunis n'avoient rien de comparable à la gloire & à l'avantage de trois ou quatre victoires décisives que j'ai gagnées, & qui ont commencé à faire de notre Empire un des plus grands qu'on ait vûs encore. Voilà quel étoit l'état des choses, quand mon pere nous fit à l'un & à l'autre en plein Senat, la proposition dont j'ai parlé. Aussitôt ne croyant point devoir chercher d'actions heroïques hors de la guerre, & persuadé que la premiere vertu du Heros est la valeur; je me disposai pour remplir la condition prescrite, à reprendre les armes, & à porter plus loin mes premiers exploits.

Vers la fin des deux premieres

N iij

années, j'avois conquis au delà de la Numidie, toute la Mauritanie Sififense, ainsi nommée de sa capitale Sitifi, que j'avois prise après un long siège. Je comptois de m'avancer vers les montagnes d'Atlas, en n'épargnant que le pays sacré des Hesperides; & je ne desespérois pas d'arriver dans la troisième année jusqu'aux rivages de l'Océan; lorsque je fus détourné de mon entreprise & rappelé du côté de Carthage par une nouvelle surprenante. Mon frere avoit disparu dès le lendemain de la proposition de mon pere; & je jugeai dès lors qu'il abandonnoit la partie. Mais j'appris à Sitifi qu'il étoit passé chez ces peuples vagabonds, qui venoient auparavant faire des courses sur nos terres, & qu'il avoit lui-même chassés tant de fois au delà de nos frontieres. On me dit qu'il avoit employé les deux premieres années de son absence à aller avec des risques & des fatigues sans nombre, ou

dans leurs cavernes séparées les unes des autres de plusieurs milles, ou dans leurs tentes qui changeoient fréquemment de place : Qu'enfin à force d'invitations & de remontrances, il leur avoit persuadé de s'assembler en forme de nation policée, de bâtir des villes de distance en distance pour leur commodité commune, & même de fonder une Capitale qui seroit le centre de leur domination. En effet nous scûmes bientôt que de l'autre côté des montagnes, que nous prenons pour limites vers le midi, on élevoit en diligence les murs de Capsa, située sur une rivière qui va se dégorger dans la mer, vis-à-vis la petite Syrte. Ainsi ces peuples qui ne portoient autrefois que le nom de leur malheureuse profession de Coureurs, se faisoient déjà appeler les Capsenses, & exigeoient des égards de leurs voisins & de nous-mêmes. Il faut convenir qu'occupés de leur établissement, ils a-

N iiij

voient cessé depuis quelque tems de faire des courses dans nos campagnes. Mais vous jugés bien, ô sages Prêtres de Memphis, combien un Empire qui s'élevoit si proche de nous, devoit être suspect au nôtre. Ainsi je crus qu'il étoit de mon honneur, de mon devoir, & de l'interêt de Carthage, de m'opposer à la naissance de cet Etat. Je me préparai donc à les aller attaquer dans leurs forts qui n'étoient pas encore achevés, & avant que leur milice & leur République même pût être réglée. Comme j'avois déjà une grande armée sur pié, je fus bientôt prêt à me mettre en marche. Dès que mon frere en fut averti, il envoya au devant de moi des Hérauts, qui néanmoins se disoient députés, non de sa part, mais de celle des Capsenses. Ils me declarerent qu'ils n'avoient eu aucune intention d'être ennemis des Carthaginois; qu'ils avoient seulement prétendu former une République comme la

nôtre ; à cela près que l'inferiorité de leur nombre leur ôtoit toute idée d'attaques & de conquêtes : Qu'ils avoient commencé à construire des forts & des places , & qu'ils vouloient les achever , seulement pour se défendre de leurs voisins , s'ils étoient assez injustes pour s'opposer à leur établissement. Je leur répondis qu'il me suffisoit pour les regarder comme ennemis & même comme coupables , qu'ils eussent pour Chef, un fils du Fondateur de Carthage , qui au lieu d'agir avec son frere pour la gloire de sa nation , détruisoit l'esperance qu'elle avoit de se rendre un jour maîtresse de toutes les terres habitables de l'Afrique ; puisqu'il fondeoit une République rivale de la sienne propre ; & qui , si on la laissoit subsister , borneroit à jamais l'Empire Carthaginois du côté du midi. Ils me repliquerent qu'il étoit vrai qu'ils avoient suivi les conseils de mon frere pour former entre eux une

N v

nation sociable & raisonnable , avec laquelle nous pouvions faire alliance, & qui nous mettoit à l'abri nous-mêmes des incursions des Garamantes, & d'autres peuples plus indisciplinables qu'ils ne l'avoient été : Mais que d'ailleurs mon frere n'avoit accepté aucun titre parmi eux , & que c'étoit à eux seuls que j'aurois affaire dans le combat. Comme j'étois conduit à cette dernière entreprise par une raison d'Etat qui ne souffroit pas le délai d'une négociation , & que d'ailleurs il ne s'agissoit pour moi que de faire des actions heroïques ; je leur dis en un mot que je leur rendrois ma dernière réponse dans une bataille.

Je marchai donc sur les pas des Herauts qui s'en retournoient ; & ils eurent bien de la peine à faire plus de diligence que moi , quoique je conduisisse une armée entière. Je m'attendois à passer les montagnes pour arriver au pié de Capfa. Mais

dès le moment que les Capsenses eurent reçu ma réponse, ils les passèrent eux-mêmes, descendirent de notre côté, & se procurèrent l'avantage de ne combattre que sur nos terres. Je fus surpris de découvrir du haut d'une colline encore assez éloignée d'eux, une armée qui paroissoit être de quarante mille hommes, & qui avoit à dos les montagnes, dont les défilés leur pouvoient fournir aisément de nouvelles troupes. Cependant comme la mienne étoit de cent mille hommes effectifs, je me jugeai assez fort pour les attaquer. Je fis reposer mon armée un jour & une nuit derrière la colline qui la cachoit encore, comprenant bien qu'il faudroit livrer bataille en arrivant. Les ennemis de leur côté, comme s'ils avoient eu autant d'envie que moi de terminer la querelle par un combat, avoient laissé devant eux une grande plaine, où je conduisis mes troupes déjà toutes arrangées. Ils leur don-

N vj

nerent même le tems d'arriver & de se poster, dans le dessein sans doute de les combattre toutes ensemble, Mais alors nous attaquant de front & par les côtés, ils joignoient à tout l'ordre & à toute la fermeté de soldats disciplinés tels qu'ils l'étoient devenus, l'adresse qu'ils avoient autrefois de porter leurs coups, & de se retirer sur le champ. Le combat qui s'étoit engagé avant midi, avoit déjà duré cinq heures entieres, & nous commençons à perdre beaucoup plus de monde qu'eux. Ainsi je résolus d'aller directement à mon frere que je reconnoissois depuis long-tems à ses armes Carthaginoises, & aux mouvemens qu'il se donnoit dans l'armée qu'il commandoit; quoique par une espece de honte qu'il avoit, à ce que je crois, de se voir les armes à la main contre son pere, & de se souiller du sang de ses compatriotes, il tint toujours baissée la visiere de son casque. Je le joignis malgré

la legereté qui le portoit en tous les endroits de la bataille où il se croyoit nécessaire. Fils & frere traître , lui criai-je en l'abordant , terminons ce combat trop sanglant pour ta patrie , par la mort de l'un ou de l'autre. Sans me répondre , il para avec son épée le coup que je lui portois au défaut du casque. Mais comme il se détournoit pour aller ailleurs , je lui enfonçai la mienne jusqu'à la garde au dessous de la cuirasse ; & au même instant , il tomba mort aux piés de son cheval. Ce coup fit changer la face du combat. Les Capsenses se retirèrent , quoiqu'en bon ordre , dans les défilés de leurs montagnes , & nous demeurames maîtres du champ de bataille. Cependant comme je m'aperçus qu'ils se mettoient là en état de nous défendre le passage , & que mon armée diminuée d'environ trente mille hommes , étoit d'ailleurs fatiguée & rebutée ; je la ramenai en abandonnant pour cette fois le des-

sein que j'avois de détruire les murs de Capſa. Ainſi le funeſte ouvrage de mon frere ſubſiſte encore malgré la défaite des Capſenſes & ſa mort.

Dès que nous fumes revenus à Carthage, mon pere me fit dire qu'il ne vouloit me revoir pour la première fois que dans le Senat. Il témoigna en ma préſence aux Senateurs aſſemblés que l'affliction qu'il ne pouvoit ſ'empêcher d'avoir de la mort de mon frere, malgré ſon infidélité qu'il nommoit toujours apparente, lui ôtoit la liberté néceſſaire pour porter un jugement ſain & entier ſur mon ſujet : Qu'ainſi il ſ'en remettoit pleinement à leur déciſion. Après une longue délibération, pendant laquelle j'étois ſorti, on me fit rentrer. Le plus ancien Sénateur prenant la parole dit : Que le Senat ne jugeant que de l'exterieur des actions, & voulant prévenir le danger de l'exemple équivoque de mon frere ; on alloit condamner ſa memoire quoi qu'à

regret, comme ayant été tué les armes à la main contre son pere & contre sa patrie. Qu'à mon égard, sans rien décider sur la condition prescrite, & annullant la proposition qui nous avoit été faite, puisque mon frere étant mort & moi demeurant seul, elle devenoit inutile; on m'assûroit, de l'aveu même de mon pere, la succession à la Principauté du Senat, à laquelle j'avois d'ailleurs une prétention naturelle par la primauté du moment qui déterminoit mon aînesse. Mais que pour détourner de dessus moi la colere des Dieux qui sçavent seuls le fond des choses; & en réparation du soupçon qu'on pouvoit avoir contre moi, de m'être défait sous un prétexte honorable d'un compétiteur dangereux; je viendrois demander humblement l'expiation aux Prêtres de Memphis, les plus fameux de toute l'Egypte dans la science de la Religion & des mœurs. Voilà, Venerable Chef, & vous très-saints

Prêtres, le recit fidele de mon action, & la raison qui m'amene devant votre Tribunal; vous suppliant de joindre à l'expiation que je demande pour le passé, vos sages instructions pour l'avenir.

Dès que le Carthaginois eut achevé son discours, le grand Prêtre le fit asseoir sur une sellette qui étoit derrière lui, & parla ainsi. Saphon, fils de Zoros, nous avons depuis longtemps une très-grande estime pour votre pere ce fondateur pacifique de Carthage dont les exploits n'ont jamais été que des bienfaits. Tous les jugemens qu'on nous a rapportés de votre Senat, nous ont donné une haute idée de sa sagesse. Nous révérons la vertu de votre frere, avant la dernière bataille que vous nous avés racontée, & dont on ne nous avoit pas encore fait le détail. A votre égard, nous voyons par votre discours, & nous sçavions déjà par la renommée, que vous êtes un grand homme de

guerre : mais vos principes ne sont pas les nôtres. Nous avons ici un jeune Eleve que je vais faire parler , & vous apprendrés de la bouche d'un commençant , combien les leçons de notre Déesse sont superieures aux idées confuses & tumultueuses de la plûpart des hommes , & sur-tout de ceux qui se sont livrés à la passion aveugle de la guerre. Aussi-tôt le Grand Prêtre appella Sethos qui s'approcha de lui avec de grandes marques de surprise, de modestie , & d'obéissance. Il le plaça debout vis-à-vis le Carthaginois , & lui ordonna de faire au discours qu'il avoit entendu , la réponse que la Déesse lui inspireroit. Le Grand Prêtre regardoit comme une rencontre très-heureuse qu'il se fut agi d'actions héroïques dans l'histoire de Saphon & de Giscon ; & il ne doutoit pas que Sethos n'employât dans son discours ce qu'il préparoit depuis cinq jours sur les trois questions qui lui avoient

été faites. : Quelle est la premiere vertu du Héros ? L'Héroïsme consiste-t'il à passer les bornes du devoir ? Est-il héroïque de sacrifier son honneur même à l'interêt de sa patrie, ou à l'utilité du genre humain ? Avant que le jeune Prince commençât, le Grand Prêtre dit à Saphon : Que la naissance de ce jeune homme le mettroit seule en droit de lui répondre ; & que d'ailleurs ils étoient tous là pour le remettre dans la voye de la verité & de la justice, s'il lui arrivoit de s'en écarter. C'est sur cette circonstance, dont Orphée fut témoin, qu'il établit dans la Grece, qu'on pouvoit aller recevoir l'expiation chés les Rois initiés aux Mysteres d'Eleusine, comme Bellerophon l'alla recevoir en effet chés Proetus Roi d'Argos, sans parler de plusieurs autres exemples. Le jeune Sethos commença ainsi son discours.

Isis, ô grande Déesse des Egyptiens, conduisés ma langue & ne

lui permettés pas de rien proferer qui soit indigne des instructions que vos saints Ministres m'ont données de votre part. Il me semble, Saphon, que vous n'avez pas pris le sens de la proposition qui vous a été faite, quand vous avez crû que l'action héroïque qu'on demandoit de vous, consistoit à attaquer vos voisins, & à les subjuguier indifferemment. Je ne touche point à la conquête que vous avez faite de la Sitifense depuis la condition prescrite ; puisque n'ayant point dit quelle raison vous a armé contre ses peuples, votre recit, auquel seul je dois m'arrêter, ne fournit pas de quoi juger si vous les avez bien ou mal conquis. Je suis néanmoins persuadé que si vous ne les avez attaqués que pour vous donner la gloire de faire une action héroïque, cette intention même vous l'a fait manquer ; parce qu'une action héroïque ne sçauroit avoir pour objet & pour fin la gloire de celui qui la

fait , & qu'il faut nécessairement qu'elle se rapporte à l'interêt & à l'avantage des autres. Vous avez exposé au long le motif qui vous a conduit contre les Capsenses ; & votre seule exposition suffit à mon sens pour faire voir l'injustice de votre cause ; ce qui vous éloigne encore plus de l'action héroïque ; puisque l'action héroïque , partant d'un principe de vertu , il est impossible que la vertu subsiste avec l'injustice. En effet vous avez vous-même réfuté le prétexte du danger d'une République qui s'éleveroit à côté de la vôtre , lorsque vous avez avoué que les Capsenses occupés de leur établissement avoient cessé de faire des courses sur vos terres. Ces courses sont un péril dont les États trop voisins des Sauvages ne sçauroient presque jamais se délivrer ; par la raison même que les coureurs , ne faisant jamais de grands corps , on ne sçauroit jamais parvenir à les détruire ; & que se glissant sans être ap-

perçûs , ils trouvent des passages à côté des forteresses & des murailles qui arrêtent les armées entieres. Ainsi en vous opposant par la consideration d'un péril très-éloigné, à la naissance d'une République qui par les bornes étroites de son territoire en comparaison de l'étenduë de votre Empire, ne pouvoit vous faire aucun ombrage; qui vous offroit d'ailleurs son amitié & son alliance, & qui vous défend elle-même d'autres Barbares plus dangereux; vous avés voulu faire rentrer votre patrie dans un mal présent & continu pour acquérir l'honneur d'une victoire utile à vous seul: Exemple qui n'a été donné que trop souvent par ces Princes guerriers qui ont sacrifié, non seulement des nations étrangères & innocentes, mais les biens & les vies de leurs propres sujets, à leur réputation particuliere. Vous avés eu, ce me semble encore plus de tort, en allant aux Herauts des Capenses

l'esperance qu'avoit votre patrie de se rendre maîtresse de toutes les terres habitables de l'Afrique. Car outre que votre patrie ne doit point faire non plus que vous des conquêtes injustes ; d'ailleurs les terres des Capsenses mêmes ne sont devenues habitables que par les soins qu'ils prennent de cultiver leurs campagnes, & de les partager par des villes, depuis qu'ils forment une nation policée. Ainsi voulant les détruire il n'a pas tenu à vous que votre patrie ne demeurât environnée, comme elle l'étoit auparavant, ou de cavernes de voleurs ou de solitudes affreuses : Et vous avés imité, du moins en cette occasion, ces Conquerans qui semblent ne vouloir faire du monde entier qu'un vaste desert.

Le principe de toutes ces erreurs, est la fausse idée que vous vous êtes faite du Heros, lorsque vous avés crû que sa premiere vertu étoit la valeur,

La valeur elle-même est plutôt une disposition naturelle & avantageuse de l'ame & du corps, qu'elle n'est une vertu. On en peut faire comme de plusieurs autres qualités semblables, un bon ou un mauvais usage. Elle se trouve en de méchans hommes; & elle a quelquefois rendu méchans des hommes qui auroient été bons sans elle. La valeur ne devient louable & respectable que par une vertu supérieure qui l'emploie & qui la dirige. Cette vertu dans le sujet ou dans le citoyen est l'amour de son Prince & de sa patrie guidé par la simple obéissance. Dans le Prince ou le Chef de la République c'est l'amour de ses peuples, éclairé par la justice qu'il observe à l'égard même de ses voisins & de ses ennemis. Dans le Héros enfin, c'est l'amour des hommes en general, ou l'humanité conduite par un zele fondé sur une vive esperance de la protection des Dieux. Ainsi c'est cette huma-

nité courageuse, cet amour zélé du genre humain, qui est la première vertu du Héros. Le vrai courage qui pris en général convient à toute condition & même à tout sexe, mais qui, appliqué aux exploits de guerre, se nomme valeur, consiste toujours à braver toutes sortes de périls pour suivre le devoir. C'est cette seule vue du devoir qui distingue la valeur véritable ou vertueuse de l'aveugle fureur ou de l'injuste violence, & qui rend toujours l'Héroïsme même raisonnable. Mais on m'a appris qu'il y a deux sortes de devoirs; l'un d'état, & l'autre d'inspiration. Le devoir d'état regarde ceux qui étant nécessaires à leur patrie ou à leurs familles, ou qui même se défiant de leurs forces se bornent sagement à remplir les obligations ordinaires de leur état, préférables pour la plupart des hommes à toutes les autres. Le devoir d'inspiration n'est propre qu'à ceux que les Dieux semblent tirer de l'ordre

l'ordre commun pour les conduire à des œuvres plus sublimes en elles-mêmes, & plus utiles ou à leur patrie ou au genre humain : & ce dernier devoir, ordinairement indiqué par les conjonctures singulières où la Providence met quelques hommes, devient le devoir du Heros. Il a besoin pour le remplir d'une valeur fort élevée au-dessus de celle des Conquerans vulgaires ; & nous voyons aussi que les vrais Heros, ou les bienfaiteurs du genre humain, ont toujours passé pour les plus courageux de tous les hommes. Un cœur rempli d'une semblable inspiration, un homme touché du véritable Heroïsme ne court pas risque de s'arrêter dans sa course ; & il n'est dangereux pour lui que de passer les bornes du devoir. Ainsi toute son attention est de résister à tous les mouvemens d'une valeur, ou même d'une générosité outrée ; c'est-à-dire qui ne

tourneroit qu'à sa propre gloire, sans aller au bien des hommes auxquels il a consacré ses travaux & sa vie. Il sçait que la vertu sublime se reconnoît, non à des œuvres superflues, mais à l'accomplissement entier & parfait de celles qui lui sont imposées. Son devoir est aussi étendu que l'utilité publique; mais aussi l'utilité publique en fait les bornes qu'il ne veut jamais passer. En effet le Heros, bien loin de chercher une gloire vaine, s'expose pour le service de sa patrie ou du genre humain, aux interprétations bizarres ou aux condamnations injustes des hommes mêmes qu'il veut servir. Incapable de commettre une action lâche sous quelque prétexte d'utilité que ce puisse être, il ne sacrifie jamais l'honneur réel qui dépend de lui : Mais ferme dans ses projets, il sacrifie sans peine pour les accomplir l'honneur apparent qui tient à l'opinion passagère des

hommes envieux ou mal instruits. C'est à ces traits, ô Saphon, que les vrais Heros se font fait connoître, & les exemples qu'ils nous ont tracés doivent nous apprendre que les actions les moins brillantes ne sont pas toujours les moins héroïques.

Dès que Sethos eut fini son discours, il se tourna vers le grand Prêtre qui lui fit signe de se remettre à sa place, & qui dit au Carthaginois : Saphon, le même esprit qui anime tous les serviteurs de notre Déesse, a fait parler ce jeune homme comme nous aurions parlé nous-mêmes. Le portrait qu'il a fait du Heros convient à Giscon votre frere dans les deux premières années de son entreprise. En effet dans ces ennemis qui lui avoient donné tant de peine dès le tems qu'il défendoit vos terres de leurs incursions, il a vû des hommes qui en cette qualité méritoient son affection & sa tendresse ; & il a jugé

O ij

qu'en servant sa patrie , il pouvoit les servir eux-mêmes. Il a subi selon votre propre témoignage tous les travaux & tous les dangers attachés à ce devoir d'inspiration : & pour le remplir il s'est exposé dès le premier jour à des soupçons défavorables que vous avés appuyés vous-même , & à travers lesquels il paroît que votre pere & votre Sénat avoient seuls apperçu la vérité. Mais nous distinguons ce premier tems de celui où , selon votre récit , votre frere a fait passer les troupes des Capsenses dans les terres des Carthaginois. Elles avoient droit d'y passer pour s'opposer à votre attaque ; mais il n'avoit pas droit de les y conduire. Il est d'autant plus condamnable dans cette dernière circonstance , & sur tout dans le combat donné contre les Carthaginois où il commandoit en personne , qu'il avoit crû ne devoir accepter aucun titre chez les Cap-

senfes, & qu'il paroiffoit les avoir mis en état de fe défendre fuffifamment eux-mêmes. Mais j'oferai vous le dire ; vous devez vous reprocher fon propre tort ; les procedés de l'injuftice embaraffent fouvent la vertu même. La mort de votre frere a fatisfait les Dieux à fon égard, & nous travaillerons avec vous pour les appaifer en votre faveur.

Cependant malgré l'injuftice du fond de votre caufe dans la guerre des Capsenfes & dans le meurtre de votre frere ; comme l'un & l'autre font couverts du motif fpécieux du fervice de la patrie, votre Sénat vous a décerné très-fagement la fucceffion à la place de votre pere. Le titre d'Heritier d'une Couronne ou des autres Dignités paternelles ne demande pas les vertus épurées qu'exige le titre de Heros : & il eft même de l'utilité & de la tranquillité publique que les fucceffions foient plutôt attachées à l'ordre de

O iij

la naissance qu'à des estimations difficiles & souvent dangereuses du mérite personnel. Il semble même que votre frere vous ait cédé une succession qu'il sçavoit bien ne lui être pas dûë, lorsqu'il a disparu de Carthage pour suivre le projet héroïque qu'il avoit formé de policer une nation barbare. Ce sera à vous, ô Saphon, à gouverner vos peuples suivant les principes qu'on vous a fait entrevoir, & plutôt en Prince équitable qu'en grand Capitaine. Cette dernière qualité qui est brillante dans un homme de votre âge & qui porte les armes pour le service de son pere, est beaucoup moins convenable au Chef d'une grande République, actuellement chargé du soin de ses peuples & du maintien des Loix parmi eux. Nous ne sommes pas assez injustes pour ne pas estimer votre intelligence dans l'art de la Guerre, & nous ne condamnons pas toutes vos victoires. Nous

ſçavons que les Nomades, avant la conquête que vous avez faite de leur pays n'étoient gueres plus policés que les Capſenſes l'étoient avant l'entreprise de votre frere. Nous ſçavons même que vous avez eu ſoin de conſerver les riches pâturages de la Numidie, & que votre pere la traite aujourd'hui comme une de ſes Provinces les plus fidelles. Il eſt permis de conquérir des Peuples ſans Maître & ſans Loix, pour les rendre plus heureux & plus raiſonnables qu'ils ne l'étoient auparavant. Il vous ſera même permis de ſubjuguer des peuples qui auront un Maître & des Loix, lorsqu'ils feront des Ennemis injuſtes & irréconciliables de vos Sujets, comme nous avons oûi dire que l'étoient à l'égard de Carthage les habitans de la Maumitanie Sutiſenſe, que vous avés très-juſtement ſoumis. Il ne vous a donc manqué juſqu'à préſent que de connoître

O iij

les vrais principes de la Morale, & de bien diriger votre valeur & les autres grandes qualités que les Dieux vous ont données. Faut de cette connoissance & de cette droiture d'intention, il vous est arrivé, ou de faire des actions injustes, ou de n'avoir pas mérité auprès des Dieux en faisant même des actions justes. Nous bornons là les instructions que vous nous avés demandées vous-même. Meditez - les en silence dans le reste de cette journée. Vous recevrez demain l'expiation corporelle, & le jour suivant on fera sur vous le Sacrifice expiatoire. Aussi-tôt on emmena le Carthaginois qui vouloit dire quelque chose pour sa défense : mais les Officiers du second Ordre chargés de sa personne l'avertirent que toutes répliques lui étoient interdites ; & que d'ailleurs elles étoient superflues devant un Tribunal de médiation & de grace.

Dès qu'il se fut retiré, le Grand Prêtre demanda à tous ses Collegues s'il ne leur sembloit pas que Sethos avoit satisfait dans son discours aux trois questions qui lui avoient été faites six jours auparavant. Ils répondirent tous qu'il les avoit parfaitement résolues ; & qu'à l'occasion de l'histoire du Carthaginois & de son frere , il avoit donné à ses réponses toute l'étendue & toute la précision qu'on pouvoit souhaiter. Cela étant ainsi , dit le Grand Prêtre, nous acheverons le jeûne de ces neuf jours , afin d'obtenir des Dieux qu'ils gravent pour jamais dans l'ame de ce jeune Prince les maximes qu'ils lui ont enseignées eux-mêmes. D'ailleurs je crois que nous pouvons dispenser notre maison du silence qui y regneroit encore trois jours en faveur d'un Aspirant qui n'auroit pas été aussi-tôt prêt que celui-ci. Ce silence même seroit difficile à garder parmi toutes les cérémonies

O v

de l'expiation du Carthaginois. Je pense qu'on y peut admettre Sethos, puisqu'il a déjà mérité par ses réponses le privilège de la manifestation. Les Prêtres entrèrent unanimement dans cet avis.

Le lendemain dès la pointe du jour le Prêtre Chef des expiations suivi de plusieurs Officiers du second Ordre alla trouver le Carthaginois dans sa prison. Elle avoit une porte sur le bord du canal souterrain que l'on traversoit dans les épreuves de l'initiation. Cette porte étoit proche de la chute d'eau, en deçà pourtant des barreaux par où l'eau entroit dans le canal. On la lui ouvrit par le dedans, & on le fit sortir par-là. L'un & l'autre bord étoit éclairé de plusieurs torches, & il vit un appareil terrible de machines & de gens préposés pour les servir. Sur le bord de son côté étoit une cuve d'airain pleine d'une liqueur un peu épaisse,

& tout auprès de l'eau une piece de fer tout rouge de la longueur du plus grand homme , & cambrée suivant sa largeur d'environ trois piés ; de sorte qu'elle ressembloit à un long & large tuyau coupé par la moitié suivant sa longueur. Elle étoit actuellement soutenue par des piés de fer sur un brazier ardent. L'une de ses extrémités penchoit un peu du côté de l'eau. Un Officier du Second Ordre tenoit entre ses mains le bout d'une corde de la grosseur du petit doigt , qui traversant toute la largeur du canal se dévidoit sur la circonférence concave d'une très-grande rouë placée sur le rivage opposé. Cette rouë étoit traversée à son centre par un essieu , où tenoient deux fortes manivelles que d'autres hommes se dispoient à faire tourner quand il seroit tems. Plusieurs Prêtres , quelques Initiés , Sethos & Orphée étoient assis à droite & à gauche à

O vj

côté de la rouë. Quelque fermeté qu'eut Saphon, il ne put s'empêcher de demander au Chef des expiations, le seul Prêtre qui fut auprès de lui, quelle étoit la nature de son supplice afin qu'il s'y préparât ? Le Prêtre lui répondit qu'il avoit quelque raison d'appeller- supplice les purifications qu'il alloit subir ; mais que cependant il en sortiroit aussi sain qu'il y seroit entré, pourvu qu'il pût soutenir de simples agitations de corps, & sur tout qu'il ne se laissât pas vaincre à une frayeur dont on ne devoit pas le soupçonner. On lui fit avaler d'abord quelques gouttes d'une liqueur confortative ; après quoi on lui rassembla tous ses cheveux sous une coëffe d'une toile incombustible. Ensuite le dépouillant tout nud, on le coucha sur un linceüil étendu à terre. Là celui qui tenoit la corde lui lia les deux poignets croisés l'un sur l'autre ; & lui mettant les bras dans toute leur ex-

tenſion , il lui lia auffi les deux piés enſemble avec la même corde , à laquelle il avoit laiſſé le prolongement néceſſaire pour aller des poignets juſqu'aux piés , ſans nuire à la ſituation naturelle du corps. Tout cela ſe faiſoit avec une viteſſe & une adreſſe merveilleuſe , & ſans que le patient pût ſe plaindre qu'on lui fit aucun mal. En cet état ſix hommes l'enlevant , & lui recommandant de fermer la bouche & les yeux , le plongeoiſent juſques par-deſſus la tête dans la cuve pleine d'une diſſolution d'ail , de ſafran , d'huile de vers , & de pluſieurs autres ingrediens tous eſſentiels ; mais dont le mélange étoit infaillible pour le garantir de l'action du feu ¹. Ces Officiers dans le peu de tems qu'ils tenoient le Patient plongé dans la cuve avoient ſoin de changer leurs

1. *Erant ex Egyptiis qui faciem certis in unctis amſucis in athena ferventia citra* | *noxam immergerent. Epiſt. ad finem panarii feu Librorum adv. Hereſes,*

moins de place , afin qu'il n'y eut pas un seul endroit du corps qui ne fut oint de la liqueur. D'abord après on le portoit sur le lit de fer ardent ; & la propriété de l'onction étoit de faire glisser rapidement le corps qui tomboit dans l'eau en un clin d'œil. Des Officiers nuds aussi , étoient postés pour le recevoir de façon qu'il ne heurtât point contre le rivage qui étoit rampant ou en talus , & d'autres plongeient pour le suivre afin qu'il ne touchât jamais le fond. Cependant la rouë à laquelle tenoit la corde , tournoit avec un mouvement réglé pour attirer le Patient dans un intervalle de tems où il ne put pas être suffoqué par l'eau. Il en sortoit les piés les premiers , & étant arrivé sur la rouë la tête en bas , on l'y attachoit avec des bandes de cuir qu'on lui passoit promptement par dessous les aisselles ; & en cet état on lui faisoit faire trois tours entiers. C'est de cette pratique

qu'Orphée a pris l'idée de la Fable d'Ixion. Alors on délioit le Patient & le posant sur un lit ; on le portoit dans une chambre haute. Les Prêtres Medecins lui donnoient-là tous les restaurans & tous les soulagemens du corps & de l'esprit dont il pouvoit avoir besoin. Mais ensuite on le ramenoit dans sa prison où il devoit coucher encore la nuit suivante. On voit par cette description que les trois parties de l'expiation corporelle pour les coupables répondoient exactement aux trois épreuves de la purification du corps par rapport aux Initiés. Mais la différence étoit que les Aspirans entroient librement & d'eux-mêmes dans leurs épreuves ; au lieu que les coupables toujours liés étoient forcés par des mains étrangères de subir leurs peines. Il est vrai aussi qu'il y avoit des expiations plus douces pour des actions moins atroces que le meurtre.

Dès l'Aurore du troisiéme jour on commença les préparatifs du Sacrifice expiatoire. Je ne ferai point le détail d'une Cérémonie qui remplissoit presque le jour entier. Je dirai seulement qu'elle contenoit deux parties principales qui se faisoient toutes deux dans le Temple, mais la premiere à portes fermées. C'étoit celle où il s'agissoit d'abord d'appaïser Typhon , le génie ou le Dieu mal-faisant que les Egyptiens regardoient comme l'Instigateur de tous les crimes des hommes & l'Autheur de tous leurs maux. C'est delà que Zoroastre & les Mages de la Perse avoient tiré leur mauvais génie Arimane toujours opposé à Orimase le Bienfaïcteur universel ; les Grecs , leurs Dieux Apopompées ou Apotropées opposés à Jupiter Olympien ; & les Latins leurs Dieux Averrunques opposés à Jupiter Secourable , (*Jovi juvanti.*) En Egypte on amenoit , à cette occa-

tion , dans le derriere du Sanctuaire , un Bœuf roux , parce qu'on suppo-
soit que Typhon avoit été de cette
couleur. Le Prêtre Chef des expia-
tions imposoit la main sur la tête de
la Victime , & prononçoit ces pa-
roles , dont une partie est rapportée
par Herodote ¹ : Que le crime du
coupable ici présent , & toutes les
suites malheureuses qu'il devoit at-
tirer sur lui , sur sa famille , & sur sa
patrie , passent sur cet animal que
nous vous immolons , ô Typhon ,
pour représenter par sa mort celle
de l'homme qui est l'objet de votre
haine. Aussi-tôt on frappoit entre
les deux cornes le Bœuf , qui tom-
boit à terre. Le Prêtre l'ayant égor-
gé , arrosoit de son sang le coupable
encore revêtu de son sac. Mais au
lieu que dans les autres Sacrifices ,
les Prêtres , & ceux même qui a-
voient fait l'oblation emportoient
les morceaux de la Victime parta-

1. Liv. 2.

gée entre eux pour la manger ; on jettoit dans les champs toutes les parties de la Victime expiatoire.

On tâchoit ensuite d'appaiser les manes du mort. Ceux qui venoient se faire expier trouvoient au tour du Temple des Marchands qui leur vendoient des figures d'hommes & de femmes grossièrement faites, & toujours posées sur un petit pié d'estail. Elles étoient, d'or, d'argent, ou de bronze, & leur hauteur alloit depuis trois pouces jusqu'à douze. Elles devoient représenter indifféremment dans la Cérémonie la personne, ou quelquefois même la Divinité qu'on avoit offensée. Les Vendeurs avertissoient les Postulans de l'expiation d'en prendre une de matière & de hauteur proportionnée à leurs facultés. Saphon avant que d'entrer n'avoit pas manqué d'en choisir une d'or entre les plus hautes ; & il devoit la laisser dans le Temple pour rétribution

suivant la coutume. Le Prêtre, l'ayant mise devant lui sur une table pour représenter Giscon, fit son éloge comme de la part du coupable qu'on supposoit toujours avouer les bonnes qualités qu'avoit eues l'homme qu'il avoit tué. Dans cet éloge préparé dès la veille & écrit tout de suite dans le Livre du Cérémonial, le Prêtre lisoit plusieurs circonstances particulières de la vie du mort, qu'il savoit d'ailleurs que de la déposition du coupable, & qui souvent l'étonnoient beaucoup. C'étoit par des pratiques de cette espèce, mises en usage avec beaucoup de ménagement, que les Prêtres de l'Egypte s'étoient acquis la réputation d'avoir des connoissances secrètes & des révélations célestes.

Enfin on purifioit l'air autour du coupable par le moyen d'une suffumigation, composée de seize drogues, nombre quarré-quarré. Plutarque en a conservé le ca-

talogue dans son traité d'Isis & d'Osiris, & l'on en trouve encore aujourd'hui la recette dans nos dispensaires avec le titre de Trochisque de Cyphi. Tout cela étant fait on mettoit l'Expié dans un bain au sortir duquel on le revêtoit des habits qu'il avoit apportés en entrant dans la maison. On lui présentoit alors aussi bien qu'aux Prêtres & aux Initiés, entre lesquels Sethos étoit ici, du pain & du vin, qu'ils mangeoient & qu'ils bûvoient en silence dans le lieu même. Après quoi on faisoit passer l'Expié dans la nef par les côtés extérieurs du Sanctuaire; mais il étoit encore gardé par les Officiers du second Ordre. Les enfans des Prêtres entroient alors, ou pour servir à l'Autel, ou pour remplir les Chœurs de Musique. On ouvroit les portes du Temple; & le Grand Prêtre offroit aux Dieux bienfaisans sur le devant du Sanctuaire le Sa-

r. Marsh. pag. 203.

crifice qu'on appelloit Pacifique , & dans lequel on immoloit un Agneau blanc.

Avant l'ouverture des portes du Temple , Sethos qui ne devoit pas encore être vû , étoit monté dans sa tribune ; & après toute la Cérémonie on emmena le Carthaginois qui ne devoit rompre son jeûne ce troisième jour , qu'après le coucher du Soleil qui étoit encore assés éloigné.

Dans le moment qu'ils sortoient tous du Temple , par le fond du Sanctuaire , pour rentrer dans la maison ; on vint dire au Grand Prêtre qu'il y avoit dans les souterrains un Aspirant que l'on verroit sans doute bientôt paroître. Le Grand Prêtre & ses Collegues qui étoient encore ensemble s'arrangerent aussitôt derriere la triple Statuë. Peu de tems après on entendit le bruit des rouës enfermées dans le pié d'estail ; & les Prêtres en virent sortir un homme qui n'étoit point armé d'un

casque & d'une cuirasse comme Saphon ; mais qui avoit d'ailleurs avec lui la plus parfaite ressemblance qui se puisse trouver entre deux freres jumeaux. Le Grand Prêtre le félicitant , selon la coûtume , de son adresse & de son courage , osa le nommer Giscon , ce qui le surprit extrêmement. Mais ensuite l'ayant fait prosterner , & ayant prononcé sur lui la formule , dans laquelle on l'appelloit nouveau Serviteur de la grande Déesse Isis , l'Aspirant se releva & dit : Vénérables Prêtres de Memphis , je ne veux point vous dissimuler mon état & ma fortune ; & je vois bien par la connoissance que vous avés de mon nom qu'il me seroit inutile de le faire. Mais je dois avouer moi-même qu'à me juger sur l'opinion défavorable que l'on a de moi dans le monde , je suis indigne d'être Serviteur de votre Déesse. Je suis en effet Giscon , ce malheureux Carthaginois

proscrit par mes Citoyens & chassé par les Capsenses. Les premiers m'ont fait un crime d'avoir commandé une armée contre ma patrie, & les seconds de n'avoir pas voulu porter les armes contre elle. Les Carthaginois croient ma mort certaine, & la regardent comme une juste punition du combat que je n'ai point donné; & les Capsenses, Peuple vagabond, dont j'ai formé une République déjà célèbre, m'ont banni comme un homme qui a refusé de combattre leurs principaux Ennemis qui sont les Carthaginois. Le Grand Prêtre l'interrompt-là, & lui dit; Giscon, nous sçavons déjà la plus grande partie de votre histoire. Nous en avons approuvé le commencement & nous en avons condamné la fin, de la maniere dont on nous l'avoit exposée. Mais votre innocence nous est attestée aujourd'hui par la vie même dont vous jouissés encore. Cela ne suffit pas,

& il en faut rendre témoin Saphon votre frere qui est actuellement dans cette maison , & sur qui nous venons d'achever les Cérémonies de l'expiation , que votre Sénat l'a envoyé demander ici , pour la mort qu'il croit vous avoir donnée : ainsi nous l'allons faire paroître devant vous. Nous faisons en cela une exception considerable à la regle qui ne permet à nos Aspirans de parler à aucun profane , avant que le cours de leurs exercices soit achevé. Mais comme il est du devoir d'un homme de bien de se justifier le plutôt qu'il lui est possible d'un crime qu'on lui impute , il est du nôtre de vous en faciliter les moyens. Votre frere en portant avant vous votre justification à Carthage , y portera la sienne même ; & après avoir été lavé ici devant les Dieux de son intention injuste & vitieuse , il se rachettera devant votre Pere , devant votre Sénat & devant vos Peuples
du

du nom toujours odieux de meurtrier de son propre frere. Avant toutes choses le Grand Prêtre fit boire à Giscon la coupe d'oubli, & prononça pendant qu'il la but la formule ordinaire. Mais il ajouta qu'en expliquant à son frere devant eux ce qu'il faisoit pendant la bataille, comment l'homme tué au lieu de lui étoit revêtu de ses armes, & enfin pourquoi banni par les Capsenses il étoit venu en Egypte; il se gardât bien de lui rien dire des premieres épreuves de l'initiation qu'il avoit surmontées, de l'ouverture de la Pyramide par où il étoit entré, ni de celle du pié d'estail de la triple Statuë d'Osiris, d'Isis, & d'Horus par où il venoit de sortir. Après cela le Grand Prêtre fit signe qu'on allât chercher Saphon.

Giscon eut encore le tems avant que son frere arrivât, de dire au Grand Prêtre qu'il avoit toujours eu un ardent desir de se faire Ini-

Tome I.

P

tier à Memphis , pour recevoir de lui & de ses Collegues les préceptes & les exemples de vertu qui les rendoient recommandables par toute la terre. Mais que depuis ses malheurs , il n'avoit garde de prétendre à un titre aussi honorable que celui d'Initié , ni de vouloir charger un corps , dont la réputation étoit précieuse , d'un homme regardé par tout comme un criminel. Cependant, continua-t'il , pensant aussi que les Dieux sont le refuge des malheureux , & que les innocens persécutés trouvent auprès d'eux un sûr azile ; quelle occasion plus favorable pouvois-je avoir de me présenter à eux que mon exil même ; & quelle raison plus pressante de me donner tout entier & uniquement à leur service, que l'inutilité où me réduit l'injustice & l'ingratitude des hommes ? J'ai traversé inconnu & craignant de me faire connoître, le Ciniphi, la Tripolitai-

ne, le pays des Nasamones, & les deserts de la Marmarique. J'ai passé dans la Libye devant le Temple de Jupiter Hammon que j'ai salué de loin sans oser m'en approcher. Je sçavois à Carthage & dès le premiers tems où j'aspirois à l'initiation, que l'ouverture de la pyramide en étoit l'entrée, sans sçavoir néantmoins qu'elle conduisit dans ce saint Temple. Mais j'avois ouï parler de cette inscription effrayante qui se trouve au fond du puits, & des périlleuses purifications du corps par lesquelles on est conduit aux préparations de l'ame. Je résolus en sortant de Capsa de courir tout le danger des premières, sans prétendre plus aux secondes; ou du moins de déclarer sincèrement mon nom & ma situation aux Saints Prêtres qui devoient me recevoir. En arrivant hier au soir dans le Bourg le plus voisin de la Pyramide, mon Hôte à qui je marquai simplement

P ij

en général , l'envie que j'avois de la visiter , me fit présent d'une lampe qu'il me dit être propre à ce dessein. Je suis parti au lever du Soleil ; & me trouvant deux heures après au pié de la Pyramide , j'y suis monté dans la résolution d'y périr , si la disgrâce où je me trouvois par rapport aux hommes étoit un effet de la colere des Dieux mêmes , & en abandonnant ma justification au tems qui dévoile tout. Mais le dirai-je ? mon indifférence pour la mort m'a affermi contre elle & m'a conduit jusqu'à vous , ô très-Saints Prêtres d'Isis , prêt à subir le sort dont vous me trouverés digne sur ma propre confession. Le Grand Prêtre lui dit : Gifcon , les pensées des Dieux ne ressembtent point à celles des hommes ; & nous allons mieux juger nous-mêmes de votre conduite passée par l'exposition que vous en allés faire devant votre frere.

Là-dessus Saphon arriva, & rien ne peut exprimer le trouble qui s'éleva dans son ame au premier aspect de son frere. Il s'arrêta peu à chercher dans son esprit par où il étoit entré dans le derriere du Sanctuaire d'où il venoit de sortir lui-même. Mais il comprit pour la premiere fois, qu'un autre que son frere avoit pû porter dans le combat des armes Carthaginoises. Honteux de son erreur qu'il trouvoit grossiere, il soupçonna violemment les Prêtres mêmes d'avoir eu Giscon chés eux depuis plusieurs jours, & de lui en avoir fait un secret; afin de lui faire effuyer les horribles fatigues de l'expiation, pour un crime dont il s'étoit témérairement & faussement accusé lui-même. Il rappelloit en même tems les leçons qu'il étoit venu recevoir d'un Maître à peine sorti de l'enfance, qui avoit anéanti le prétendu Héroïsme de ses exploits; & qui lui avoit démontré

P iij

que la valeur , sa vertu favorite , n'avoit jusque-là été en lui qu'une passion aveugle ou pernicieuse. Il voyoit vivant ce frere déclaré plus Heros que lui dans le tems même qu'on le jugeoit mort criminel. En un mot il se sentoit plongé dans une humiliation contre laquelle il ne trouvoit dans son esprit aucune ressource. Heureusement pour lui donner le tems de se remettre , c'étoit à Giscon à parler le premier & il avoit commencé ainsi son discours.

Mon frere , ces vénérables Prêtres veulent que je paroisse à vos yeux dès ce moment pour nous justifier l'un & l'autre ; moi , d'avoir commandé l'armée des Capsenses contre les Carthaginois , & vous d'avoir trempé vos mains dans mon sang. Avec quelque ardeur que j'aye travaillé à former la République des Capsenses , & quelques soins que j'aye apportés à les mettre

en état de deffenſe contre les attaques injuſtes de leurs voiſins ; je leur avois déclaré que prêt à livrer ma vie pour eux contre tous leurs autres ennemis , je ne prendrois jamais les armes contre ma patrie. Je n'avois pas même héſité de leur dire que je n'étois à eux que pour un tems ; & qu'après avoir exécuté à leur égard un projet qui leur étoit ſi avantageux , je rendrois ma perſonne & reporterois mes ſervices à mon Pere & à mes Compatriotes. Je m'étois expliqué ainſi de très-bonne heure , pour parer le ſoupçon qui auroit pû naître en eux que je ne les euſſe rasſemblés que pour livrer plus aiſément leur Nation entière aux Carthaginois. Malgré toutes ces précautions que j'avois priſes ; dès qu'ils ſçurent votre marche vers Capſa , ils me ſignifièrent dans leur Conſeil de Guerre qu'ils me regarderoient, ou comme un lâche ou comme un traître, ſi je

P iij

ne prenois le commandement de leurs troupes contre vous. Je leur répondis, que leur pardonnant ces termes injurieux qu'ils tenoient encore de leur première férocité, je me conduisois par des principes supérieurs aux leurs; & qu'il n'étoit aucune violence humaine qui put me faire départir d'une résolution que je n'avois formée qu'après avoir murement consulté les Loix de la justice & de l'honneur. J'ajoutai même, que leur sçachant gré de la confiance qu'ils avoient en moi, & dans laquelle ils ne se trompoient pas en la renfermant dans les bornes que je leur avois marquées, ils pêchoient d'ailleurs contre la prudence générale en me pressant d'accepter la conduite d'une armée, que je ne commanderois que par force, si j'étois capable de leur céder. Qu'ainsi je me réduisois à leur conseiller de vous envoyer des Hérauts pour vous faire connoître l'équité

de leurs prétentions & l'injustice de votre attaque. Mais j'exigai d'eux que pour soutenir eux-mêmes leur autorité souveraine, ils fissent parler ces Hérauts de leur part & non de la mienne; & sur tout qu'on vous marquât en termes formels que, n'ayant pris aucun titre chés eux, ce ne seroit pas à moi que vous auriez affaire dans le combat. Je sçai que la chose vous a été dite; & sur ce discours vous pouviez soupçonner du moins que je n'étois pas le Commandant que vous avés tué. Cependant les Capsenses indignés de votre réponse nommèrent aussitôt pour leur Général celui que je leur avois déjà indiqué comme le plus propre d'entre eux à être leur Chef après ma retraite, le premier à qui j'eusse communiqué le dessein que j'avois pris de les réunir, & qui m'avoit le plus aidé dans mon entreprise. Mais de plus il m'arrachèrent mes armes & en revêtirent leur

P v

Chef, pour vous tromper vous-même, & pour laisser malgré moi sur ma personne le soupçon & l'apparence d'une action à laquelle je n'avois réellement aucune part. Ils passèrent aussitôt les Montagnes qui les séparent de l'Empire de Carthage, & ils affectèrent de ravager de leur côté un plus grand terrain qu'il ne leur en falloit pour enfermer leur camp. La bataille se donna de la maniere que vous sçavez mieux que moi, puisque je ne m'y trouvai pas. Mais les Capsenses qui défendant leur propre pays avec toute la ferveur d'une République nouvelle, n'avoient perdu que très-peu de monde, revinrent dans leur Ville où ils m'avoient fait garder. Là ils élurent en ma présence, & sans me consulter, un autre Chef, auquel néanmoins j'aurois donné ma voix: Après quoi ils m'ordonnerent par un decret en forme de sortir de leurs Etats, sans me faire aucun remer-

ciment pour le passé, ni d'autre insulte pour le présent.

Il étoit naturel que je retournasse à Carthage, & qu'y montrant ma personne je me justifiassse du seul tort qu'on pouvoit m'imputer, dans toute la conduite que j'avois tenuë pendant les deux années de mon absence. Mais j'appris, par votre réponse aux Hérauts & par d'autres voyes, que vous aviez noirci & dans votre armée & parmi nos Peuples, l'entreprise que j'avois faite, & à laquelle j'avois réüssi, de donner des Loix & des mœurs aux Cap-senses. La raison seule fait comprendre, & l'expérience m'avoit fait voir, que c'étoit-là le seul expédient qui put nous délivrer de ces coureurs, qui n'entroient jamais dans nos terres que par bandes séparées, qu'il m'étoit comme impossible de rencontrer dans les leurs, & qui n'étoient à craindre pour nous que par leur dispersion même. Rou-

Pvj

lant depuis long-tems cette pensée dans mon esprit ; je pris , pour l'exécuter , l'occasion du choix que mon Pere nous laissa de nos entreprises , lorsqu'il promit de nommer pour son Successeur celui de nous deux qui feroit l'action la plus héroïque. Mais n'ayant aucune envie de vous disputer un titre , qui vous est acquis par la naissance , je laissai pour votre part les services éclatans que vous pouviez rendre à notre Empire par la réputation de vos armes ; & j'allai chercher au loin un service obscur , d'une exécution très-dangereuse & d'un succès très-douteux. Mais je ne m'attendois pas , je vous l'avoüe , que vous me fissiez un crime d'une entreprise actuellement achevée à l'avantage de notre Patrie , & dont elle avoit déjà recueilli le fruit dans la sûreté de ses chemins & dans la tranquillité de ses Campagnes. J'ai crû devoir laisser passer l'orage de la persécution

que vous avés excitée contre moi ; & je n'ai point voulu affronter la proscription que vous m'avez attirée de la part de notre Sénat ; quoiqu'elle soit fondée en sa plus grande partie sur le faux exposé de ma présence au combat & de ma mort ; & que je sçache bien que mon Pere se doute de mon innocence , & que le Sénat ne m'ait condamné qu'à regret. Mais je suis venu en Egypte aux piés de ces Saints Prêtres comme à la source de toute justice ; persuadé que la décision de leur sacré Tribunal , rétablirait bien plus sûrement mon honneur flétri , que ne le pourroit faire mon retour prématuré. Je n'ai plus même aucun desir de retourner à Carthage , après tout ce qui s'est passé , & il ne tiendra pas à moi que je ne finisse mes jours dans ce saint Temple.

Le Grand Prêtre , prenant alors la parole dit : Saphon , avant que vous répondiés à votre frere ce que

vous jugerés à propos de lui répondre, & afin que vous n'ayés à parler qu'une fois, je ferai moi-même la conclusion de son discours, en vous disant : Que non seulement sa conduite est irréprochable depuis la premiere jusqu'à la derniere démarche de son entreprise ; mais que de plus il a pleinement acquis sur vous l'avantage de l'action la plus héroïque. Il n'a néanmoins aucun droit au prix que votre Pere y avoit attaché. Quelque motif que pût avoir le sage Zoros, les Dieux plus prudents & plus puissans que lui, ont conduit les choses à leur véritable destination, & ont tiré de l'erreur même de votre Sénat, l'Arrêt équitable qu'il a porté, en vous assurant la succession à la place de votre Pere. Giscon, comme vous l'avez ouï, y consent lui-même ; & il ne sçauroit s'y opposer sans perdre devant les Dieux & devant les hommes tout le fruit & toute la gloire

des grandes œuvres qu'il a faites jusqu'à présent. Nous n'approuvons pourtant pas la résolution qu'il semble avoir apportée ici de renoncer au service de sa Patrie. Les Dieux qui n'ont aucun besoin de nous, regardent comme la plus sûre marque de notre piété envers eux, les services que nous rendons aux hommes qui sont leur ouvrage ; & une retraite perpétuelle n'est louable que dans ceux qui n'ont jamais pû, ou qui ne peuvent plus être utiles aux autres hommes. Il est vrai que les instructions qu'on peut chercher, ou les méditations que l'on peut faire en différens tems & sur tout en celui des disgrâces, contribuent infiniment à perfectionner les hommes, & à les rendre plus utiles dans la suite. Ainsi votre frere doit rendre grâces aux Dieux de l'infortune qui l'a conduit ici pour recevoir l'Initiation, à laquelle nous allons le préparer. Mais dès qu'il l'aura reçue

nous le renverrons nous-mêmes à Carthage; afin qu'il y continue de servir sa Patrie sous votre illustre Pere pendant le reste de sa vieillesse, & sous vous-même quand vous serez revêtu de sa dignité.

Alors Saphon levant les yeux & les mains vers la triple Statuë dit : Isis, ô grande Déesse des Egyptiens, je cede enfin à votre sagesse. Je désavoüe pout jamais, & mes projets aveugles, & mes vains exploits; & je suis trop heureux que mon forfait même soit imaginaire. J'accepte avec une pleine soumission & une profonde reconnoissance les leçons que j'ai reçûes de vos saints Ministres & du plus jeune de vos Disciples. Elles ont toutes été autorisées & justifiées par toutes les circonstances de cette aventure qui est visiblement un ouvrage de la Providence des Dieux. Mon frere, je vais préparer votre retour à Carthage par la justification la plus anten-

rique que je serai capable de faire de toutes vos actions. Le témoignage de ces saints Prêtres sera sans doute plus respecté, mais il ne sera ni plus vrai ni aussi prompt que le mien. Le Grand Prêtre fit signe à Giscon de s'avancer vers son frere, & ils s'embrasserent étroitement l'un l'autre. On remena encore une fois Saphon dans son appartement; & comme le Soleil couchant venoit de quitter l'horison, il trouva sur sa table un repas honnête mais frugal; & un vase rempli d'excellent vin. On lui dit qu'il étoit le maître de sortir dès le soir même, ou de coucher dans le lit qu'il voyoit préparé. Mais Saphon après avoir accepté le repas qu'on lui présentoit, ayant appris que ses gens l'attendoient au dehors, remercia très-civilement les Prêtres qui lui tenoient compagnie, & qui le conduisirent jusqu'à la porte de leur maison.

A l'égard de Giscon; comme ses

exercices ne devoient commencer que lendemain , on l'avoit conduit dans l'appartement que Sethos avoit occupé , & qu'il devoit quitter dès ce jour même , pour passer dans celui des Initiés. Ceux-ci trouvoient toujours leur logement dans la maison des Prêtres , & il ne tenoit qu'à eux d'y demeurer toute leur vie. L'Histoire conservoit même les anciens exemples de Rois Initiés , qui ayant remis par des raisons de vieillesse ou d'infirmités les soins du gouvernement à de dignes Successeurs , n'avoient point choisi d'autre retraite.

Il étoit permis à tous les Initiés d'aller voir ce premier soir l'Aspirant , auquel on faisoit un grand repas : mais aucun d'eux ne mangeoit avec lui. Les Prêtres qui y avoient mené Sethos , l'engagerent à raconter à Giscon tout ce qui s'étoit passé au sujet de son frere , & même la part qu'il avoit eue aux instructions

qui lui avoient été données. Ce récit inspira au Carthaginois un respect extraordinaire pour ce jeune Prince, qui de son côté avoit conçu d'avance une haute estime pour cet Etranger, dont la vertu éclairée auroit fait honneur à l'Egypte même. Ainsi ils lièrent entre eux dès lors cette amitié solide qui sera d'un si grand secours à Giscon, pour le tirer des malheurs où une passion funeste doit le précipiter dans la suite de cette Histoire.

AVANT que l'on eut conduit Sethos dans l'appartement du Carthaginois, on lui avoit fait rompre son jeûne, en lui présentant avec un peu de vin une quantité réglée de viandes saines & succulentes. Mais comme ce jeûne avoit été long, & que l'austérité s'en étoit accrue pendant près de trois mois, jusqu'à devenir extrême; les Prêtres Medecins devoient présider à tous les repas qu'il

devoit faire pendant les douze jours suivans , pour le ramener peu à peu & par degrés à sa maniere ordinaire de vivre. Ces douze jours étoient ceux de la Manifestation , troisième & dernière partie de l'Initiation , qui étoit moins un exercice , que la récompense de tous ceux qui avoient précédé. En effet la curiosité humaine étoit comblée par la découverte des Mysteres sacrés & même des autres secrets du Sacerdoce Egyptien : & en comparaison des plus grands Voyageurs de la terre ; les Initiés visitant les souterrains de l'Egypte , voyageoient pour ainsi dire dans un autre monde.

Dès l'Aurore du premier de ces douze jours , on menoit l'Aspirant devant la triple Statuë ; & l'ayant fait mettre à genoux , le Grand Prêtre le consacroit premierement à Isis qui par la sagesse qu'elle lui avoit inspirée l'avoit rendu digne d'être admis à ses Mysteres ; secondement

à Osiris bienfaïcteur des hommes , au service desquels il se devoüoit à son exemple ; troisièmement à Horus Dieu du silence & du secret auquel il s'alloit engager. Aussi-tôt on faisoit lire à l'Initié la formule d'un serment formidable. Il juroit de ne parler jamais à aucun profane de ce qu'il verroit en ces douze jours & en tout tems dans les Temples souterrains de l'Egypte ; se soumettant , s'il violoit ce secret , à la vengeance de toutes les Divinités du Ciel , de la Terre & des Enfers ; se déclarant en ce cas coupable de mort , & souscrivant par avance à l'exécution de ce jugement qu'il regardoit comme prononcé. Il est certain que la seule observation du secret Religieux donnoit aux Initiés , aussi bien qu'aux Prêtres , un fond de sagesse & de retenue qui les rendoit respectables , & qui même leur attiroit de la part des Princes & des particuliers une confiance entiere pour des

secrets de toute espece. On recommandoit néanmoins non-seulement aux Initiés, mais aux jeunes Prêtres, aussi bien qu'aux Officiers du second Ordre, de ne point affecter cet air de réserve qui n'est propre qu'à exciter dans les autres une curiosité inutile, & qui trahit en partie le secret qu'on veut garder. Ainsi ils s'accoutumoient à une certaine affabilité qui ne laissoit pas soupçonner à la plupart des gens qu'ils sçussent un si grand nombre de choses qu'ils ne disoient pas.

On ouvrit donc à Sethos les souterrains qui s'étendoient en quarré depuis le Sanctuaire du Temple jusqu'à la Pyramide, c'est-à-dire dans une longueur & dans une largeur d'environ quatre mille pas, & qui répondoient par conséquent à des Temples supérieurs de quelques petites Villes de la dépendance de Memphis. Mais on lui donna pour conducteur, suivant la coutume, le

dernier reçu des Initiés Egyptiens qui se trouvât dans la maison ; parce qu'au fond, les Prêtres réservés jusqu'à un certain point à l'égard des Initiés mêmes, leur permettoient seulement de voir, & ne leur expliquoient qu'après un long-tems, les Cérémonies ou les pratiques secretes qu'ils avoient vûës. Mais il étoit permis à l'Initié conducteur de communiquer à celui qu'il conduisoit toutes ses conjectures, qui ordinairement n'alloient pas loin.

J'aurois lieu de faire ici une invocation semblable à celle des Poëtes qui entreprennent une description des Enfers. Qu'il me soit permis de reveler les choses que j'ai apprises, & de mettre au jour ce qui se passoit dans les entrailles de la terre & sous le voile impénétrable du plus profond silence. A peine Sethos fut-il descendu dans le souterrain du côté du Temple supérieur, qu'il fut extrêmement surpris d'en-

tendre des cris d'enfans. Orphée qui en avoit été surpris comme lui, supposa depuis, que les enfans morts à la mamelle étoient placés à l'entrée des Enfers. Ceux-ci étoient les enfans des Prêtres, dont les meres alloient toujours accoucher dans des logemens qui leur étoient préparés là. La raison de cette pratique étoit d'accoûtumer le tempérament de ces enfans, dès le premier instant de leur naissance, à ces habitations souterraines dans lesquelles ils devoient passer une grande partie de leur vie. Mais de plus on ne vouloit pas qu'aucune sorte de bruit & d'embarras, ni même aucune foiblesse paternelle détournât les Prêtres de leurs meditations & de leurs études ; & on leur faisoit dès lors regarder leurs enfans comme appartenant au College Sacerdotal & non pas à eux. C'est-là que Lycurgue avoit pris le modele & le motif de l'éducation publique des Spartiates. Les Prê-
tresses

treffes Egyptiennes nourrissoient elles-mêmes leurs enfans si leur santé le leur permettoit ; ou bien les femmes des Officiers du second Ordre leur servoient de nourrices. Le nouvel Initié ne voyoit ces logemens que de la porte & qu'un instant. Les seuls Prêtres Medecins y pouvoient entrer , & ils en regloient toute la police. Elle étoit extrêmement douce à l'égard de ces femmes & de ces enfans : car bien que ces derniers fussent destinés à des exercices dont quelques-uns étoient très-rudes ; les Egyptiens croyoient qu'il falloit laisser fortifier la nature par elle-même avant que de rien exiger d'elle. Mais à l'âge cinq ans , ces enfans passaient dans les salles communes des premières instructions , où ils trouvoient des Maîtres qui leur enseignoient à lire & à écrire les Lettres Profanes. Ils demeuroient trois ans dans ces salles, d'où cependant ils revenoient

I. V. Clem. Alex. Strom. liv. 5.

Tome I.

Q

à midi & le soir entre les mains des femmes. Jusques-là les enfans des deux Sexes & des deux Ordres étoient élevés ensemble , gardés à vûë , & même veillés la nuit. Mais à huit ans on séparoit d'abord les deux Ordres dont le premier étoit né pour les exercices de l'esprit, & le second pour le travail des mains. On séparoit aussi les garçons d'avec les filles , & même les fils des Prêtres les uns d'avec les autres , selon les différentes études auxquelles on les destinoit. Cette destination se faisoit par rapport aux fonctions & aux professions différentes des familles Sacerdotales. Ces différences ne formoient néanmoins que quatre Classes ou Ecoles : les Lettres sacrées ou Hieroglyphiques , pour ceux qui devoient succéder aux Prêtres chargés des Instructions publiques ou particulieres sur la Religion & sur la Morale : la jurisprudence, d'où sortoient les Prêtres Juriscon-

sultes ou Juges dans les Villes : la Physique experimentale , où se formoient les Prêtres Medecins : & les Mathematiques , pour ceux qui devoient en exercer toutes les parties. Les garçons & même les filles étoient distinguez dès-lors par des robes de quatre couleurs différentes, tellesque les Peres les portoient sous la tunique de fin lin dans les exercices publics de leurs professions séparées , ou dans les pompes ou processions Isiaques. Les quatre couleurs étoient le noir pour la premiere Classe , le rouge pour la seconde , le violet pour la troisième , & le bleu pour la quatrième. L'éducation de ces enfans étoit en général très-rigide parce qu'on exigeoit d'eux une extrême régularité , & qu'on vouloit les porter à une haute perfection. Mais leurs Maîtres surveillés eux-mêmes par des Superieurs attentifs n'étoient jamais plus severes les uns que les autres ; & les jeunes Disciples con-

Q ij

noissant l'esprit qui animoit leurs Instituteurs , ne s'estimoient point malheureux.

Outre cela il y avoit tous les jours dans le milieu de la journée , une Ecole générale , qu'on appelloit l'Ecole de la Langue. Les filles mêmes des Prêtres que l'on gardoit dans un appartement souterrain jusqu'à seize ans , sous la conduite des plus anciennes & des plus sages des Prêtresses , assistoient à cette Ecole. C'étoit-là qu'on apprenoit les principes , & la prononciation soit simple soit déclamatoire , de la langue Egyptienne. En avançant d'année en année , on parcouroit tous les genres d'éloquence & de poésie ; & on en faisoit l'application ou à la composition de l'Histoire , ou à l'exposition des différens devoirs de la vie , ou à la peinture des passions humaines. On diversifioit encore les études de cette jeunesse par les exercices sacrés auxquels on l'accoutu-

moit & on l'employoit même dès-lors ; les garçons seuls , dans les Temples Superieurs , & les garçons & les filles dans les Temples souterrains. Mais sur tout on exerçoit beaucoup dans la Musique ceux qui y avoient de la disposition , aux dépens même des autres exercices pour lesquels ils avoient moins de goût. Il est bon même d'observer en général que vû le grand nombre de fonctions cérémoniales ou œconomiques , qui devoient être remplies par les Prêtres , on ne pouffoit persévéramment aux sciences que ceux qui y étoient propres ; & que dans la suite ceux-ci étoient aussi plus souvent dispensés que les autres des assiduités ou des assistances extérieures.

Le tems de chacune de ces Ecoles étoit de dix ans ; & elles avoient chacune dix Professeurs qui se succedoient les uns aux autres , pour recevoir chaque année les nouveaux enfans qui se présentoient ,

Q iij

pendant que les autres continuoient & achevoient leur cours. Le nouvel Initié passoit pour la première fois un quart d'heure dans chacune de ces Ecoles. Elles étoient toujours très-remplies ; parce qu'il n'y en avoit que dans les douze anciens Temples , & que les Prêtres des Villes dépendantes étoient obligés d'envoyer leurs enfans dans le Temple principal pour y recevoir une éducation uniforme. Mais il ne faut pas croire qu'on les renvoyât tous dans la Ville d'où ils venoient, comme tous les enfans nés à Memphis n'y trouvoient pour cela leur établissement. Le Grand Prêtre & son conseil uniquement attentif à la réputation du Sacerdoce , dispoisoit d'eux selon leurs talens , par rapport à la différente importance des Temples qu'ils avoient à servir ; & on les changeoit même selon le besoin. Memphis avoit l'élite de tout le Nome Sacerdotal pour la Religion &

pour les Sciences. Mais par les communications souterraines , tout un Nome ne faisoit en quelque sorte qu'une seule maison.

Cependant dès l'âge de neuf ans tous les enfans commençoient à monter quelquefois dans les maisons superieures pour s'accoutûmer aussi à l'air extérieur ; à condition néanmoins que leurs meres ne les fissent voir dans leurs appartemens à aucune femme du monde , parce qu'ils n'avoient pas fait encore le serment du secret ; & pourvû qu'il n'y eut point d'Aspirant en exercice : car en ce cas ils ne venoient dans la maison que pour assister aux Sacrifices dans le Sanctuaire. C'est ce qui avoit plus d'une fois étonné Sethos , qui dans le tems de sa préparation voyoit paroître & disparoître ces enfans, sans pouvoir deviner d'où ils sortoient ni où ils rentroient. Enfin à l'âge de dix-huit ans accomplis , les Prêtres les marioient à leurs filles

Q iiij

de seize ans qu'ils trouvoient les plus convenables : & après le serment du secret qu'on exigeoit aussi de leurs femmes, on les aggrégeoit au College Sacerdotal, & on les logeoit dans les Maisons superieures; en les obligeant néanmoins à servir à leur tour dans les souterrains. Alors quoiqu'ils fussent toujours obligés de suivre la destination de leur famille, & sur tout de ne paroître jamais au dehors que sur ce pié-là; on leur permettoit d'étudier en leur particulier d'autres Sciences, dans la persuasion où l'on étoit qu'elles tiennent les unes aux autres par quelques endroits, & qu'on ne sçauroit en posséder aucune qu'on n'ait au moins une legere teinture de plusieurs autres. Ils ne parloient cependant en public ni même aux Aspirans, & ils n'alloient à la Cour & dans le monde que sept ans après; & lorsqu'ils avoient reçu toutes les instructions nécessaires pour s'y comporter

d'une maniere qui fit honneur à leur corps ; supposé même que leurs Supérieurs jugeassent au bout de ce terme qu'on pouvoit se fier à eux.

Les Officiers du second Ordre , dont il faut parler ici, formoient avec leurs femmes un Peuple nombreux de Ministres Subalternes pour les cérémonies de la Religion ; de Domestiques pour les Prêtres ou pour les Prêtresses dans les Maisons supérieures , ou pour leurs enfans dans les souterrains ; & enfin d'ouvriers de toute espece pour tous les besoins de leurs personnes, de leurs Maisons & de leurs Temples. Comme aucun Etranger n'entroit chés-eux ; les réparations & les ornemens intérieurs de leurs édifices ne se pouvoient faire que par ces Officiers ; & même les Prêtres ne portoient rien sur eux qui eut été fabriqué par des mains prophanes. Les Prêtresses étoient toujours distinguées des femmes du monde par une tunique de

Q v

fin lin qu'elles portoient sur une robe de la couleur qui distinguoit la Classe de leurs maris. Mais comme elles portoient sur la tunique une mante de foye de couleur arbitraire & brodée d'or , & qu'elles se coëffoient suivant leur goût ; elles étoient aussi magnifiques que les Vestales Romaines l'ont été depuis , sans jamais rien emprunter du dehors. Ces ouvriers participant à l'esprit de leurs Maîtres étoient ordinairement beaucoup plus habiles que ceux du Public. Mais comme ils ne travailloient jamais pour les gens du monde , leurs ouvrages servoient de modèle & excitoient l'émulation , sans être des objets d'envie & de jalousie. Tous les Arts Mécaniques rassemblés avec ordre dans les souterrains formoient une longue suite de curiosités , que Sethos contraint pour lors de les parcourir legerement , se promettoit de revoir bien des fois. Cette Ville souterraine qui remplissoit les

deux tiers du quarré total , avoit plusieurs ruës plus ou moins grandes ; & mêmes des places toutes également éclairées par des lampes. On s'étoit même avisé , depuis la premiere construction de ces demeures , de percer en plusieurs endroits jusqu'au haut les terres qui les couvroient ; non pas à la vérité pour tirer un jour qui n'auroit jamais été suffisant , mais pour recevoir un air salutaire à des habitations que les Prêtres avoient formées, & auxquelles les anciens Constructeurs n'avoient pas pensé. Ces ouvertures qui répondoient toutes à des places du souterrain se terminoient au-dessus en forme de puits qui aboutissoient dans des cours ou des jardins de Maisons Sacerdotales , dont plusieurs même n'avoient été bâties qu'à cette occasion : & il s'étoit trouvé ensuite que ces ouvertures étoient très-commodes pour descendre par-là les provisions & pour faire monter les gros

Q vj

ouvrages. Il y avoit même pour l'usage des hommes , autour des murs intérieurs, plusieurs rangs d'échelons semblables à ceux que nous avons décrits dans le puits de la Pyramide. Mais la profondeur devenoit si grande en allant vers l'Occident , que l'on voyoit en plein jour par ces ouvertures les étoiles , & même quelques planetes en leur plus grande latitude Septentrionale ; & les Prêtres avoient bientôt profité de ce phénomène , pour observer à diverses heures le passage des Etoiles ou des Planetes au Meridien , par la fente étroite des couvercles qu'ils faisoient mettre quelquefois sur ces puits.

Comme le nouvel Initié ne faisoit cette visite qu'en plusieurs jours , il montoit pour prendre ses repas & son sommeil dans les Maisons supérieures placées le plus commodément sur sa route. Elles étoient toutes données par écrit à son Conducteur ; & même tous ceux qu'ils ren-

controient , leur indiquoient en chaque endroit ce qu'ils avoient à faire.

Sethos arriva le quatrième jour en ce lieu qu'on appelloit le champ des Larmes (*Lugentes campi.*) C'étoit un espace de la largeur de trois arpens , & de la longueur de neuf , environné de quatre allées où aboutissoient plusieurs autres du souterrain, & couvert d'une voute très-haute. On punissoit là , sur le jugement de trois Prêtres , les fautes des Officiers du second Ordre par des châtimens proportionnés. Les plus communes , qui étoient d'avoir manqué un certain nombre de fois à la ponctualité de leurs différens services , étoient punies par un travail pénible & inutile , d'un nombre marqué de jours ou d'heures. Les hommes , par exemple , un ou plusieurs ensemble , rouloient un Cylindre de pierre , plus ou moins gros , selon leur nombre , sur une espece de colline placée en travers à l'extrémité orientale du

champ ; & le Cylindre tombant de l'autre côté, ils le faisoient remonter de même jusqu'à ce qu'il retombât vers le lieu d'où il étoit parti d'abord, & où on l'alloit reprendre encore. Les femmes puisoient de l'eau dans des puits profonds, pour la verser dans un canal d'eau courante tiré du canal de l'Initiation, & qui après avoir traversé les principales allées du souterrain, venoit border l'extrémité orientale du champ des Larmes. Il est aisé de reconnoître là l'origine du rocher de Sisyphé, & des Vaisseaux des Danaïdes dans Orphée. Ces hommes & ces femmes étoient nuds jusqu'à la ceinture, mais il ne tenoit qu'à eux de n'être jamais frappés dans cette espece de châtiment : & Sethos fut très-satisfait de voir les surveillans occupés à moderer l'ardeur de ceux qui accomplissoient leur penitence. Mais des fautes plus griéves leur attiroient des peines véritablement afflictives.

LIVRE IV. 375

Quoique les Prêtres & les Prêtresses fussent soumis à certaines especes de punitions , on les cachoit exactement, soit aux Initiés , pour sauver l'honneur du Sacerdoce ; soit aux seconds Officiers , pour les maintenir dans le respect qu'ils devoient à leurs Maîtres. On ne se dispensoit de cette précaution que pour les fautes scandaleuses qui avoient troublé l'ordre de la maison , ou qui avoient éclaté dans le Public. Pour celles-là on les condamnoit à une ou plusieurs années de silence qu'ils alloient passer dans les souterrains. Sethos vit quelques Prêtres & quelques Prêtresses vêtus de noir & privés de la tunique Sacerdotale , qui se promenoient autour du champ des Larmes en se cachant le visage , ou qui rentroient dans la prison qui étoit à côté. Ils y avoient chacun leur cellule , & ils ne trouvoient de conversation qu'avec les livres qu'on ne leur refusoit pas. Enfin dans le cas du

violement du secret, les Prêtres, les Initiés, & les seconds Officiers étoient condamnés à un supplice effroyable de sa nature, quoiqu'il pût être assés court. C'étoit de leur ouvrir la poitrine & de leur arracher le cœur, que l'on donnoit à dévorer à des oiseaux carnaciers. Il étoit même défendu aux profanes d'interroger qui que ce soit sur les secrets du Sacerdoce : & si par un hazard extraordinaire ils en avoient surpris quelqu'un, ils se trouvoient obligés sous peine de la vie de garder le même secret que les Prêtres. Mais les siècles entiers s'écouloient sans fournir un semblable exemple; & ce n'est que sur l'idée qu'on avoit donnée à Orphée du supplice des Révélateurs qu'il imagina celui de Prométhée & de Tityus. Mais il a tiré de la longueur réelle du Champ, la longueur gigantesque qu'il a prêtée dans sa Fable au corps de Tityus, qui étendu par terre couvroit neuf arpens.

En avançant toujours , Sethos se trouva dans un lieu enchanté qu'on appelloit l'Elisée. Il faut se représenter ici un jardin d'environ trois quarts de lieue de longueur , du Nord au Midi , suivant l'enfilade des Pyramides , sur huit cens pas de largeur d'Orient en Occident. Cette largeur commençoit le dernier tiers du quarré total à compter depuis le Temple Superieur. On étoit amené dans l'Elisée par huit grandes allées paralleles qui traversoient à distances égales toute la ville souterraine , & qui commençoient en quelque sorte le jardin ; puisqu'elles étoient ornées dans leurs deux côtés de grands vases de fleurs , ou d'arbrisseaux odoriférans. Les Prêtres avoient employé pour embellir l'Elisée , tout ce que peut inventer l'imagination humaine élevée aux idées poétiques. Le jour se tiroit d'en haut dans toute l'étendue du Sol. Mais comme il tomboit jusqu'au fond ,

d'une hauteur de cent quarante piés, il étoit un peu affoibli; & les ombres des arbres dont ce jardin étoit rempli l'affoiblissant encore, il sembloit que l'on ne jouïssoit en plein jour que d'un clair de Lune. Cette situation a peut-être donné quelque lieu à la description du jardin des Hesperides, telle qu'on la lit dans le Geographe Scylax. Les cœurs qui ont éprouvé de grandes passions sçavent combien cette lumière tempérée est propre aux douces rêveries. C'est ce qui fit naître à Orphée la pensée de donner à l'Elisée un Soleil & des Astres particuliers, quoiqu'il ne fut éclairé que par le Soleil & par les Astres de notre monde. Cette ouverture immense aboutissoit par le haut comme les autres, dans un clos exactement muré qui appartenoit aux Prêtres. Les murs de l'Elisée terminés en ovale du côté Meridional, & coupés en droite ligne par un bâtiment superbe du côté

Septentrional, paroissoient soutenir le Ciel sur l'entablement qui bordoit leur extrémité supérieure. Le fond ovale présentoit une prodigieuse nappe d'eau que les yeux trompés par l'élevation & la distance de l'objet, voyoient sortir du sein des nuës; & qui après avoir formé de très-grands canaux s'écouloit, comme toutes les eaux du souterrain, dans des puits perdus. Mais outre cela des tuyaux cachés fournissoient les eaux jaillissantes d'une infinité de bassins. Tout ce jardin étoit partagé en allées, en bosquets, en labyrinthes, ornés de Statuës admirables & de merveilleux groupes de bronze, de marbre, & de porphyre. Les planches des parterres étoient de longues caisses enfoncées jusqu'aux bords, & remplies de terres apportées, où croissoient non seulement les fleurs les plus brillantes, mais encore les arbrisseaux dont on pare les jardins, comme les myr-

thes, les lauriers & les orangers. Dans le milieu de tout le terrain, on avoit conservé de grands espaces qui servoient d'arène ou de cirque pour divers exercices du corps. Ils y accoutumoient non seulement leurs seconds Officiers qui avoient besoin dans plusieurs de leurs fonctions de beaucoup d'adresse, mais encore les enfans des Prêtres, soit les garçons, soit les filles, selon la convenance de leur sexe. Leur première vûë étoit de leur dénouër & de leur former le corps en général comme aux autres Egyptiens. Le fruit de cette attention étoit d'attirer dans les Temples un très-grand Peuple, par la justesse & par la noblesse avec laquelle ils exécutoient les nombreuses cérémonies de la Religion. Et dans le commerce de la vie, quoique les Prêtres & les Prêtresses eussent plus de retenuë & de modestie dans leur maintien, que les autres personnes du monde; on remar-

quoit dans leur contenance & dans leur action , une grace & une facilité que les connoisseurs donnoient souvent pour modele.

Mais ils avoient une raison bien plus importante pour eux de rendre leurs enfans habiles dans toutes les parties qui ont composé depuis chés les Grecs & chés les Romains , l'Art des Représentations sérieuses. C'est par des scenes théatrales que les Prêtres des principaux Temples de l'Egypte, & sur tout ceux d'Heliopolis & de Memphis , répondoient aux consultations qui leur étoient faites sur les choses futures ou cachées¹. Ils regardoient cette maniere de répondre comme moins hazardeuse pour eux , que les Oracles décisifs de Butos ou les Prédications Astrologi-

1. Le fondement de tout ceci se trouvera dans le chap. 11. des *Eleusinia* de Meursius.

M. l'Abbé Banier donne aussi sur les éyo-

cations pratiquées dans les Temples des Anciens une explication qui revient à celle-ci. *Orig. des Fables*, tom. 3. pag. 168.

ques de Thebes , & capable en même tems de causer plus de surprise aux Consultans qui croyoient voir la chose même. La plupart des évocations alleguées dans l'Histoire Fabuleuse n'ont été que de pareils jeux. Ces représentations se faisoient à Memphis dans le bâtiment qui formoit le fond Septentrional de l'Elisée, & qui pour s'attirer plus de vénération avoit le Frontispice d'un Temple. C'étoient aussi les Prêtres de la première Classe, ou qui s'appliquoient aux Lettres sacrées, qui présidoient à ces représentations & qui y destinoient leurs enfans ; quoiqu'on prit parmi les autres , & les Prêtres & les Prêtresses qui paroissoient avoir le plus de talent pour cet exercice, & qu'on y fit servir des hommes & des femmes du second Ordre. Les Prêtres Mathematiciens employoient tout ce qu'ils avoient d'expérience dans toutes les Mécaniques pour la vraisemblance du

spectacle materiel & du mouvement des machines qu'on y introduisoit. L'optique étoit par tout observée avec tant de précision que les sens étoient fideles en rapportant faux : & les objets n'auroient point paru autrement en eux-mêmes, que leurs Images paroissent dans la perspective de leur Théâtre. Il faut avouer aussi que comme ils n'avoient pas affaire à un amphitheatre entier, ils plaçoient la personne unique, ou du moins le peu de gens auxquels ils devoient répondre à chaque fois, dans le point de vûe qui leur faisoit une illusion invincible.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaison des mesures que la connoissance qu'ils avoient des dispositions de l'ame & du corps de l'homme leur faisoit prendre, pour préparer les Spectateurs à cette illusion. Ils faisoient attendre quelquefois des mois entiers ceux qui s'adressoient à eux; & pendant ce tems ils tâchoient

de ſçavoir d'eux & par d'autres voyes les circonſtances préliminaires de la choſe qui leur donnoit de l'inquiétude ; afin de compoſer là-deſſus & les Vers & les Décorations de leurs Scenes. Ils recevoient enſuite les Conſultans dans des chambres ſecretes qui tenoient au Temple. Et là outre les cérémonies myſtérieuſes qu'ils faiſoient devant eux dans le Temple à portes fermées, ils ne les nourriſſoient pendant pluſieurs jours que de viandes legeres, & de liqueurs délicieuſes dans leſquelles il entroit des aſſoupiffans. On levoit enfin une grande pierre vers le bas du Temple, & les Conſultans voyoient à la faveur d'une lumière ſombre & menagée, une pente douce dans laquelle on les alloit faire deſcendre. On les plaçoit auparavant dans une eſpece de char qui n'étoit ouvert que par devant. Le Prêtre Chef des Divinations ſ'y mettoit avec eux ; & ſi c'étoient des femmes, il étoit accompagné

pagné d'une Prêtresse qu'on leur avoit donnée dès le commencement pour compagnie & pour conseil. Ce char monté parfaitement sur des rouës basses , cachées & ne faisant aucun bruit étoit poussé legerement par derriere ; & descendant de lui-même la pente douce , il arrivoit dans une de ces allées dont nous avons parlé plus haut , qui commençoient en quelque sorte l'Elisée. Le premier mouvement du char étoit entretenu & continué par des Officiers du second Ordre qui sortoient sans qu'on les vit des portes de cette allée souterraine , & qui étoient relevés par d'autres d'espace en espace. Ainsi il étoit conduit avec une vitesse toujours égale jusqu'à l'Elisée , à l'entrée duquel les Consultants sortoient de leur char.

Quoique ce lieu servit de promenade journaliere à tous les habitans du souterrain ; lorsqu'on y attendoit des Consultants , tout étoit préparé de

forte que ceux-ci n'y voyoient que des personnages qui de loin leur paroissent être des Héros & des Héroïnes; des hommes sages & des femmes vertueuses. Le Prêtre & la Prêtresse qui ne permettoient point aux Consultans de s'éloigner d'eux, leur nommoient les principaux de ceux qu'ils disoient avoir été utiles à la société humaine ou par de grands services, ou par de sages instructions ou au moins par de bons exemples. Ils leur faisoient appercevoir dans un plus grand éloignement la foule innombrable de ceux dont les vertus obscures n'en avoient pas été moins solides pendant leur vie, & n'en étoient pas moins récompensées après leur mort. La lumière éclairoit également leurs visages, mais on ne pouvoit pas les distinguer. Plus près étoient ceux qui avoient surmonté les plus grandes passions humaines, l'amour & la colère, & après eux ceux qui n'avoient eu que des a-

mours chastes & legitimes ; ou qui n'avoient suivi que les mouvemens d'une colere juste contre les méchans pour l'interêt des bons , & à l'avantage des méchans mêmes. Tous ceux-là occupoient le fond de l'Elisée qui en étoit la plus belle partie. En deçà & sur les aîles étoient ceux qui avoient fait de grandes actions , mais qui les avoient laissé ternir par de grandes ou de fréquentes foiblesses , ou qui dans le cours de leurs entreprises glorieuses avoient pris quelquefois les conseils de leurs passions pour les conseils de la vertu. D'un autre côté enfin étoient ceux à qui l'amour n'avoit pas fait commettre des crimes ; mais qu'il avoit retardés ou affoiblis dans la pratique de leurs devoirs , & qu'il avoit détournés pour toujours de la carrière héroïque dans laquelle ils avoient fait les premiers pas. Les inquiétudes qui les avoient agités pendant leur vie , mais sur tout le

regret de n'avoir pas rempli leur destinée les suivoit jusques dans la mort. En vain les femmes qu'ils avoient aimées leur représentoient combien on pouvoit être content de la réputation qu'ils s'étoient acquise : leur visage ne prenoit point cette sérénité que donne la vertu parfaite, & ces femmes se détournoient pour pleurer. Les Consultans se croyoient alors véritablement transportés dans le séjour de l'autre vie, & ne prenoient pour réellement vivans que le Prêtre & la Prêtresse qui les accompagnoient.

On les conduisoit ensuite vers le bâtiment du Théâtre qu'on leur nommoit le Temple de la Divination. Dès l'entrée un escalier superbe se présentoit à eux ; mais à travers les marches, ils appercevoient comme dans un vaste souterrain des flammes qui naissoient d'un canal d'eaux spiritueuses & sulphureuses auxquelles on avoit fait prendre feu. Ce canal

quoï qu'affés étroit leur paroïſſoit par un effet d'optique un fleuve enflamé, dont Orphée a fait le Phlegeton. Au travers & au delà des flammes ils voyoient des hommes & des femmes revêtus de peaux appliquées ſi juſte ſur le corps qu'ils ſembloient nuds. Des figures affreufes d'Eumenides frapportoient ſur eux ; les voutes retentiſſoient des coups redoublés qui ne faiſant aucunes playes ſembloient trouver des ſujets propres à des tourmens toujourns durables. On faiſoit contempler ces objets aux Conſultans autant qu'on le jugeoit à propos ſelon leur caractère, & on donnoit même à ces différens châtimens des cauſes dont ils pouvoient ordinairement ſe faire l'application. On les faiſoit enfin arriver devant le Théâtre où le Prêtre & la Prêtreſſe ſ'afſeyoient toujourns auprès d'eux. Là, outre les Chœurs qui à la faveur d'une Muſique convenable repréſentoient d'une manière auſſi

sensible & plus touchante que le naturel, ou des Peuples ou des Armées selon le sujet; les Acteurs & les Actrices, par le moyen des marques imperceptibles, & des autres secrets de l'Art Mimique apportoit souvent le visage & la voix des personnes dont les Consultans étoient en peine.

Quoique les Prêtres ne répondissent pas à toutes les consultations avec tant d'appareil, & que ces représentations théatrales ne s'exécutassent réellement que deux ou trois fois dans une année; on faisoit néanmoins tous les jours des préparations générales, ou des représentations de Scènes imaginées sur des sujets supposés. Les enfans des Prêtres y assistoient régulièrement. Les Prêtres & les Prêtresses servant actuellement dans les souterrains, & même ceux de la Maison Supérieure y venoient tour à tour, ou pour y jouer des Rôles, ou pour donner leurs avis

Les Initiés mêmes y étoient admis & écoutés : & comme on essayoit aussi l'effet des Décorations & de la Musique , ces Spectacles ébauchés étoient encore plus beaux que les Spectacles les plus achevés que l'on représentât dans le monde. Les Prêtres & les Prêtresses de l'Egypte avoient dans ceux-ci leurs places marquées comme chés les Grecs & chés les Romains. On étoit assés surpris de les entendre parler en maîtres ; parce que ceux mêmes qui avoient reçu de leur part ces réponses représentatives croyoient avoir vû des apparitions & non des représentations. J'abrege ici l'exposition de cette Anecdote sacrée , parce qu'on en verra dans le dernier Livre un exemple étendu , dont Sethos même fera l'objet : mais la consultation se fera à Heliopolis , dont les Prêtres comme nous l'avons déjà insinué , étoient encore plus forts que ceux de Memphis dans la divination.

R iiij

Cependant je ne sortirai pas de cette matiere même sans prévenir la difficulté qui peut naître dans l'esprit du Lecteur, sur ce que les Prêtres de Memphis si éclairés & si exacts dans toutes les regles de la Morale séduisoient ainsi les hommes. Le dénouement de cette difficulté est qu'ils étoient eux-mêmes séduits. C'étoit une maxime constante parmi eux que le don de la Divination étoit attaché au Sacerdoce. Ils prévenoient dès le bas âge leurs enfans de cette opinion qu'ils tenoient eux-mêmes de leurs peres. Il n'en faudroit point d'autres preuves que les Sacrifices, les jeûnes, les flagellations par lesquelles il se préparoient à leurs réponses, je ne dis pas en présence des Consultans, mais entre eux & dans leur particulier. Ainsi toutes les mesures qu'ils prenoient d'ailleurs pour être instruits des faits, l'application qu'ils apportoitent & dans leurs cabinets

& dans leurs conférences secretes, pour tâcher de prévoir les événemens futurs par les circonstances des tems, des lieux & des personnes, n'étoient dans leur esprit que des moyens naturels qu'ils se croyoient obligés d'employer pour ne pas tenter les Dieux, & pour ne pas attirer sur le Sacerdoce par leur témérité la perte d'un don si précieux. C'est par la même précaution qu'ils étoient plus ou moins précis dans leurs réponses, suivant les inspirations qu'ils croyoient avoir eues. Ils n'avoient donc garde de cacher le secret de cette pratique à leurs Initiés. Au contraire, après leur avoir exposé leur principe, ils étoient bien aises de tirer d'eux plusieurs éclaircissemens qu'ils leur demandoient, comme à des gens qui étoient encore plus répandus qu'eux dans le monde. A l'égard des préparatifs qu'ils faisoient pour mettre les Consultans en illusion, ou com-

R. v

me ils l'appelloient, en extase ; ils avoient une autre intention qu'ils regardoient comme très-loüable par rapport à ces Consultans & aux autres hommes auxquels ceux-là raconteroient leur aventure. C'étoit de leur inspirer l'amour & la crainte des Dieux ; non seulement par le Spectacle préliminaire de l'Elisée & du Tartare qu'on leur avoit fait entrevoir , mais encore par les grandes leçons données formellement ou insinuées adroitement dans leurs Scenes. Il est vrai que dans la suite des tems les pratiques de la Divination étant passées dans la Grece ou demeurant dans l'Egypte même, les intentions des Devins se sont extrêmement dépravées. Car sans parler des fourberies grossieres que de vrais imposteurs ont employées , dans le seul dessein de surprendre l'argent des hommes ou de corrompre la vertu des femmes ; les Prêtres de quelques Temples ont eu recours à

des operations magiques & à des sortileges affreux qu'ils croyoient plus sûrs pour découvrir les choses cachées que l'invocation des Dieux ou les perquisitions humaines & naturelles. Mais enfin il résulte de toutes ces considérations prises ensemble, que ceux de nos Grecs qui n'ont attribué toute espece de Divination qu'à la fourberie, n'ont connu en cette partie les hommes qu'à demi; & que la prévention ou le fanatisme de ceux mêmes qui rendoient les réponses, a eu plus de part à l'erreur de la Divination, & l'a soutenue plus longtemps que n'auroit pû faire la fraude seule. Cependant comme l'une & l'autre cause cede également à la verité qui se manifeste de plus en plus, la Divination baisse tous les jours; & l'on peut sans être Devin prédire son extinction prochaine & totale.

A côté de l'Elisée en allant toujours vers les Pyramides, étoit la

R vj

dernière partie du souterrain, ou le Pantheon des Prêtres de Memphis : surquoi je dirai en passant que l'Egypte entière a été appelée le Pantheon de l'Univers. Bien que toute l'étendue du souterrain s'appellât le Temple en général, il n'y avoit pourtant à proprement parler que le Pantheon qui méritât ce nom. On y entroit par plusieurs arcades très-profondes, placées derrière les arbres du côté occidental de l'Elisée. La voute de ce Temple n'étoit pas extrêmement haute, & elle ne surpassoit que de dix piés la hauteur des arcades qui en avoient vingt : mais il avoit sur une largeur de quarante piés une longueur extraordinaire & qui égaloit celle de l'Elisée, en y comprenant même la profondeur du bâtiment du Théâtre. Il n'en falloit pas moins pour contenir toutes les Divinités de l'Egypte dans des Chapelles séparées. Chacune même n'avoit pas la sienne : Car les Egyp-

tiens adoroient au moins les trente mille Dieux dont parle le Poëte Hesiodé. Le fond où le Sanctuaire de ce Temple étoit consacré à Isis mere de la nature, ou la nature elle-même. On voyoit là sur un pié d'estail sa Statuë, telle à peu près qu'Apu-lée dans ses Métamorphoses représente cette Déesse apparoissant à lui dans un songe. Les premieres Chapelles à droite & à gauche renfermoient chacune à part la figure d'une des Divinités majeures, que les anciens Romains, ausquels Pythagore les avoit apportées de l'Egypte, appelloient *Cofentes* ou *Selecti*, comme qui diroit Conseillers de Jupiter ou choisis pour son Conseil^r.

Après eux venoient les demi-Dieux, qu'on appelloit *Semons* ou *Medioximes*; demi-hommes, ou Divinités moyennes. Les figures de ceux-ci autant que l'on en connoissoit par leur nom, étoient mises plu-

1. Voyés Kirk. tom. 1. pag. 174. 175.

sieurs ensemble dans les Chapelles suivantes. Enfin les dernières jusqu'à l'alignement du Frontispice du Théâtre étoient destinées à ce nombre innombrable de Divinités inconnuës qui selon eux n'habitoient ni le Ciel ni les Enfers ; mais qui étoient répanduës dans l'air , sur la terre , & dans les eaux. Ils étoient représentés par des figures générales où dont une seule servoit pour toute une espece. Toutes ces Idoles étoient posées dans leurs Chapelles, le visage tourné vers le bas du Temple comme celle d'Isis dans son Sanctuaire.

Mais le bas du Temple depuis l'alignement du Frontispice du Théâtre jusqu'au mur du fond , où il n'y avoit point d'entrée , étoit réservé pour les Dieux malfaisans , autrement nommés les mauvais génies. Typhon étoit adossé debout contre ce mur dont il égaloit la hauteur , & ses deux bras atteignoient les

murs de côté à droite & à gauche, tel à peu près qu'est la Statue de Serapis le Pluton des Egyptiens modernes, dans son Temple qu'on voit aujourd'hui à Alexandrie ¹. Mais Typhon n'étoit homme que depuis la tête jusqu'au nombril; il étoit représenté jettant des flammes par les yeux & par la bouche; & du tronc qui lui servoit de corps, naissoient deux Dragons énormes qui lui tenoient lieu de cuisses & de jambes ². Ses doits mêmes étoient des Vipères, conformément à la description qu'Hésiode a faite de Typhée, & Apollodore de Typhon qui ne sont que la même chose. Depuis le bas du Temple jusqu'à l'alignement du Frontispice du Théâtre étoient vingt Chapelles de chaque côté, où les figures des mauvais Génies étoient posées dans le même sens que la figure de Typhon. C'est-à-dire la

1. Voyés Kirk. tom. I. pag. 199.

2. Voyés sa figure dans Kirk. *ib.* p. 221.

face tournée contre les Dieux bien-faisans pour marquer leur opposition à eux. Les murs & la voute du Temple aussi bien que les murs & les voutes des arcades qu'on voyoit à droite & à gauche étoient chargées de Hieroglyphes qui contenoient l'Histoire & tout ce qui concernoit le culte des Dieux enfermés dans le Pantheon. C'est-là que se faisoient toutes les nuits, depuis dix heures jusqu'à deux, plusieurs sortes de Sacrifices & de Cérémonies où assistoient tous les habitans du souterrain, les prisonniers mêmes du champ des Larmes, aussi bien que ceux qui avoient manqué l'initiation, les Prêtres & les Prêtresses de la Maison supérieure quand ils le vouloient, pourvû qu'ils ne manquaient pas d'ailleurs à leurs fonctions ordinaires, la plûpart des Initiés, enfin le nouvel Initié & son conducteur dans les trois derniers jours de la manifestation.

Comme l'heure où l'on commençoit les Cérémonies nocturnes précédoit la fin du jour naturel , on s'adreffoit d'abord aux Divinités auxquelles ce jour-là étoit consacré. La plupart avoient leur Victime propre ; & l'on sçavoit même les bois différens dont il falloit se servir pour brûler ou la Victime entiere ou quelques-unes de ses parties¹. Ces bois s'allumoient selon la différente dignité de ces Dieux , ou aux rayons du Soleil renvoyés par un miroir parabolique , comme le feu sacré des Vestales ; ou par le moyen des étincelles tirées du caillou frappé par le fer , ou enfin à la flamme d'une lampe. Les Grecs & les Latins avoient adopté ces observations , & les avoient même portées jusqu'à la différence des Fontaines qui devoient fournir l'eau dont on éteignoit le feu qui avoit brûlé les Vic-

1. Voyés sur tout ce détail Kirk. tom. 1. Syntag.
3. c. 9. & 10.

times. Comme il n'y a point en Egypte d'autre eau que celle du Nil, on n'employoit que celle-là dans les Sacrifices ; mais on l'alloit prendre tous les jours au dehors dans le grand lit du Fleuve pour l'apporter dans le Pantheon. C'est peut-être ce qui a fait dire aux Auteurs que Diodore a suivis que trois cens vingt Prêtres de Memphis portoient tous les jours l'eau du Nil à une distance de plusieurs stades.

Entre ces Dieux les uns n'avoient pour Sacrificateurs que les Prêtres, & les autres que les Prêtresses. Mais à minuit on voyoit sortir de la dernière arcade vers le bas du Temple, & du côté de l'Elifée, le Sacrificateur du jour suivi de deux files de Prêtres qui alloient du côté du Sanctuaire & de la Statuë d'Isis. Ils étoient accompagnés d'un grand Chœur de Musique formé par d'autres Prêtres, par des Prêtresses, & même par leurs enfans garçons &

filles de tout âge depuis neuf ans. Quand le Sacrificateur étoit arrivé jusqu'à la Statuë , les deux rangs de Prêtres arrêtés & écartés l'un de l'autre laissoient passer l'offrande qui les suivoit. Ici la vérité du fait historique m'oblige de dire que cette offrande étoit apportée par des filles des Prêtres au nombre de dix-huit , deux à deux , nuës , & tenant chacune une corbeille où étoient des fruits ou d'autres présens selon la saison. Ces filles ne commençoient ce miniftère qu'à treize ans , & elles le finissoient à leur mariage. Le Sacrificateur recevoit & vuidoit toutes ces corbeilles sur un grand Autel quarré dont la face extérieure portoit cette Inscription qu'on a copiée de l'Egyptien sur un marbre qu'on voit encore dans un Temple de Capouë. *Te , tibi , una , quæ es omnia , Dea Isis.* C'est-à-dire , Nous vous offrons à vous-même , Divi-

I. Voyés Kirk. tom. I. pag. 188.

nité unique & universelle, Déesse Isis. Les filles qui avoient apporté l'offrande se retiroient par le derrière du Sanctuaire; & les Prêtres y entroient pour achever les Cérémonies qui duroient près de deux heures toujours au son des voix & des instrumens. Ces Cérémonies étoient différentes dans les quatre Saisons, aussi bien que les Hymnes qui servoient de sujet à la Musique, & dont plusieurs passaient ensuite dans les Temples Supérieurs & de là dans la bouche de tous les Egyptiens, par la beauté des Vers & des chants, qui quelquefois même avoient l'agrément de la nouveauté. C'étoient-là les mysteres d'Isis que leur secret rendoit si respectables dans les beaux siècles de l'Égypte; & qui ayant été revelés par le désordre des guerres & par la violence des vainqueurs, ont servi d'exemple ou de prétexte à ces dissolutions qui ont inondé depuis les

Temples de la Grece & de l'Italie. Il est constant par tous les monumens qui me sont tombés entre les mains , que les Prêtres & les Assistans n'abusoient jamais dans l'ancienne Egypte du Spectacle qui passoit devant leurs yeux dans le Pantheon. Orphée a exprimé la réserve à laquelle ils étoient contraints sur cet article par la majesté du lieu, sous l'image de Tantale au milieu des eaux sans pouvoir boire. Lycurgue portant sa pensée plus loin , s'étoit imaginé que la sagesse qui regnoit en Egypte dans tout l'Ordre Sacerdotal, où l'on ne se ressouvenoit pas d'avoir vû aucun désordre né de la passion des femmes , venoit de ce qu'ils les voyoient ainsi tous les jours à découvert. C'est ce qui lui fit établir dans sa République ces Luites auxquelles les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe s'exerçoient nuds en présence de tout le monde. Il disoit que les filles La-

cedemoniennes étoient couvertes dans l'arène de l'honnêteté publique, sur ce qu'il avoit ouï dire aux Prêtres de l'Egypte que les leurs étoient couvertes dans le Pantheon de la sainteté religieuse. Cependant une plus longue expérience a convaincu les Sages de la vérité de cette Sentence prononcée par le vieux Poëte Latin Ennius , qui dit que les nudités exposées aux yeux des Citoïens sont la premiere source de tous les désordres d'une République. *Flagitii principium est nudare inter ci-
ves corpora.* En effet il suffit d'avoir une très-legere teinture de l'Histoire Grecque & de l'Histoire Romaine, pour sçavoir à quels honteux excès la premiere communication des mysteres d'Isis dévoilés a porté ces Peuples. Les Egyptiens mêmes déchus de leur premiere sévérité, avoient introduit dans les Temples qu'on leur avoit laissé bâtir hors de l'Egypte, & sur tout dans Rome, une

corruption si outrée , que le Sénat fit plusieurs décrets pour abattre ces Temples qu'on appelloient Memphitiques. La superstition populaire soutenüe par l'habitude enracinée de la débauche , avoit rendu ces décrets inutiles , jusqu'à ce que le Consul Paul Emile eut pris lui-même une coignée pour commencer la démolition. Ces Temples furent rétablis sous la dictature de Sylla , & détruits par le Consul C. Calpurnius Pison¹. Les Empereurs Successeurs d'Auguste les ont alternativement relevés ou abbatus selon qu'ils ont été ennemis ou Peres de la Patrie ; & la vigilance du très-saint & très-pieux Marc Aurele Antonin , qui gouverne aujourd'hui la terre avec autant de sagesse que de gloire , a besoin de s'employer toute entiere , pour empêcher que ces infâmes pratiques ne renaissent tous les jours quelque part.

¹ I. V. sur ce sujet T. Liv. Dec. tom. 1. 9.

Sethos pour ne rien omettre, entra après le Sacrifice du dernier jour de la manifestation, par une des arcades occidentales du Pantheon, dans cette allée qui faisoit l'enfilade du dessous des Pyramides ; & ayant apperçu la grille de fer dormante qui la terminoit du côté du Nord, il se donna la satisfaction de la toucher en dedans, comme il l'avoit touchée en dehors le jour qu'il se trouva avec Amedès au fond du puits de la Pyramide. Par-là il se rendit en quelque sorte témoignage à lui-même , d'avoir heureusement achevé la pénible & périlleuse carrière de l'Initiation. Il coucha néanmoins cette nuit-là dans le souterrain selon la coutume ; pendant qu'on préparoit tout pour faire le jour suivant la magnifique procession qu'on appelloit la grande Pompe Iliaque , ou le Triomphe de l'Initié.

Dès la veille six Officiers du second

cond Ordre venoient à cheval devant le Palais du Roy ; qui , comme nous l'avons dit ailleurs , étoit placé vis-à-vis le Temple à l'autre extrémité de la grande place : & là ils annonçoient à son de Trompe qu'on verroit le lendemain un nouvel Initié. Ils alloient ensuite faire la même annonce dans toutes les rues de la Ville où la Procession devoit passer. Ils ne disoient point le nom de l'Initié , mais ils le déclaroient Egyptien. Car à l'égard des Initiés étrangers , cette annonce ne se faisoit qu'à la porte du Temple ; parce que la Procession beaucoup moins pompeuse se bornoit à en faire le tour. Une semblable nouvelle avoit toujours été agréable aux Rois qui croyoient acquérir un serviteur à toute épreuve. Mais elle charmoit encore davantage les Peuples qui regardoient les Initiés Egyptiens comme de sages médiateurs entre le Roy & eux , & de

puissans protecteurs auprès de lui. Comme il se passoit ordinairement plusieurs années sans qu'on fit une acquisition si avantageuse ; la rareté en augmentoit beaucoup le prix & inspiroit à tout le monde une ardeur sans égale de voir cette cérémonie. Dans cette occasion particulière les dispositions de la Cour se trouvoient changées. On n'y avoit d'abord aucun soupçon que ce nouvel Initié fut Sethos. Tous le croyoient hors de Memphis, & quelques-uns mêmes hors de l'Egypte : & d'ailleurs vû la corruption de mœurs & la bassesse de sentimens où la plûpart des Courtisans étoient plongés ; ils renvoyoient aux siècles des Fables ces tems héroïques où les Rois & les Enfans des Rois se faisoient initier. En effet Sesostris initié à Thebes étoit le dernier Roy de l'Egyte qui eut ambitionné cette distinction. Aussi la Reine semblable à ces meres qui croient avoir un

grand soin de leurs enfans quand elles leur interdisent tout exercice qui demande de la résolution & du courage, ne manqua pas de dire aux femmes qui l'environnoient quand elle apprit cette nouvelle ; que si elle sçavoit qu'un de ses fils voulut se faire initier, elle l'en empêcheroit bien : & cette judicieuse compagnie se trouva très-disposée à l'applaudir. Pour le Roy, comme il ne se mêloit point de son Etat & qu'il n'occupoit ses serviteurs qu'à les amuser ; il étoit peu touché du mérite de l'Initiation, & il ne s'en promettoit autre chose que le plaisir de voir passer cette pompe sous les fenêtres de son Palais.

On employoit toute la nuit à parer l'intérieur du Temple de ce que les Prêtres avoient de plus magnifique dans leur trésor ; & les Citoyens de Memphis dispofoient les ruës, & ornoient les dehors de leurs maisons de leurs meubles les plus précieux.

S ij

Un peu après le lever du Soleil le Peuple entrant dans le Temple; voyoit placé au milieu du Sanctuaire le tabernacle d'Isis, apporté du souterrain. C'étoit un grand coffre couvert d'un voile de soye blanche semé de Hyeroglyphes d'or sur lequel étoit encore une gasenoire pour marquer le secret des mysteres de la Déesse. On lui offroit, avant que de partir, un Sacrifice pendant lequel les filles des Prêtres qui ne paroissent au dehors qu'aux Fêtes d'Isis, faisoient tour à tour des danses graves au son des Instrumens seuls. D'abord après on se mettoit en marche du côté de la Ville. Les six Officiers qui avoient annoncé la Cérémonie la précédoient en sonnant de tems à autre de leurs Trompettes; & deux files de Gardes du même ordre bordoient à droite & à gauche la Procession dans toute sa longueur. Des quatre Classes des Prêtres, celle des Mathématiciens,

celle des Medecins , & celle des Jurisconsultes alloient les premieres, précédées de leurs enfans dans le même ordre qu'eux & habillés comme eux. Tous les Prêtres portoient une robe noire sous la tunique de fin lin , mais par dessus la tunique , les trois premieres Classes de la Procession , portoient une robe bleuë , violette ou rouge , dont un pan leur couvroit la tête. Entre les deux files marchaient un à un des Prêtres qu'on appelloit Pastophores : ils avoient au lieu d'une robe un manteau de la couleur de leur Classe , & ils portoient les Livres de Mercure où ils avoient puisé leurs sciences ¹.

Après cette premiere partie de la Procession paroissoit un Prêtre de la premiere Classe du Sacerdoce en manteau noir, qui portoit sur ses deux mains la fameuse table Isiaque appuyée sur sa poitrine. Elle étoit de cuivre, mais bordée & traversée de lames

1. Clem. Alex. Strom. liv. 6.

d'argent, sur lesquelles étoient gravés les emblèmes des mystères d'Isis sous des figures d'hommes & de femmes debout ou assises, & dont quelques-unes avoient des têtes d'animaux¹. Il étoit suivi des filles des Prêtres vêtues d'une tunique de fin lin, sur des robes de la couleur de la Classe de leurs peres, & ayant par-dessus leur tunique des mantes chacune de couleur différente, brodées d'or avec des houppes d'or, & attachées sur l'épaule gauche avec une pierre précieuse. Elles étoient coiffées en cheveux avec des aigrettes, & ornées de pendants d'oreilles, de colliers de perles, & de bracelets d'une valeur inestimable. Elles formoient quatre files, & se tenoient sous le bras deux à deux. Les Prêtresses Directrices, toutes vêtues de noir à l'exception de la tunique, mar-

1. Voyés Kirker. sur cette table ; *Oed. Æ-* & seq. & les Ant. du P.
gyp. tom. 4. pag. 80. | Montfaucon, vol. 2.
 part. 2. pag. 331.

choient dans le milieu ; & les Gardes étoient doublées à côté de ces beautés rares & qu'on voyoit rarement. On sçaura par la seule description d'Apulée , que les femmes du monde Initiées à Isis depuis la dévastation de l'Egypte , ont pris la place de ces filles dans ces sortes de Processions, où même les autres Prêtresses n'assistoient point auparavant. Après ces filles venoit un très-grand Chœur de Musique composé de Prêtres & de leurs enfans, qui annonçoit le Tabernacle d'Isis. Il étoit porté sur les épaules de huit Prêtres : mais il étoit précédé immédiatement par des filles du second Ordre, vêtues de laine blanche très-fine , & parées de fleurs , qui ayant des sifres & des crotales à la main , faisoient devant le Tabernacle des danses legeres ; dont la Grece a outré l'imitation dans ses orgies. D'autres de ces filles aux deux côtés faisoient brûler des parfums , dont la fumée environnoit le

S iij

Tabernacle de telle sorte qu'il sembloit être toujours dans un nuage. Le grand Prêtre marchoit seul derrière le Tabernacle. Il étoit vêtu de blanc sous sa tunique & par-dessus d'une robe de pourpre doublée d'hermine, dont la queue étoit portée par deux enfans du second Ordre. Il avoit une espece de Mitre propre à lui seul, & il tenoit seul le bâton augural que tous les Prêtres portoient en son absence. Il étoit suivi des Prêtres de la premiere Classe ou Interpretes des Lettres sacrées, dont les Livres étoient portés aussi par des Pastophores. Deux d'entre eux portoient sur leurs épaules un brancard sur lequel étoit posé le Vase Augural ou Divinatoire ; il étoit couvert d'un astrolabe, d'un quart de cercle & d'un compas. Car bien que l'Astrologie fut plus en usage à Thebes que dans les autres Temples, les Instrumens Astronomiques étoient partout le Symbole de la

Divination. Tous les Prêtres de cette Classe étoient vêtus de noir par-dessous & par-dessus la tunique blanche. Les plus anciens marchaient les plus proches du Tabernacle. Ainsi à la différence des trois premières Classes ils étoient suivis de leurs enfans , dont les deux files étoient fermées par les quatre Prêtres de l'éducation. La pompe Isiaque proprement dite finissoit là. On la faisoit en d'autres occasions quoiqu'elle ne fut jamais si nombreuse & si magnifique qu'en celle-ci.

La dernière partie de la Procession, ou le triomphe de l'Initié, prenoit un air militaire, même à l'égard de ceux qui n'étoient pas hommes de guerre ; parce qu'on supposoit qu'ils défendoient la Patrie à leur manière : & d'ailleurs même les Initiés étoient indifféremment de toute profession pour le service du Roi & du Public. Ainsi au bout du second intervalle, on voyoit venir au

S v

son des fifres & des tymbales trois Etendards déployés. Le premier portoit le Symbole du Royaume de Memphis qui étoit le Bœuf Apis; le second celui de l'Egypte qui étoit un Sphinx, & le troisiéme celui du monde entier qui étoit un Serpent, qui pour se mordre la queue se mettoit en forme de cercle. Cet arrangement marquoit l'ordre selon lequel l'Initié se consacroit au service du genre humain. Les Initiés paroissoient ensuite : ils étoient en petit nombre dans chaque Nome; & ceux qui remplissoient des postes où à la guerre où dans les Provinces ne les quittoient pas pour cette Cérémonie. Cependant s'il y avoit des Initiés d'un autre Nome, ils avoient ici leur place selon le rang de leur reception; parce que tous les Initiés de l'Egypte ne faisoient qu'un corps. Ils marchaient un à un dans leur habit ordinaire, c'est-à-dire avec une veste de fin lin qui ne venoit qu'aux

genoux, & qu'ils ne quittoient jamais. Sur cette veste étoit la robe de leur dignité ou de leur fonction ; & à côté d'eux & hors de rang étoient les Initiés étrangers, s'il s'en trouvoit actuellement en Egypte ; & c'est ainsi qu'Orphée assista au triomphe de Sethos. Suivant cet ordre on voyoit des Généraux d'Armée, & même des Princes, qui étant moins anciens dans l'Initiation, cedoient le pas à de simples Citoyens.

Le nouvel Initié parut enfin, ayant à sa droite le plus jeune des Prêtres, & à sa gauche le plus ancien des Initiés. Il étoit vêtu pour ce premier jour seulement d'une tunique blanche avec une queue traînante de la longueur de son corps. Il portoit par-dessus un baudrier blanc bordé de noir, d'où pendoit une épée dont la poignée n'étoit que d'acier ; mais il avoit pour ceinture une écharpe couleur de feu & bordée d'or. Il portoit une couronne de Myrte sur la

S vj

tête ; & il tenoit à la main une grande Palme , Symbole de la paix. Enfin sa tête étoit couverte d'un voile blanc qui descendoit sur son visage & même sur sa poitrine , au travers duquel il voyoit assés pour se conduire, mais qui empêchoit tout le monde de le connoître. Il étoit suivi d'un Char de Triomphe attelé de quatre chevaux de front. Quatre Vertus portoitent sur le Siège vuide une Couronne triomphale ; & des figures de vices terrassés bordoient toute la conférence du marchepié. Ce Char étoit semblable , à quelques Symboles près , à celui qui promenoit les Généraux d'Armée dans les Capitales de l'Egypte au retour d'une grande victoire. Mais l'Initié ne montoit jamais dans le sien ; pour faire voir qu'il n'aspiroit pas même aux honneurs extérieurs que les grandes actions pourroient mériter. De tous tems l'Initié avoit été accueilli dans cette Cérémonie par de gran-

des acclamations du Peuple. Mais l'extravagance & l'injustice du Gouvernement de Daluca rendoit encore plus sensible à tous les habitans de Memphis l'espoir de quelque secours. On accabloit l'Initié de fleurs, & on l'inondoit d'essences précieuses, que l'on jettoit des fenêtres, ou que l'on faisoit passer par-dessus les têtes des Gardes. Aucune Musique n'a jamais été si touchante que le concert des bénédictions qu'on lui donnoit. C'étoit pour cette raison, quoiqu'elle eut été moins forte en d'autres tems, que l'Initié marchoit toujours voilé; afin qu'il ne rapportât rien à lui-même de ces transports de l'affection publique, & qu'il comprit au contraire qu'ils n'étoient dûs qu'à la haute estime que l'on avoit pour un corps, dont on l'obligeoit par-là à suivre les exemples & à soutenir la gloire.

Sethos après avoir fait ainsi un grand tour dans la Ville arriva dans

la place où étoit le Palais du Roy. Le Roy, la Reine, & la foule des Courtisans l'attendoient sur un long balcon, décoré de tapis superbes. Osoth qui étoit né bon, sembloit prendre part à ces réjouissances dont le bruit s'approchoit toujours. D'aussi loin même qu'il apperçut la dernière partie de cette pompe, & sur tout qu'il découvrit la tête de l'Initié, qui égaloit au moins les plus hautes; il sentit une douce émotion dont la Reine, ennemie de tout bien, conçut d'abord un vif sentiment de jalousie. Mais son chagrin augmenta beaucoup, lorsque l'Initié monta sur une haute estrade dressée suivant la coutume devant le balcon du Palais. Là il se mettoit à genoux sur un carreau & faisoit encore une profonde inclination au Roy. Se levant ensuite il tiroit son épée, comme pour l'offrir à son service. A cette action que le jeune Prince fit avec une noblesse, & une grace merveilleuse,

Osooth ayant presque les larmes aux yeux se pencha & étendit les bras comme pour embrasser cet Initié. Il se tourna ensuite à sa droite & à sa gauche comme pour faire passer dans l'ame de tout le monde l'admiration tendre dont il étoit pénétré. Le Peuple encouragé par cet exemple pouffa alors mille cris de joye adressés au Roy. On lui disoit, foyés notre Maître, & foyés-le pendant une longue vie. On lançoit en même tems sur la Reine des regards fixes qui n'avoient néanmoins d'insultant que l'intention secreete de ceux qui la regardoient, & qu'elle démêloit parfaitement. Cette femme, qui pour complaire au Roi étoit obligée de couvrir d'un sourire forcé la véritable rage qui dévorait le fond de son ame, servit long-tems de spectacle, non seulement au Peuple, mais encore aux Courtisans qui la détestoient, quoiqu'ils se fussent rendu ses esclaves. Mais elle tomba

dans un plus fâcheux embarras , lorsque l'Initié étant descendu de son estrade s'en retournoit dans le Temple , tenant toujours d'une main son épée nuë , & de l'autre sa branche de Palmier qu'il croisoit l'une sur l'autre. Car le Roy à cette occasion demanda à la Reine son Fils , qu'il disoit avoir la taille & la démarche de cet Initié. Il ajoutoit qu'il souhaiteroit que ce fut lui ; & que lui-même se trouveroit heureux dans sa vieillesse , d'avoir un fils qui méritât un pareil honneur. La Reine qui s'étoit confirmée dans la croyance que Sethos étoit absent, sur ce qu'elle n'avoit pas vû Amedès parmi les Initiés , raconta au Roy le projet du voyage dont Sethos & Amedès avoient demandé la permission , il y avoit environ trois mois. Le Roy trouva mauvais qu'elle ne lui en eut point encore parlé. Il dit même que s'il en avoit été averti , l'absence de son fils n'auroit pas été si longue ;

& qu'il seroit revenu assés à tems pour voir un triomphe qui lui auroit donné de l'émulation. Mais le tems de la véritable résipiscence d'Oso-roth n'étoit pas encore venu , & il lui falloit des coups plus violens que celui-là pour le tirer tout à fait de sa léthargie ; où pour mieux dire encore , l'objet présent qui frappoit toujours ce Roy faisoit bientôt place à d'autres impressions.

Cependant l'Initié rentré dans le Temple , montoit sur une espece de thrône fort élevé. La plus haute marche étoit assés large pour tenir trois ou quatre personnes ensemble. Deux Officiers du second Ordre y suivirent Sethos , & s'enfermerent avec lui sous deux grands rideaux. Là , pendant qu'on chantoit en bas quelques Hymnes qui exposoient en maniere de prophétie les biens que l'on pouvoit attendre d'un Initié de la plus haute naissance ; on lui mettoit ses habits ordinaires sur la veste

blanche : & au bout d'une demie heure les rideaux tirés laisserent voir Sethos au Peuple qui remplissoit le Temple. Les acclamations redoublerent à son aspect, & la nouvelle en fut portée au Roy dans un instant. La Reine qui étoit présente entra dans un désespoir qu'elle fut contrainte pour lors de dissimuler, mais qui produira bientôt des effets terribles. Cependant on ajouta que le Prince devoit passer le reste de la journée & la nuit suivante dans la maison des Prêtres, où l'on feroit de grandes réjouissances au sujet de sa réception.

Fin du quatrième Livre.

A D D I T I O N.

ON a déjà insinué dans la Préface, que la plus grande partie des retranchemens faits à l'Original de cet Ouvrage par rapport aux curiosités purement littéraires, tomboit sur le second Livre ; où à l'occasion de l'éducation de Sethos, l'Auteur s'éten-
doit beaucoup sur les Sciences des Egyptiens. Mais comme il est dit à l'entrée de ce second Livre, page 91. que le Palais du Roy étoit à Memphis le Théâtre de toutes les Sciences & de tous les beaux Arts ; & que dans l'abregé auquel on a réduit le Texte, il n'est fait aucune mention de ces derniers : J'ai
Tome I. *

ij ADDITION.

crû que pour satisfaire à la promesse ou à l'engagement de l'Auteur, je devois au moins placer ici & en Addition ce qu'il rapporte de la Sculpture, de la Peinture, & de la Musique. Ces trois morceaux seront une preuve & un exemple des égards que l'on a eus pour les Lecteurs qui n'aiment pas les détails un peu longs, quelques curieux qu'ils pussent paroître à quelques-autres. Le vrai lieu de ces trois Articles est au second Livre, page 135. après celui qui finit par ces mots, une fausse apparence d'Heroïsme.

IL y avoit dans le Palais de Memphis deux galeries particulieres, qui non seulement servoient d'écoles aux Sculpteurs & aux Peintres;

ADDITION. iiij

mais qui de plus étoient pour les Doctes le plus riche monument qu'on pût souhaiter de l'histoire de ces deux Arts. A l'entrée de l'une de ces galeries, on trouvoit à droite & à gauche des colonnes de bois ou de pierre, mal taillées, à peu près de la hauteur & de la grosseur d'un homme. Le nom du Dieu & du Heros qu'on avoit voulu représenter étoit écrit sur quelques-unes; & c'étoit-là toute la Sculpture des premiers tems. En avançant on voyoit la forme humaine se développer de plus en plus : Mais les deux jambes étoient encore jointes ensemble, & les deux bras collés au corps suivant leur longueur. Peu à peu les membres se détachotent du tronc & se mettoient en action. Delà on arrivoit aux attitudes élégantes, & bientôt aux miracles de l'art. Car dès que l'homme a senti le bon en quelque genre que ce puisse être, il s'élève avec une rapidité prodigieuse jusqu'à

* ij

l'excellent. La Sculpture Grecque a passé par les mêmes degrés ; & Plutarque rapporte que les Spartiates appelloient Docanes toutes les Figures qu'ils avoient des Dioscures, ou des deux freres Castor & Pollux. C'étoit deux poutres ¹ posées debout & liées l'une à l'autre par un bois de traverse. Dædale fut le premier qui apporta de l'Egypte dans la Grece la pratique de mettre les bras des Statuës en action , & leurs jambes en disposition de marcher. Les Grecs furent si surpris de cette nouvelle attitude qu'ils enchaînoient les Statuës ainsi faites , de peur qu'elles ne s'en allassent ; & Platon dit que les Statuës liées au pié d'estal se vendoient plus cher que les autres, comme les Esclaves qui n'étoient pas sujets à s'enfuir. Il y a même quelque chose de plus : car bien que sur le témoignage des Grecs qui ont vû des Statuës de Dædale , elles ne

1. *Docos* en Grec signifie poutre.

fussent pas du côté de la Sculpture au point de perfection, où Phidias & Praxiteles ont porté les leurs; il leur avoit donné par quelque ressort interieur un véritable mouvement. Aristote même, citant Philippe le Comique, assure que Dædale avoit fait en bois une Venus qui se remuoit par le moyen de l'argent-vif qu'il avoit versé dedans. Quoiqu'il en soit de la vérité ou des circonstances du fait; ces allégations suffisent pour nous faire prendre à la lettre les figures mouvantes du bouclier d'Achille décrit par Homere; malgré les Interpretes qui veulent réduire sa description à celle d'un Tableau ou d'un bas relief ordinaire, dont les figures sont représentées comme agissantes, quoiqu'elles soient réellement immobiles. Et il est aisé de s'appercevoir qu'Homere dans la description du bouclier, avoit en vûe l'art de Dædale, plus célèbre encore de son tems que du

nôtre. Mais rien ne fait plus d'honneur à la Sculpture Egyptienne, que ce trait d'histoire qui termine le premier Livre de Diodore de Sicile. Les plus fameux Sculpteurs de la Grece, dit cet Auteur, se sont formés dans les Ecoles de l'Egypte. Tels sont Teleclès & Theodore, fils de Rœcus, qui ont fait la Statuë d'Apollon Pythien qui est à Samos; de telle sorte que Teleclès en ayant fait une moitié à Samos, pendant que son frere Theodore faisoit l'autre à Ephese; les deux pieces se rapporterent si juste, que toute la figure ne paroît être que d'une seule main. Cet Art particulier qui est peu connu des Sculpteurs Grecs, continue-t'il, est très-cultivé par les Sculpteurs Egyptiens: car ceux-ci ne jugent pas, comme les Grecs, d'une figure par le simple coup d'œil. Mais mesurant toutes les parties l'une par l'autre, ils taillent séparément & dans la dernière justesse toutes les

pierres qui doivent former une Statue. C'est pour cela qu'ils ont divisé le corps humain en vingt-une parties & un quart. Ainsi quand les Ouvriers sont une fois convenus entre-eux de la hauteur d'une figure, ils vont faire chacun chés soi les parties dont ils se sont chargés; & elles s'ajustent toujours ensemble d'une maniere qui frappe d'étonnement ceux qui ne connoissent pas cette pratique. Or les deux pieces de l'Apollon de Samos se joignent suivant toute la hauteur du corps; & quoiqu'il ait les deux bras étendus & en action, & qu'il soit dans la posture d'un homme qui marche, il est partout semblable à lui-même; & la figure est dans la plus exacte ponderation. Enfin cet ouvrage qui est fait suivant l'art des Egyptiens cede peu aux chefs-d'œuvres de l'Egypte même.

L'autre galerie étoit destinée à la Peinture. On voyoit d'abord des

planches de bois blanchies ; sur lesquelles les objets , tracés ordinairement en noir , étoient si mal dessinés , que le Peintre même s'étoit cru obligé d'écrire à côté de chacun ; c'est ici un homme ; c'est ici un cheval ; c'est ici un arbre. En avançant on trouvoit des traits qui paroissent avoir été tirés au tour de l'ombre que fait un objet exposé au Soleil. Dans les Tableaux suivans , la perfection du dessein & le nombre des couleurs croissoient à vue d'œil. On s'en tint long-tems à quatre chés les Egyptiens , comme chés les Grecs : & l'on sçait que Zeuxis , Polygnote & Timante n'en employoient pas d'avantage. Ce furent Echion , Nicomaque , Protogene , & enfin Apelle , qui attraperent avec leurs différentes teintes toutes les nuances de la nature. On voit encore aujourd'hui dans une grotte assés voisine de Thebes des Peintures du tems des anciens Rois de cette Dy-

naïve d'une couleur aussi vive que si elles venoient d'être faites ¹. Mais les Egyptiens les plus récents ne tomberent pas dans le défaut que Denis d'Halicarnasse reproche aux Peintres Grecs modernes ; lorsqu'il dit que ceux-ci ont tâché de couvrir la négligence de leur dessin , par l'abondance & par l'éclat de leurs couleurs. Les Egyptiens comparoient ceux qui préfèrent le coloris au dessin dans la Peinture, à ceux qui en matière d'éloquence & de poésie , préfèrent les pensées brillantes aux pensées justes. Cicéron le maître & le modele de l'éloquence Latine , a dit en appliquant sa réflexion à l'Orateur , que nous nous lassons bientôt des Tableaux qui nous attirent d'abord par la force du coloris ; au lieu que nous revenons toujours à ceux qui excellent par la beauté du dessin , qui est le vrai caractère de l'antique ².

1. Paul Luc. t. 6. p. 69. | précédens Junius de
2. V. sur les deux art. | *Picturâ Veterum.*

X A D D I T I O N .

Enfin la sale de la Musique, où l'on donnoit en certains jours des concerts de Voix & d'Instrumens, étoit aussi le trésor des antiquités de cet art. On apprenoit-là que le Chalumeau, la Flute champêtre & les Instrumens à vent, ont été inventés les premiers. On voyoit même d'abord la Flute à plusieurs tuyaux de longueur inégale, dont on se servoit avant qu'Osiris eut inventé la Flute simple qui rend seule tous les tons de la premiere. Ce Heros en faisoit accompagner les Hymnes qu'il chantoit en l'honneur des Dieux; & les vers qui, selon Plutarque, contenoient les préceptes qu'il donnoit aux hommes qu'ils avoient assemblés, & dont il vouloit adoucir les mœurs. Le même Osiris inventa ensuite la Trompette & les Tymbales pour animer les Soldats dont il se servit dans ses Conquêtes. Dans la suite Mercure trouva la Lyre qui laisse au Musicien la liberté de join-

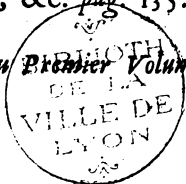
dre sa voix , & des paroles aux sons de son Instrument. Dans quelques monumens antiques , on voit à ce Dieu des Lyres à sept cordes , dont on prétend que les deux extrêmes frappées ensemble formoient le diapason ou l'octave ; avant même qu'on eut introduit dans le système diatonique la pénultième corde qui le rend complet ¹. Après les Lyres, on montrait dans la sale de Memphis les premières tables où les premiers corps d'Instrumens ; qui sont si favorables pour fortifier les sons trop foibles dans une seule circonférence de bois inébranlable , comme celle qui soutient les cordes d'une Lyre. On arrivoit enfin aux Instrumens à manche ou à la longue touche ; où les doigts formant les tons , trouvent sur un moindre nombre de cordes un plus grand nombre

1. Voyés l'excellent | M. l'Abbé de Chateaufort
 Traité de la Musique | neuf.
 des Anciens attribué à |

de tetracordes & même d'octaves , peuvent passer indifféremment par tous les modes , & ont un champ libre pour exécuter tout ce qui se présente à l'imagination du plus hardi Compositeur. Diodore n'étoit pas bien informé du fait , lorsqu'il a dit que les Egyptiens ne cultivoient pas la Musique. C'est au contraire chés eux que Pythagore en avoit pris le goût, jusqu'au point d'admettre l'harmonie dans les Cieux ; & d'en appliquer les proportions à la constitution générale de l'Univers. Les Egyptiens invitoient les jeunes hommes & les jeunes filles à apprendre & même à exécuter tous les genres de Musique , pour se rendre plus polis & plus agréables : & c'est à leur exemple que les Grecs ont mis la Musique au nombre des parties qui entrent dans l'institution de la jeunesse.

On voit , &c. pag. 135. lig. 14.

Fin du Premier Volume.



FAUTES A CORRIGER
dans le Premier Volume.

LIVRE PREMIER.

P *Age 3. Ligne 15. & 22. Curudes. lisés Curudès*

LIVRE SECOND.

Page 96. Ligne 2. lytophiton, liseχ, lithophyton.

Page 105. Ligne 14. quatrupedes, liseχ, quadrupedes.

Page 158. Ligne 1. grandeurs déterminés, liseχ, déterminées.

LIVRE TROISIEME.

Page 168. Ligne 6. les épreuves, liseχ, les preuves.

Page 177. Ligne 4. ils seront, liseχ, ils seroient

Page 190. Ligne 16. les côtes, liseχ, les côtés

Page 208. Ligne 5. Des millions d'hommes liseχ, des milliers d'hommes.

Page 226. Ligne 22. une violente agitation de l'air, liseχ, une violente agitation d'air.

LIVRE QUATRIEME.

Page 391. Ligne 12. de les entendre parler, liseχ, de les en entendre parler.

Page 407. dans la note, effaceχ, tom.





